This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

814
R839
v

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

814
R839

EDMOND ROSTAND

LE VOL
DE
LA MARSEILLAISE

QUATORZIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
ÉUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et de récitation réservés pour tous les pays.
Copyright by E. FASQUELLE, 1919

AUGMENTATION TEMPORAIRE DE 30 °/₀ SUR LE PRIX DE 3 FR. 50

LE VOL

DE

LA MARSEILLAISE

Eugène FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Musardises, *Édition nouvelle*, **1887-1893**, poésies, 29e mille 3 50

Les Romanesques, comédie en 3 actes, en vers, 61e mille. 3 50

La Princesse Lointaine, pièce en 4 actes, en vers, 67e mille. 3 50

La Samaritaine, évangile en 3 tableaux, en vers, 57e mille. 3 50

Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en 5 actes, en vers, 475e mille 3 50

L'Aiglon, drame en 6 actes, en vers, 357e mille. . . 3 50

Chantecler, pièce en 4 actes, en vers, 170e mille . . 3 50

Un soir à Hernani, poésie. . . . . 1 »

Discours de réception à l'Académie française. 1 »

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

100 exemplaires numérotés à la presse
sur papier Japon ancien à la forme

EDMOND ROSTAND

LE VOL
DE
LA MARSEILLAISE

QUATORZIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et de récitation réservés pour tous les pays.
Copyright by E. FASQUELLE, 1919.

UNIV. OF
CALIFORNIA

Ce n'est pas ici l'œuvre qu'avait rêvée l'auteur. Dans sa pensée, elle devait, sous la variété des formes, ne constituer qu'un seul poème, s'ouvrant quand la Marseillaise prend son vol à Strasbourg, se fermant quand la Marseillaise revient s'y poser après avoir libéré les peuples. *Elle se pose* n'a pu être écrit. D'autres parties, notamment un grand poème sur la Marne, sont restées à l'état d'ébauche ou de projet. Une ode intitulée *l'Ordre du Jour* avait été réservée pour être revue : quelques vers, et peut-être la place de quelques strophes, n'en étaient pas définitifs ; on n'a pas cru cependant pouvoir en priver le volume. Enfin, les huit vers de la dernière page ont été trouvés parmi des fragments dans le coin d'un carnet.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

40236.5

I

LE VOL DE LA MARSEILLAISE

Or le Souffle voulait s'incarner dans un chant.
L'œuvre cherchait à vivre, et flottait, en cherchant.
Pour vivre, il lui fallait le Tumulte et le Rêve,
La Révolution et le printemps, la sève
Et le sang, l'arbre en fleur et la France en péril,
La Déclaration de Guerre au mois d'avril,
Et la frontière en dix-sept cent quatre-vingt-douze.
Elle flotta sur Thann, et flotta sur Mulhouse.
Il fallait un miracle, et que tout s'accordât
Une nuit étoilée, une âme de soldat...

En passant sur Strasbourg, elle désira naître.

Un chant de violon montait d'une fenêtre.

Dans sa chambre, en jouant, un jeune homme marchait.
Triste, il laissait parfois retomber son archet,
Comme un Ange attendant le souffle d'un Archange.
Alors, dans cette rue humble « de la Mésange »,
Le Souffle entra. L'homme était pauvre. Il était pur.
Il était fier. C'était un capitaine obscur
Qui sortait d'une fête où des voix enflammées
Avaient dit : « Il faudrait un chant pour nos armées!
Qui le composera? Rouget de l'Isle, toi! »
Et la chambre est pareille à celle, sous le toit,
Où ce soir, Bonaparte, en rêvant, tu te couches!
Qui sont les artisans des chefs-d'œuvre farouches?
La Pauvreté, toujours, et l'Orgueil; ce sont eux!
— Un mauvais violon, un pupitre boiteux,
Un habit d'officier jeté sur une chaise...
C'est de là qu'elle va partir, la Marseillaise!

« C'est vrai qu'il faut un chant, disait l'homme enivré.

Le sombre *Ça ira* qui piétine, c'est vrai,
N'est qu'un bruit de sabots qui demandent des ailes! »
Et de son violon tirant des notes grêles,
L'homme cherche à donner des ailes aux sabots!
Il cherche...

Tout d'un coup, les sons deviennent beaux.
Le Souffle vient d'entrer. Le Souffle se fait Verbe.
Est-ce toi, violon, qui chantes si superbe
Sous les doigts d'un modeste élève de Grétry?
Ce grand cri, meurtrier tout ensemble et meurtri,
Est-ce lui qui le pousse, et toi qui l'accompagnes?
« Égorger... dans nos bras... nos fils... et nos compagnes!... »
Et l'homme, répétant avec colère : « Nos »,
Blême d'imaginer des crimes infernaux,
Se penche, et, les doigts vifs sur l'ébène du manche,
Sent tout son cœur glisser dans ce bois creux qu'il penche!
Il pleure chaque fois qu'il trouve un nouveau cri.
Mais des cris peuvent-ils s'écrire?... Il les écrit.
Vite, pour prendre au vol les notes irritées,
Il tend sur le papier les cinq fils des portées.
Ce sera détestable ou sublime. Il a peur,
Tout chef-d'œuvre nocturne étant une vapeur
Qui peut s'évanouir lorsque blanchit la vitre.

Que va-t-il retrouver demain sur son pupitre?
— L'homme tombe, épuisé, las d'être surhumain.
Il dort.

Le chant s'élance! — et, dès le lendemain,
Vole du violon sur un clavier d'ivoire.
Des héros attablés forment son auditoire.
Le maire de Strasbourg les manda ce matin
Pour leur chanter le chant nouveau. C'est un festin
Qui mêle, au seuil des jours pleins d'heures inconnues,
Les épaulettes d'or et les épaules nues.
On cause. On rit. « Sait-on ce que devient Kléber?
— Qui? le géant? Il vient de s'engager! — Mon cher,
Les sangliers germains vont rentrer dans leurs bauges! »
Et la vieille eau-de-vie aux framboises des Vosges
Passe... Et la Mort, dans l'ombre, enroule à son index
Un des beaux cheveux blonds du lieutenant Desaix.

Les couples ne prêtaient que des oreilles vagues
Quand la nièce du maire, en enlevant ses bagues,
S'assit au piano-forte de Silbermann.
Mais la guimpe et le frac, l'écharpe et le dolman
Frémirent; tous les yeux se remplirent de larmes;

Et lorsque retentit le magnifique : « Aux armes! »
Le clair salon put voir, à cette grande voix,
Tous les Français debout pour la première fois.

Et laissant le clavier brisé par ses saccades,
Le chant s'envole! Il va courir sous les Arcades,
S'empare du clairon, possède le tambour,
Occupe tous les doigts des fifres de Strasbourg...
Et le vent du matin n'était qu'une brûlure!
Et les soldats, surpris de presser leur allure,
Disaient, en retenant leur pas qui bondissait :
« Qu'est-ce que c'est que cet air-là? Qu'est-ce que c'est
Que cet air-là? »

Cet air, ô pâle Volontaire,
C'est ton immense soif de délivrer la terre!
C'est l'esprit véhément qui sur toi déferla,
Et qui veut déferler jusqu'à nous! cet air-là,
C'est ton âme de feu dans un refrain captée,
Et qu'un soir de ce siècle aux siècles a jetée,
Parce qu'il sait qu'un jour nous en aurons besoin!

Mais les soldats riaient, n'y voyant pas si loin,

Et disaient : « C'est un air qui porte la moustache ! »

Et du poète l'œuvre à jamais se détache.
Plus il aura l'oubli, l'injure et la prison,
Plus elle aura l'amour, la gloire et l'horizon!
Elle va! Ses couplets s'en vont dans la besace
Des colporteurs. Soudain — oh! que c'est loin, l'Alsace,
Le violon nocturne, et le blanc piano! —
A Marseille, dans la ruelle Thubaneau
Qui sent le café noir, le goudron et l'orange,
Le chant prend un accent plus rauque et plus étrange.
Argenté par l'étoile, il se cuivre au soleil.
Pour ne pas trop rester à lui-même pareil,
Un chant doit voyager comme font les légendes!
Mais Paris gronde au loin, — « Qu'est-ce que tu demandes? »
Vient de crier Marseille à la Ville en courroux.
« Six cents hommes sachant mourir! » dit Barbaroux.
Et traversant la France entière, six cents hommes
Rapportent à Paris le chant par qui nous sommes,
Et jettent, dans les cœurs que leurs voix font s'ouvrir,
Le désir d'être libre et de savoir mourir!

Le col des jeunes gens échappe aux bras des femmes.

L'âme du violon court dans toutes les âmes.
Qu'est-ce que c'est que cet air-là? Qu'est-ce que c'est?...
Il faut qu'on le propage aussitôt qu'on le sait!
Sans cesse, pour chanter cet air-là, sous les arbres,
Des hommes sont grimpés sur les socles des marbres.
Tout frémit. Des couplets s'ajoutent à ce chant,
Car, étant une foule, il grossit en marchant!
Ce chant met un bonnet au bout de chaque lance.
Dès qu'un enfant le chante, un quartier fait silence.
Un chanteur entonnant, un jour, place Maillot,
« Amour sacré de la Patrie », un long sanglot
L'entoure, et lentement, sur la place qui grouille,
Ne pouvant se lever, le peuple s'agenouille.
Ah! quand on traite ainsi cet Hymne, étonnons-nous
Qu'il accorde Jemmape à ce peuple à genoux!
Nous aussi, nous aussi, pour que le Souffle passe,
Sachons n'être qu'un peuple à genoux sur la place!

Le chant vole. Il n'a soif que de sang étranger.
Quand il voit le massacre, il fuit vers le danger!
Il part. Il veut planer sur les infanteries!
— En passant, il s'arrête au sac des Tuileries.
La foule allait briser le clavecin d'or brun

Où la Reine jouait *Plaisir d'amour* : quelqu'un,
Soulevant tout d'un coup le beau couvercle, essaye
De jouer l'air qui vient d'arriver de Marseille;
Et la foule aussitôt forme un rond effrayant,
S'émeut, chante... Et le chant reprend son vol, ayant
Sauvé le clavecin de Marie-Antoinette.

— « Serrez vos bataillons! Baissez la baïonnette!
Chantez ce chant! et vous vaincrez! » C'est Dumouriez
Qui parle. Et, fiers pandours qui déjà souriiez,
L'énorme chant, parti des ailes et du centre,
Vous met la peur — avant la baïonnette — au ventre!
Ce chant à nos soldats tient lieu de pain, de rhum,
De souliers le matin, le soir de *Te Deum*!
L'âme du violon chante dans tous les cuivres!
Marseillaise! à présent tu combats, tu délivres,
Tu voles, désignant l'Avenir d'un estoc
Qui fait réfléchir Gœthe et larmoyer Klopstock!
Tu voles! Quelquefois tu reviens; tu t'arrêtes
Sur les vingt Girondins debout dans cinq charrettes,
Et tu repars! Jamais ton cœur ne préféra
Les tambours de Santerre au tambour de Bara.
La Marseillaise vole! Elle chante à Bruxelles...

Ah! qu'elle y chante encor! — Et puis, battant des ailes,
On la voit, à Paris, un jour de Messidor,
Entrer dans l'Assemblée... ah! qu'elle y entre encor!
Mais elle dit toujours : « Il faut que je m'en aille,
Gossec n'orchestre pas si bien que la mitraille! »
D'ailleurs, tout l'horizon tonne, l'heure approchant
Où chacun des cris d'or échappés de ce chant
Va se durcir en aigle au sommet d'une hampe.
— Quand on chante ce chant la nuit, l'émigré rampe
Pour l'écouter de loin, et l'écoute en rêvant :
Ce chant devient la France! et plus d'un ci-devant
L'a hurlé, le bicorne à la pointe du sabre!
— Sur un socle de neige un cheval blanc se cabre :
Le Saint-Bernard est dur, et le Premier Consul
Sent qu'il n'est pas l'instant de préférer Méhul.
« Que l'on fasse donner, dit-il, la Marseillaise! »
Elle donne... et sautant de mélèze en mélèze,
Et hissant leurs canons à travers les sapins,
Les soldats de l'An Huit sont déjà des Alpins!

Elle est à Marengo, tout d'un coup, l'Immortelle!
« Épargnez ces tristes victimes... » chante-t-elle,
Et Bessière, en chargeant, fait s'entr'ouvrir les rangs

Pour ne pas écraser les ennemis mourants.
Desaix meurt, en voyant passer l'Échevelée!
Et soudain... il revoit une nuit étoilée...
Les roses d'une table... et, dans un clair décor,
L'heure où la Marseillaise, Alsacienne encor,
Pour la première fois défit sa tresse blonde...
Maintenant, ses cheveux ont recouvert le monde!
Son bonnet phrygien a le Coq pour cimier.
Ce Coq offusque un peu Napoléon Premier,
(Car le Soir n'aime pas qu'on rappelle l'Aurore).
Mais elle, elle est fidèle, et le sanglot sonore
De cette grande fille au rire subversif
Vengera l'Empereur monté sur son récif!
Elle bondit. Trois fois le soleil l'auréole.
Son chant fait aux pavés quitter leur alvéole.
— Viens à nous, maintenant, Guerrière aux bras levés!
Ta barricade n'est qu'un tremplin de pavés
Où tu cherches l'élan qui jusqu'à nous te porte!
Franchis, d'un vol, les temps où la grandeur est morte!
Tu peux bien convenir, en beau monstre loyal,
Que ton chant n'est pas fait pour qu'au Palais-Royal
Louis-Philippe le fredonne à sa fenêtre
Quand Gavroche s'amuse à le faire paraître!
On n'embourgeoise pas une Euménide. — Viens

Vers nos temps fabuleux, sismiques, diluviens!
Il te faut les grands jours d'un siècle et d'une race,
Et dans les petits jours ton aile s'embarrasse!
Rendre, quand il le faut, un peuple forcené,
C'est pour cela qu'un soir ton chant terrible est né!
Franchis l'heureuse paix pour qui tu n'es pas faite!
Passe vite au-dessus des plaines de défaite
Où l'on t'avait trop tard appelée au secours!
C'est nous qui t'attendons! Brûle l'Histoire! Accours!
Ah! ton vol se rapproche! Enfin! tu vas donc faire
De nous ces furieux que ton âme préfère,
Pleins d'une sainte écume et du plus juste fiel,
Et nous sauver encore! — O miracle éternel!
O Provinces donnant, pour sauver la Patrie,
La Lorraine une enfant, l'Alsace une Furie
Qui lève dans l'espace et brandit dans le temps
Un étendard de sons déchirés et flottants!

Tu viens! et tout d'un coup tu disparais... Serait-ce
Qu'il faut que toute Gloire un moment disparaisse?
Mais Elle n'est pas morte! — Où donc est-elle? — Elle est
Dans la prose aux sursauts brusques de Michelet!
Où donc est-elle? — Au bout de l'Avenue altière
Elle est dans le cri noir de la bouche de pierre!

La tigresse des soirs de Révolutions
N'est pas morte, car bien souvent, quand nous passions,
Nous avons entendu miauler sa colère
Dans un accordéon de quartier populaire.
La voilà qui revient, dans des fanfares... Ciel!
Le chant national n'est plus qu'officiel!
Est-ce qu'on va pouvoir, grande Voix étouffée,
D'entre les orphéons ressusciter Orphée?
Oui, l'aveugle qui joue au coin d'un piédestal
Peut retrouver le son du violon natal;
L'orgue de Barbarie a beau vouloir le moudre,
Le chant mystérieux contient toujours la foudre!
Et pour que, tout d'un coup, rentrant dans son destin,
Celle qui vient chanter à la fin du festin
Fasse, d'un seul coup d'aile abattant les pilastres,
A quelques lampions succéder tous les astres,
Pour que, prête à voler sans qu'on sache jusqu'où,
Folle, avec tous ces cris qui te gonflent le cou,
Tu ressurgisses, Marseillaise! et tu remettes
Un dieu dans le buisson ardent des baïonnettes
Et la rage de vaincre au cœur irrésolu,
Il ne faudrait... il ne faudra...

Il n'a fallu

Qu'un soir de samedi, qu'un matin de dimanche,
Et deux petits drapeaux sur une affiche blanche.

Et le chant, formidable *alea jacta est*,
Sort de tous les wagons de la Gare de l'Est.
L'immense Marseillaise est vers le Nord montée.
Un million cinq cent mille hommes l'ont chantée!
Mais soudain... Se peut-il que sans s'être battus
Un million cinq cent mille hommes se soient tus?
Non. La masse ne rompt, — haletante, — aguerrie, —
Que pour choisir le bois, la vigne, la prairie
Où l'Hymne doit reprendre avec le feu, — ne rompt,
Le doigt sur la gâchette et la lèvre au clairon,
Qu'à pas lents, indignés, retenus et solides.

Un jour, Napoléon s'éveille aux Invalides,
Et, rouvrant dans sa nuit cet œil calme qui rend
Le marbre du tombeau lui-même transparent,
Voit sur le sarcophage une Forme accoudée.
C'est une femme. Elle est blanche comme une Idée.
« Une Victoire! » dit Celui qui s'y connaît.
— C'était la Marseillaise, en effet, qui venait
De devenir la Marne. — Et, sans être jalouse,

L'âme de l'Empereur a senti que les douze
Victoires qui, dans l'ombre où son sépulcre luit,
Avaient jusqu'à présent fait cercle autour de lui,
Depuis qu'elles ont vu la Victoire nouvelle,
Ont relevé les yeux, et font cercle autour d'elle!
— « Sire, d'un mort vainqueur je précède le char!
Il va venir ici. — Comme moi? » dit César,
Lèvant ses belles mains que l'on n'a pas croisées.
— « Il approche, il descend par les Champs-Élysées.
— Comme moi? — Son cercueil, qu'un peuple circonvient,
Sert à braver nos ennemis! — Comme le mien?
Est-ce donc, dit la Voix, qui redevient hautaine,
Un de mes généraux? — Non. C'est un capitaine.
— Son nom? — Tu l'oublias. — Qu'a-t-il fait, ce héros?
— Il a plus fait pour toi que tous tes généraux.
Et puisque c'est par lui que ce peuple s'élance,
C'est lui qui t'a donné Berlin, Vienne... — Silence!
Je sais son nom. C'est vrai qu'il a soufflé la foi.
Il peut venir dormir entre Turenne et moi! »

Dormir, lui? Non! — Dormez, ô gloires embaumées!
Lui, sa gloire est vivante, et retourne aux armées!
Empereur plus captif qu'un mort égyptien,

Quand tu n'as plus d'empire un chant garde le sien!
L'âme d'un violon demeure la plus forte!
Votre petite épée à votre flanc est morte;
Tous les bâtons de beau velours incrusté d'ors
Sont morts dans les poings morts de vos maréchaux morts,
Et sous l'archet vivant l'alto sublime chante!
Et l'on voit, au-devant de la France marchante,
Voltiger l'habit bleu de ce ménétrier!
La charge flamboyante a vidé l'étrier.
O Corse à cheveux plats, que la guerre était belle
Avant qu'on eût trouvé ce fil qui se barbèle
Et sur qui tes chasseurs ne pourraient plus courir!
Tes splendides Murat savent toujours mourir;
Mais, si tu revenais, il faudrait que tes aigles
Apprissent à voler sur de nouvelles règles,
Sire, — et la Marseillaise, où le Souffle a pris corps,
N'a besoin, pour voler, que des mêmes accords!
Elle sert! Elle joint, par une trajectoire,
Les deux plus effrayants sommets de notre Histoire
Et fait la liaison entre les deux volcans!
Elle apporte le cri des aïeux éloquents,
Leurs ordres, leur conseil, leur reproche; elle sonne
Que le temps n'a jamais travaillé pour personne,
Et que rien ne s'arrange, et qu'on arrange tout!

Elle remet les morts — et les vivants — debout;
Et de la vieille guerre il n'est resté qu'une ode!
Et quand tout est nouveau, les armes, la méthode,
La forme de la gloire et celle du danger,
N'ayant pas dans son aile une plume à changer,
La Marseillaise vole! — et pour hausser les âmes,
Tandis que la matière où nous nous engouffrâmes
Ne pourra plus cesser d'inventer des moyens,
Il suffira toujours d' « Aux armes, citoyens! »

II

LE CRIME DE POTSDAM

I

Arbres, vous étiez pleins d'oiseaux et de murmures;
Fruitiers, vous étiez lourds; blés, vous étiez profonds;
Faulx, vous vous aiguisiez devant des moissons mûres;
Lampes, sur des bonheurs vous pendiez des plafonds;

Ateliers, vous chantiez; toits, vous étiez prospères;
Chiens, vous dansiez de joie autour de longs troupeaux;
Filles, vous accouriez au-devant de vos pères
En retenant de vos deux mains vos grands chapeaux;

Femmes, vous méditiez les robes les plus blanches,
Et le peigne cassait dans vos cheveux épars;
Chars, vous ne passiez pas sans accrocher les branches;
Branches, vous préleviez des épis sur les chars;

Graves adolescents qui longiez les rivières,
Le flot vous entendait vous expliquer au vent;
Vieux prêtres, vous fermiez un instant vos bréviaires
Où vous laissiez un doigt comme un signet vivant;

Maisons, vous regorgiez de secrets et de choses,
De songes rayonnants, de projets radieux;
Mères, vous respiriez vos fils comme des roses;
Fils, vous leur échappiez comme de jeunes dieux;

Cœurs, vous vous remplissiez; vous débordiez, corbeilles!
Poète qui marchais dans les chemins du soir,
Ton front faisait le bruit d'un tilleul plein d'abeilles;
Chercheurs de vérités, vous pâlissiez d'espoir;

Marins, vous débarquiez de toutes les Colchides;
Vous vous encombriez, ports méridionaux,
De cris de perroquets et d'odeurs d'arachides;
Mousses, vous dormiez nus auprès des noirs anneaux;

Savants, vous regardiez dans vos tubes de verre
Où vous accoutumiez la réponse à venir;
Aube, tu bénissais tout ce qui persévère;
Soleil, tu mûrissais l'Avenir; Avenir,

Tu t'apprêtais peut-être à dire : « Je commence ! »
Dieu, nous croyions enfin que ton œil se mouillait;
Et toi, Ciel, en flottant sur ce bonheur immense,
Tu voyais, Ciel d'azur, ce jour-là, cinq juillet,

Sortir d'un beau château que ta lumière inonde
Un homme qui, drapé dans un grand manteau gris,
Venait de décréter l'égorgement du monde,
Et rassurait du doigt les corbeaux amaigris !

II

Potsdam ! — Borgia n'est plus qu'un pauvre sire, et Sforze
Qu'un quidam,
Depuis ce qui s'est fait en mil neuf cent quatorze
A Potsdam !

Là, tout fut résolu dès le premier dimanche
De juillet.
Le petit bras trop court dans sa trop longue manche
S'ennuyait !

Le fou qui vieillissait devant sa poudre sèche,
Sans avoir
Vu ce qu'il adviendrait s'il allumait la mèche,
Voulut voir.

Et des hommes se sont autour d'un plan de guerre
Attablés,
En ce mois où la faulx croyait n'avoir à faire
Que les blés!

Potsdam! Versaille en toc! Marly de nouveau riche!
Oui, c'est là
Que le chef a donné carte rouge à l'Autriche,
Et qu'il a,

Quand les rêveurs encor passaient avec des harpes
Sur leur dos,
D'un sifflement léger réuni ses escarpes
Féodaux!

Il niera, criminel cherchant des subterfuges,
Noir malin
Qui sait que dans l'Histoire il y a plus de juges
Qu'à Berlin;

Mais c'est là, relevant leur col de houppelande,
Parlant bas,
Se débottant afin que l'Europe n'entende
Pas leur pas,

Là qu'ils se sont glissés, frôlant les vieilles urnes
De leur fer...
— Y crois-tu, maintenant, au complot des Nocturnes,
Chantecler? —

Ce château sans esprit, sans grâce féminine,
Où Watteau
Est encadré d'argent comme un simple Lénine,
Ce château

Où l'ancêtre flûtiste aimait devant Voltaire
Faire un couac,
C'est là qu'on a parlé de transformer la terre
En bivouac;

Là qu'on s'est avoué que, sans vains préambules,
On voulait
Lancer, France rêveuse, au milieu de tes bulles,
Un boulet!

L'espoir brillait encor : c'est là, sous quelque toile
De Coypel,
Que leur conseil de guerre a condamné l'Étoile
Sans appel !

Qu'ils ont dit : « Pour que l'air s'empeste et qu'il se gâte,
Déterrons
Le cadavre que l'oncle a fait enfouir en hâte,
Sans clairons ! »

Et, choisissant les mots qui feraient que les Serbes
Bondiraient,
C'est là que, froidement, lâchement, — quels adverbes
Suffiraient? —

De la manière, enfin, qui leur est naturelle,
Salement,
Ils ont organisé d'avance la querelle
D'Allemand !

Et c'est là — sombre instant tragique et subreptice
Dans lequel
Tout meurt déjà, l'Honneur, la Pitié, la Justice,
Miss Cavell ! —

Là qu'ils ont pris pour nappe une carte du monde,
Et qu'ils ont
Partagé comme un plat l'homme, la terre, l'onde,
L'horizon!

C'est là que ce César, ces soldats, ces ministres,
Ces messieurs,
Se sont bien regardés, tous, dans les blancs sinistres
De leurs yeux,

Et qu'ayant bien sondé leur haine surhumaine
Des humains,
Ces surhommes se sont, dans un grand cri de haine,
Pris les mains!

Sachons leurs noms par cœur; soyez dans nos pensées,
Noms hideux!
Nommons-les, comptons-les! Mères, sœurs, fiancées,
Tout vient d'eux!

Ils sont neuf. Le tonnerre eût écrasé le crime
Dans son œuf
S'il les eût envoyés d'un seul coup à l'abîme
Tous les neuf!

D'abord, cosmétiqué, l'œil dur, la lèvre morte,
Lourd et fat,
Soupçonnant le Kronprinz d'écouter à la porte
Du Kronrat,

Blêmissant, mais riant sous sa cape à l'idée
Que l'Horreur
Allait être à l'insu des peuples décidée,
L'Empereur.

Et puis, se partageant selon les étiquettes
Les coussins,
Reîtres aux casques bas, bas comme des casquettes
D'assassins,

Insolents, mais faisant, dès que le dieu ricane,
Un plongeon,
— Car ils ont avalé leur canne, mais leur canne
Est en jonc! —

Falkenhayn, Moltke; et puis Berchtold, qui devait être
Si caduc;
Et puis, fier de baver à la droite du maître,
L'Archiduc;

Tisza; puis Hœtzendorf, atroce comme un rêve
De Tisza;
Et Bethmann, qu'il fallait que Von Tirpitz, sans trêve,
Attisât!

Choix d'immoralités! Élite épouvantable
D'appétits!
Ils étaient monstrueux autour de cette table,
Et petits,

Si petits que Bismarck, dont rôdait le fantôme,
Dit : « Je sais
Que j'ai toujours aimé les dogues, et Guillaume
Les bassets! »

III

Quand tout fut résolu, quand, disant : « Nous y sommes! »
Ils se furent dressés, pâles et triomphants;
Quand Falkenhayn eut dit : « Je me charge des hommes! »
Bethmann : « Moi, des traités! » Tirpitz : « Moi, des enfants! »

Le maître dit : « Allez ! Sans bruit. Faites en sorte
Que Potsdam, pour l'instant, reste un secret des nuits.
Plus tard, je ne crains pas que la Vérité sorte,
Et je ferai d'ailleurs empoisonner les puits !

« Partez sans être vus. Chacun seul. Qu'on se glisse,
Vous, comte, par ici, vous par là, feld-marshall...
Montrez à l'Archiduc l'escalier de service... »
Tous s'envolent, pantins au bout d'un fil d'archal.

Plus rien. L'aube. Le parc. Alors, le Responsable
Songe qu'un alibi doit cacher son dessein :
Il efface du pied les traces sur le sable,
Frissonne... « Et moi, dit-il, où vais-je ? » L'assassin

Pense à de mauvais lieux quand il murmure : « Où vais-je ? »
Et qu'il n'est qu'un pouilleux que guette un procureur ;
Mais guetté par l'Histoire, il part pour la Norvège
Lorsqu'il possède un yacht et qu'il est empereur.

L'Histoire ! Il sent planer sur lui cette importune.
Il ôte en un clin d'œil l'uniforme accablant,
Passe un pantalon blanc, un veston blanc, met une
Casquette blanche, et dit : « C'est fini, je suis blanc ! »

O vivants dont il vient de mesurer le souffle,
Jeunes hommes déjà morts virtuellement,
Ce tartufe et ce snob en yachtman se camoufle,
Heureux dès qu'il s'accoutre et joyeux dès qu'il ment!

Yacht blanc. Matelots blancs. Cuivres qu'on voit reluire.
Morts, n'oubliez jamais ces élégances-là,
Et qu'au lieu de vos bras levés pour le maudire
Les rames se dressaient des canots de gala!

Blanc comme un bon planteur au sein de sa rizière,
Il part, ce gentilhomme. Et le ciel éclatant
Voit commencer alors la fameuse croisière
Où ce prince n'eut pas la nausée un instant!

Sur ce mensonge errant qui rassure le monde
Le nom *Hohenzollern* luit en or au soleil.
Fends l'onde avec lenteur, fier bateau qu'aucune onde
Ne lavera jamais d'un voyage pareil!

Ce voyage! Il faudra toujours qu'on se souvienne
De ce voyage! Imaginons la vie à bord.
La tente de coutil claquait. Le capitaine
Faisait prendre un courrier secret dans chaque port.

La Norvège! Les fiords! Oui, c'est le beau voyage
Que font, vêtus de blanc, les amants somptueux...
Qu'est-ce donc que l'on voit déjà dans le sillage?
Les requins savent-ils ce qu'il rêve pour eux?

Gai, frivole, estival, dégagé de l'étoffe
De ce pesant manteau qu'il croit qu'il enleva,
C'est sa lune de miel avec la Catastrophe,
Son voyage de noce avec la mort! Il va.

La Mort flaire déjà de son nez sans narines
Le sang où claquera bientôt son talon sec;
Et lui, tout rayonnant de vanités marines,
Foule, d'un soulier blanc, le pont en bois de teck.

Il cambre sur l'azur de blanches silhouettes.
« Moi, dira-t-il plus tard, j'ai fait signe aux corbeaux?
Comment l'aurais-je pu? J'étais chez les mouettes! »
— Krupp fabrique; Tirpitz rentre ses paquebots;

Klück, au plan de Paris, cherche l'Arc de l'Étoile :
Et l'Europe ne voit que ce blanc voyageur
Qui rêve, en enfonçant dans ses poches de toile
Ses deux mains dont il sent commencer la rougeur!

Il attend. Il attend que tout se bouleverse.
Et le couchant effeuille un immense rosier
Sur la délicieuse anxiété qu'il berce
Dans les bras munichois d'un rocking-chair d'osier!

Hésita-t-il, parfois, la nuit, sur la dunette?
Les plus grands criminels sont les plus hésitants.
Souvent, il regardait le lointain. Sa lunette
Semblait fouiller l'espace : elle fouillait le temps!

Que voyait-il alors dans le passé? — Son père? —
Dans l'avenir? — Louvain? — Penché sur le bossoir :
« Va, disait-il, mon yacht! » L'air était doux. J'espère
Qu'on lui faisait un peu de musique le soir.

« Va, mon bel alcyon! Jette le plus possible
D'écume aux yeux, pendant qu'on travaille à Berlin! »
— On ne sait pas ce qu'il a fait de plus horrible,
Mais ce voyage est ce qu'il fit de plus vilain!

Ce voyage, avec ça dans le cœur! La tempête
Épargne donc toujours César et son destin?
Il est vrai que par lui la prière était faite.
Il prêchait sur le pont le dimanche matin!

Quand nous avons besoin de suffoquer de haine,
Songeons à la minute où cet homme a reçu,
Par l'invisible fil de quelque obscure antenne,
Deux mots secrets. Lesquels? Il pâlit. Qu'a-t-il su?

La paix? Non. L'espérance étouffée. Il respire!
Ah! comme le voyage est tout d'un coup moins lent!
Comme il fuit vers Wagner pour t'échapper, Shakspeare,
Le Yacht-Fantôme, alors, du Prussien Volant!

Alors, car tout est prêt, la caserne et la forge,
Tandis que l'alcyon rentre comme un vautour,
Celui dont le mensonge a corrompu la gorge
Feint d'ignorer pourquoi l'on hâte son retour.

Il débarque. Il s'étonne en apprenant son crime,
Lève au ciel des bras blancs d'innocent provoqué,
Frappe avec des gants blancs sur son cœur de victime,
Et, dès que son pied blanc s'est posé sur le quai

Et que, derrière lui, Dieu retire la planche :
« Oh! crie-t-il, je n'ai pas sur moi de sang humain!
Je suis blanc! mes habits sont blancs! Mon âme est blanche! »
— Oui, Sire; et vos cheveux le deviendront demain.

III

LA VITRE

« Moi », dit un des fumeurs de pipes,
« J'eus le départ assez bougon.
Je ne fus pas un de ces types
Qui chantèrent dans le wagon.

« Triste, et d'un vieux jardin que j'aime
Mâchant encor les résédas,
Je me repliais sur moi-même
Au milieu de tous ces soldats.

« N'ayant jamais quitté mes landes,
Pour moi, le pays et le sol,
C'était mes quatre plates-bandes
Autour de mon pin parasol.

« Rêveur étonné que des cuivres
M'appelassent à des combats,
J'aimais la France dans les livres.
Je ne la réalisais pas.

« Pourquoi mentir? Le wagon rude
Sentait le vin et la sueur.
Je n'avais que la certitude
De faire un médiocre tueur.

« Je n'ai pu ni chanter ni boire.
Je me taisais, le cœur crevé,
Ne croyant pas à cette gloire
Et que son jour fût arrivé.

« Mais ayant bu leur dernier litre,
Les autres s'endormirent. Moi,
De mon coude essuyant la vitre,
Vaguement, sans savoir pourquoi,

« Je regardai passer les choses
D'un œil lourd. — L'aube vint. — Je fus
Surpris par des métamorphoses :
Les arbres couraient plus touffus...

« Les cyprès devenaient plus rares...
Tout changea : l'aspect des taillis,
Le style des petites gares...
Et tout d'un coup je tressaillis.

« Un vallon s'ouvrait, d'une grâce
Inconnue à mes yeux encor.
L'herbe eut une fraîcheur plus grasse.
La moisson élargit son or.

« Secouant mes torpeurs nocturnes,
Malgré moi je m'intéressais.
Des pelouses s'ornèrent d'urnes,
Et des jardins furent français.

« Des ifs nouèrent une ronde
Autour d'un rapide château.
Un fronton fut, une seconde,
Le diadème d'un coteau !

« Les ondes les plus transparentes
Et les plus lumineux massifs
A des vitesses différentes
Passent sur des plans successifs.

« Un verger vient, rit, se dérobe.
Sur elle-même, à la façon
D'une femme montrant sa robe,
La ville tourne à l'horizon.

« Eh quoi! les cercles, les hachures
Que cherchaient, sur l'atlas, nos doigts,
Sont, au loin, ces collines pures,
Ces doux rassemblements de toits?

« Cette eau qui fuit, revient, s'écarte,
Prompte ou pleine de nonchaloir,
C'est ce qui n'était, sur la carte,
Qu'un nom, écrit sous un fil noir?

« Je frémis. Terre magnifique,
Tu vas te creusant, t'élevant!
La figure géographique
Devient un visage vivant!

« Tout s'allonge, rien ne s'escarpe.
L'azur luit. Le sol court. L'eau dort.
Nous prenons la France en écharpe,
Montant du Sud-Ouest au Nord.

« Les mulets et les petits ânes
Sont devenus des percherons;
Et les foulards des paysannes,
Des bonnets et des chapeaux ronds.

« Au léger cerisier l'échelle
Communique son tremblement.
La lumière est spirituelle,
L'ombre est un attendrissement.

On voudrait, tant les cimetières
Et tant les villages sont beaux,
Veiller dans toutes les chaumières
Et dormir dans tous les tombeaux!

« O le doux fleuve avec son île!
Et le cœur hésite toujours
Quand on cherche dans quelle ville
On voudrait cacher ses amours!

« Elle m'a — bourgades surprises,
Hameaux tout d'un coup rapprochés! —
Fait chérir toutes les églises,
Cette course à tous les clochers.

« Je me sens, ô fermes vaillantes,
Manoir gascon, chalet normand,
Dans mille intimités fuyantes
Entrer vertigineusement !

« Si vite que sa silhouette
Ait passé d'un bond éperdu,
J'ai vu, dans la cour, la brouette
Porter le coq à bras tendu ;

« Le chat roux sort de la cuisine ;
La chanson règne dans l'azur ;
La rose-au-rosier-blanc voisine
Avec la poule-sur-un-mur.

« Tout est naïf et grand. Ce hêtre,
Entre l'auberge et le canal,
Trouve à la fois le moyen d'être
Du Corot et de l'Épinal !

« Belle contrée aux lignes molles,
Je m'enfonce dans ta douceur
En traversant les auréoles
Que tu portes autour du cœur !

« Tu présentes, selon tes courbes,
Et selon que tu te formas
D'argile, de craie ou de tourbes,
Tes assortiments de climats!

« Et sur la France parcourue
J'ai vu changer l'or du rayon,
Et la forme de la charrue
Avec la couleur du sillon!

« J'adorais une métairie,
Et dans le cadre sursautant
Un autre coin de la Patrie
La remplaçait au même instant!

« Et je disais : la France passe!
Et des ongles je commençais
A battre un peu sur cette glace
La charge du tambour français!

« Ma race me devient plus chère
Et je hais mieux un empereur
Devant une aube maraîchère
Et devant un soir laboureur!

« Et je voyais, sur les collines,
Passer le vin universel !
Nous longions les glauques salines,
Et je voyais passer le sel !

« Nous roulions dans la plaine immense,
Et je voyais passer le pain !
Voilà ce que c'est que la France,
Bourdonnait sans cesse le train !

« Et sans cesse, plus fier, moins triste,
Pour mieux voir encor ce que c'est,
J'effaçais mon souffle égoïste
Sur la vitre qu'il ternissait !

« Ainsi, pour que, sans le connaître,
Je ne risque pas de mourir,
Le sort faisait cette fenêtre
Sur tout mon beau pays courir.

« C'est ce long bouquet de feuillage
Qui, pendant deux jours et deux nuits,
M'a fouetté l'âme ! Et ce voyage
M'a fait le soldat que je suis !

« Quand on traverse notre terre
Toute, diagonalement,
On a le cœur d'un volontaire
En arrivant à l'Allemand !

« J'approche du point qu'on attaque,
Car la jeune fille au teint blond
Qui rit comme une prune craque
Soulève un rideau de houblon.

« Les fleurs, en fuyant vers l'arrière,
Me disent : En avant ! — J'irai,
Tournesols du garde-barrière,
Glaïeuls des jardins de curé !

« L'enfant, sur le seuil, me fait signe
Dans les bras de sa grande sœur,
Et je commence, quoique indigne,
A me sentir son défenseur !

« Je m'exalte. Un mur long et rose
Passe, étirant ses espaliers.
Je suis ivre de France, à cause
Que j'ai trop vu de peupliers !

« Et soudain, quand sur une plaine
Un soleil large étincela,
Je criai : Cela vaut la peine
De mourir pour ce pays-là !

« Je pleurais. Je chantais : Aux armes !
Je bégayais tous les grands mots
A propos d'un bosquet de charmes,
D'un quinconce de vieux ormeaux,

« D'un moulin, d'un tournant de route...
Et je disais, pâle et debout :
Elle vient de se montrer toute
Pour pouvoir me demander tout !

« Et je vois encor le visage
Que près de moi fit un dragon
Quand je baisai le paysage
Sur la vitre de mon wagon ! »

IV

LES RUCHES BRULÉES

J'aime que tout de suite ils aient brûlé des ruches.

Abeille, or bourdonnant qui dans l'azur trébuches,
Ils ne sont pas vainqueurs si tu flottes encor,
Dernier petit vestige ailé de l'âge d'or!

« Pourquoi me brûlez-vous mes abeilles? » demande
Le curé de Fraimbois à la brute allemande.
« C'est la guerre! » répond le général Danner.
— Oui, celle de la horde à l'essaim libre et fier.
Pourquoi de cette ruche ils ont brûlé le chaume?
Parce que son travail faisait le bruit d'un psaume
Et que son œuvre avait la forme des rayons.

D'ailleurs, souvenez-vous, à Bruxelles, voyons,
Les Chefs n'avaient-ils pas donné l'ordre à leurs bandes
D'écraser en entrant les fleurs des plates-bandes?
Et, janissaires gais d'obéir au vizir,
Les soldats sur les fleurs marchaient avec plaisir.
Qu'ils brûlent maintenant les ruches avec joie,
C'est logique : il n'y a qu'un pas — le pas de l'oie —
De la fleur écrasée aux abeilles en feu.
Comme elles crépitaient brusquement dans l'air bleu,
Et tombaient! C'était beau. La cire parfumée
Coulait en ruisseaux noirs! Et puis, dans la fumée,
Lorsqu'on brûle une ruche, ils sont là quatre ou cinq,
La Fontaine et Platon, Virgile et Maeterlinck,
Qui semblent avec vous, abeilles, disparaître,
Comme si, complétant la victoire du Reître,
Un peu plus d'humanisme encor disparaissait!

L'abeille, c'est l'esprit dans la lumière, c'est
Une goutte de miel qui monte entre deux ailes!
Comment ces Pesanteurs lui pardonneraient-elles?
C'est le goût, c'est le choix rapide, c'est le tact,
D'abord le vague essor, et puis l'effort exact;
C'est l'équilibre et c'est la sagesse, l'abeille!
Et quand l'intelligence humaine s'émerveille

De la ruche profonde, et d'y voir son destin
Mystérieusement ébauché par l'instinct,
A servir les Teutons elle n'est pas encline!
Cet ordre libre et doux n'est pas leur discipline.
Oui, la ruche murmure. Et par l'autodafé
Tout murmure doit être à l'instant étouffé!
L'abeille, qui jamais n'a pesé sur la rose,
Et qui n'entasse pas lourdement, mais compose,
Fine et bonne, et qui croit qu'un être sous le ciel
N'a droit à l'aiguillon que pour défendre un miel,
L'abeille est importune aux barbares; leur haine
Égale leur mépris pour cette citoyenne
Qui n'arme que de frêle et tendre propolis
Une cité construite avec le suc des lis!
Il faut des mouches d'or brûler la hutte blonde,
Afin qu'il n'y ait plus désormais sur le monde
Que des guêpes de fer dans des nids de béton!
Ce qu'ils veulent, — enfin le voit-on? le sait-on? —
C'est, pour qu'à tout jamais la matière nous ronge,
Qu'il n'y ait plus, au fond d'aucun homme, aucun songe,
Et plus aucune ruche au fond d'aucun jardin!
Le vaincu n'aurait plus, dans sa treille, soudain,
— A quoi lui servirait d'avoir gardé sa treille? —
Aucune abeille! Et quand je dis aucune abeille,

Je veux dire plus rien d'harmonieux, plus rien
De noble, de léger, de pur, d'aérien,
Plus rien de ce qui fait qu'un cœur latin peut vivre!
Pas un refuge au monde alors!... pas même un livre!
Car leur pied sur la rose abîmerait Ronsard,
Et si nous ouvrions un Chénier, par hasard,
Nous en ferions tomber des abeilles brûlées!

Fruits des siècles! douceurs dans l'ombre accumulées!
Humble miel de Fraimbois, ou grand miel de Louvain!...
Plus de ruches, plus d'avenir, plus de couvain
Secrètement nourri de la fleur des lambruches!
— « Ah! dit le pauvre abbé, pourquoi brûler mes ruches? »
Et j'aime qu'au Pasteur d'abeilles le Brûleur
De miel ait répondu : « C'est la guerre! » — Oui, la leur!
Quant à la nôtre...

Aux premiers jours du choc tragique,
Lorsque nos cavaliers montaient vers la Belgique,
On raconte qu'un soir les cuirassiers français
Traversaient un hameau des Flandres, je ne sais
Plus lequel; et sur leurs chevaux couverts de roses,
Tous ils chantaient, entre leurs dents, à bouches closes,
La *Marseillaise*. Ils la bourdonnaient seulement;

Et c'était magnifique. Et ce bourdonnement
De colère latine au-dessus des corolles,
C'était l'âme grondant sans geste et sans paroles,
C'était la conscience, et c'était la raison;
Cela faisait un bruit d'orage et d'oraison,
Pieux et menaçant, doré quoique farouche,
Calme. On ne voyait pas remuer une bouche,
Et ce bourdonnement semblait sortir des fleurs.
Et ceux qui l'entendaient croyaient, les yeux en pleurs
Entendre, dans le soir aux poussières vermeilles,
Comme une *Marseillaise* étrange des abeilles...
Et c'est ainsi que, purs, ayant fait à dessein
De leur hymne de guerre un murmure d'essaim,
Nos hommes s'en allaient vers le Nord plein d'embûches
Sauver le miel du monde et mourir pour les ruches!

V

LA CATHÉDRALE

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.
L'Œuvre ne périt pas, que mutile un gredin.
Demande à Phidias et demande à Rodin
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : « C'est Elle ! »

La Forteresse meurt quand on la démantèle.
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain,
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte ! —

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon !

VI

DIALOGUE

« Dés quatre coins du socle ayant pris notre essor,
Nous, les quatre Aigles de la Colonne Vendôme,
Sire, nous tournoyons autour de votre Dôme!...
— Mes Aigles, posez-vous sur ce grand casque d'or!

« Que vois-tu dans le ciel, Austerlitz? — Un homme... Or,
C'est un soldat volant de l'Empereur Guillaume.
Il approche. — Auerstaedt, je ne suis qu'un fantôme,
Mais on me hait toujours! — Sire, il approche encor.

« — Wagram, ce gentilhomme à sa haine fidèle
Est deux fois noble, orné d'une épée et d'une aile!
Que fait-il? — Il descend. — C'est à moi qu'il en a.

« — Sire, il vient d'illustrer son aile et son épée!
Il remonte. — Quelle est sa victoire, Iéna?
— Une petite fille a la jambe coupée. »

VII

A LA BELGIQUE

Belgique, c'est ton front que l'Aurore préfère!
Ceux-là sont dévolus aux ténèbres qui n'ont
Mis l'obus le plus gros dans le plus gros canon
Que pour mieux empêcher l'Avenir de se faire.

« Trahissez l'Idéal et traitons une affaire »,
Siffle un Bethmann-Hollweg plus double que son nom.
« Non! » dit un Roi sublime. Et butant sur ce « non »,
Le cheval d'Attila tout d'un coup se déferre.

« On s'en tire, a dit le Bethmann, comme l'on peut ».
Mais le Monde, admirant qu'un pays soit en feu
Pour avoir cru que c'est comme on doit qu'on s'en tire,

Luttera tant qu'un seul Barbare fera tort
A ton voile, Maline, à ta couronne, Sire,
D'un seul point de dentelle et d'un seul fleuron d'or!

VIII

HORREUR ET BEAUTÉ

Sabreur de mains d'enfants qui demandaient du pain,
Brûleur de basilique et de bibliothèque,
Geste obscène, œil sanglant, front d'anthropopithèque,
L'homme ne s'est jamais plus hideusement peint.

Mais Roncevaux n'a rien de plus beau, sous son Pin,
Rien de plus pur, sous son Laurier, la Fable Grecque,
Que ce jeune Monarque et son vieil Archevêque :
C'est Achille et Nestor, c'est Roland et Turpin.

Roi, d'un juste reflux puissions-nous voir la vague!
Et toi, puisque ta main éleva dans sa bague
Le seul reflet de ciel qui bénit cet enfer,

Que la pourpre sur toi soit plus cardinalice,
Prêtre! et que de la Croix qui n'était pas de fer
Un Christ plus abondant coule dans ton calice!

IX

VAN BEETHOVEN

> Il serait vain de vouloir prouver qu'il était Belge.
>
> QUELQUES JOURNAUX.

Quoi ! le sang dont il fut, quoi ! le nom qui le nomme
Ne sont rien ? Mais ce chant aux étoiles monté
Et ces rugissements d'orgueil et de bonté,
C'est la Flandre elle-même et son Lion, en somme !

A vous, la symphonie héroïque ? Oh, non ! Comme
On y sent qu'un héros meurt pour la Liberté !
La Belgique reprend ce qu'elle a mérité.
Le plus grand de ses rois lui rend son plus grand homme.

Beethoven ? Ses aïeux sont de Louvain. De là
Ce masque d'exilé que parmi vous il a,
Prophète douloureux qui gronde des reproches ;

Et quand, n'entendant plus son propre clavecin,
Il chancelle, assourdi par d'invisibles cloches,
C'est d'une ville en feu qu'il entend le tocsin !

X

LES LAQUAIS DU CIRQUE

Le cirque Hohenzollern, successeur d'Hagenbeck,
Arrondit une cage au monstrueux arome.
L'Aigle Noir, que présente en liberté Guillaume,
Happe la viande rouge, au vol, d'un coup de bec.

Stenger, chacal, renifle un crâne, et joue avec.
Hindenburg, dogue d'Ulm, poursuit un ours fantôme.
Montant ses deux chevaux, l'Empire et le Royaume,
Hop! le Kronprinz, Jockey de la Mort, trotte sec.

Bethmann, clown, cherche à fuir, pendant la haute école,
Un chiffon de papier qui, dès qu'il le décolle,
Se recolle à son front, à son œil, à son nez.

Et croyant que l'ordure est toujours effaçable,
Quatre-vingt-treize Intellectuels galonnés
Ramassent le crottin et râtissent le sable.

XI

L'AME

Quand son moral n'est rien qu'un espoir de pillage,
Tout l'aluminium de son matériel
Ne rend pas un lourdaud léger comme Ariel.
Mais — victoire de l'âme, enfin, sur l'outillage! —

Toi, puisque dans ton sac la liberté voyage,
Tu vas légèrement, soldat bleu pour lequel
L'espoir est d'effacer tout épervier du ciel,
Et du visage humain l'ombre de tout grillage!

Aspire l'air sublime, et, grisé de cet air,
Fonds sur ces régiments que saoûle un autre éther!
Bondis comme à Steinbach! grimpe comme aux Éparges!

Soldat que pour soldat la Lumière a choisi,
Charge! Ta baïonnette, elle n'est, quand tu charges,
Qu'un rayon un peu dur au bout de ton fusil!

XII

LE SOLDAT

Ce que c'est que le cœur du peuple, je le sais,
Et jusqu'où peut d'un sang atteindre l'excellence,
Depuis que chaque jour je vois, à l'Ambulance,
Silencieusement souffrir l'homme français.

Héros, moi qui croyais que je vous connaissais!
Mais non : tout l'héroïsme est là, dans le silence
D'une prodigieuse et patiente France
Qui s'est faite elle-même, après quelques essais!

J'ai l'honneur d'être aimé d'un soldat simple et grave
Qui dit : « Il fallait bien! » lorsqu'on dit : « Tu fus brave! »
Et je sais que j'ai vu le plus beau geste humain

Et que j'ai contracté la dette la plus sûre
Le jour qu'il a daigné, dans le creux de ma main,
Mettre un morceau de plomb extrait de sa blessure.

XIII

LE BLEU D'HORIZON

Adieu, garance! il faut se faire une raison,
Et qu'à moins s'exposer le héros se résigne.
Mais de vous habiller l'horizon seul est digne,
Vous qui de l'Avenir êtes la garnison!

Défendre l'Avenir en habit d'horizon,
O le bel uniforme et la belle consigne
C'est un signe, ce bleu; vous vaincrez, par ce signe,
Leur gris de casemate et leur brun de prison!

Je crois, puisqu'ils n'ont pris que des couleurs de terre,
Qu'il est bon, qu'il est juste et qu'il est salutaire
Qu'on s'habitue à nous confondre avec l'azur;

Et pour le monde il sied, puisque Berlin et Vienne
Ne peuvent pesamment mettre en marche qu'un mur,
Que notre armée à nous soit l'horizon qui vienne!

XIV

JOUR DES MORTS

I

Au lieu d'aller fleurir les dalles du passé,
Cherche, au loin, par l'esprit, une humble croix qui tremble.
Ton cimetière est là. Car, cette année, il semble
Que l'aïeul pour le fils veuille être délaissé.

Le tombeau nous renvoie au tertre. Et, front baissé,
Visitons d'un long rêve, aujourd'hui, tous ensemble,
Les champs où, dans l'espoir qu'un clairon les rassemble,
Ils se sont endormis en ordre dispersé.

Ferme les yeux. Vois chaque place. Un camarade
A gravé dans la croix le jour, le nom, le grade,
Et parmi l'herbe triste a posé le képi.

O renflements du sol plus nobles que des marbres!
O Patrie automnale apportant sans répit
Sur les corps de tes fils les feuilles de tes arbres!

II

L'un est mort en sachant et l'autre sans savoir
De quels pas de vainqueurs ils battaient en retraite.
L'un, pris à l'improviste, eut une mort distraite ;
L'autre, la lente mort qu'on a le temps de voir.

Quand, sur le dur orgueil d'accomplir son devoir,
Ils laissaient, en mourant, tomber leur jeune tête,
Aucun n'a regretté, comme fit le poète,
Ce « quelque chose, là, » que plus d'un crut avoir !

Souvenons-nous comment, pendant près d'une lieue,
On entendit chanter leur France rouge et bleue,
Lorsque, pour nous défendre, en route elle se mit.

Ne songeons qu'à ces morts, soldats, martyrs, apôtres.
Que ce Jour soit le Jour des Morts à l'Ennemi !
Ne songer qu'à ceux-là, c'est mieux songer aux autres.

III

Nolly, Gilbert, Goujon, fauchés comme du seigle!
Et ce beau Cassagnac perdu dans le brouillard!
Müller qui meurt « à la manière de » Bayard!
Car un héros pensif sort du railleur espiègle!

Et ceux-là : l'un, tombant d'un vol calme qu'il règle,
L'autre, empourprant sa terre, immortel campagnard,
Et qui, la méritant, n'ont pas eu par hasard,
Péguy la mort du loup, Reymond la mort de l'aigle!

Ils sont morts. Et, de peur de ne pas réussir
A mourir tout de suite en sortant de Saint Cyr,
Ganté de blanc, Fayolle a remis son panache.

Ils ont tous entendu le colonel Doury
Dire, quand pour la mort sa troupe se harnache :
« Mot d'ordre : le sourire! » Et tous ils ont souri.

IV

Ceux qui sont morts pour la Patrie ont vu l'Archange.
Qu'il soit le Chevalier de soleil et de fer
A qui le gantelet de Roland fut offert,
Ou du pommier lorrain le Visiteur étrange;

Né du sol ou du ciel, des récits de la grange
Ou de l'Histoire, armé du soc ou de l'éclair,
C'est l'Archange! celui dans lequel, d'un œil fier,
On croit voir sa Patrie avant qu'on s'y mélange!

Chacun, selon ses yeux, sa province, sa foi,
L'a vu. Dans cet instant du plus grand don de soi,
Tous l'ont vu! tous l'ont vu! nous en mourrons d'envie!

Tous — quand, se soulevant sur un bras douloureux,
Comme Roland son gant ils lui tendaient leur vie, —
L'ont vu, de fer et d'or, et qui venait sur eux!

XV

MAGNARD

Celui-là qui, rebelle à toute trahison,
Et préférant la Muse à toute Walkyrie,
A défendu son Art contre la Barbarie,
Devait ainsi mourir défendant sa maison.

Mort pleine de clarté, de goût, et de raison!
D'une Œuvre et d'un Destin parfaite symétrie!
Qu'Il aille, aux profondeurs où se fait la Patrie,
Près des poètes fiers du disciple qu'ils ont!

Deux Ombres lui viendront parler de Bérénice.
Que leur rivalité par ce Héros finisse!
Dressons-lui pour tombeau la pierre de son seuil.

Et dans le plus doux sol que ce Français sommeille,
Qui, réconciliant la mesure et l'orgueil,
Chanta selon Racine et meurt selon Corneille!

XVI

ALBERT DE MUN

La Guerre tue ailleurs que dans un paysage;
Et l'ancien capitaine est mort au champ d'honneur,
Ayant su, chaque jour, qu'il exposait son cœur,
Et de toute son âme ayant pu faire usage!

Puisque la Foi commande et que l'Amour présage,
Et que La Tour d'Auvergne, étant mort, fut vainqueur,
Pour qu'on chante bientôt le *Te Deum* en chœur,
Tournons vers l'Ennemi ce superbe visage!

Et qu'après le départ de l'Ennemi commun,
Nul ne puisse oublier comment Monsieur de Mun
Fut de l'honneur français une image intrépide;

Il reflétait sur lui le ciel, même en chargeant!
Car toujours sa poitrine était aussi limpide
Que s'il portait encor la cuirasse d'argent!

XVII

PSICHARI

Ta France a du sang grec, ton nom contient une aile!
Petit-fils de Renan tué sur un canon,
Psyché, qui reconnaît son aile dans ton nom,
Pose en pleurant sa lampe au sommet de la stèle!

Mais, poète par qui la prière immortelle
Revint de l'Acropole au Calvaire breton,
Toi que jusqu'à Pascal reconduisit Platon,
L'Ombre de ton aïeul, comment t'accueille-t-elle?

Ah! le vieil Enchanteur, sur sa tombe d'Armor,
Aime, jeune guerrier, que ton austère mort
Agite le rameau qui des roses délivre!

Tous ces faux héritiers dont il a dû souffrir
Ne murmureront plus qu'il souriait pour vivre
Quand son vrai descendant a souri pour mourir!

XVIII

AU BUSTE DE MAX BARTHOU

C'est toi qui nous l'as pris. Le marbre est exigeant.
Quand la tête est charmante, il veut s'emparer d'elle
Au point qu'elle devienne à la Vie infidèle
Et ne se puisse plus contenter du changeant!

De la beauté le marbre est trop intelligent.
Il connaît qu'une mort sublime, d'un coup d'aile,
Termine le chef-d'œuvre en ôtant le modèle,
Et qu'un socle aime un nom qu'on murmure en songeant!

Le marbre, séparé du laurier, se sent triste.
Nous l'aurions dû savoir, et qu'entre eux il existe
Un attrait dont toujours les mères frémiront;

Un dieu les fiança, cette pierre et cet arbre!
Et nous l'aurions dû voir, que votre jeune front,
Max, avait pris trop tôt l'habitude du marbre!

XIX

MORT A CHEVAL, AU GALOP

« Le 14 septembre 1914... mort à cheval, au galop. »

Citation du brigadier de dragons GASTON BONNET.

« Mort à cheval, au galop. »
La gloire de Lancelot
N'est plus qu'un bruit de grelot!

Ces cinq mots, quand on les lit,
Font soudain que l'on pâlit.
Honte à qui meurt dans son lit!

Comment lire ça tout haut
Sans étouffer un sanglot?
« Mort à cheval, au galop! »

Or, ces mots, les ayant lus,
Un sergent, sur un talus,
En parlait à ses poilus.

« Mort, c'est bien, » disait le vieux;
« A cheval, c'est déjà mieux;
Au galop, c'est merveilleux.

« Je veux graver au couteau
Sur une croix de bouleau :
Mort à cheval, au galop

« Et si l'un de vous connaît
En quel lieu, sous quel genêt,
Dort ce brigadier Bonnet,

« J'irai là planter ma croix,
Car c'est un de ces endroits
Où Roland revient, je crois.

« Ce tertre est un monument
Que le front de sa jument
Aime encenser gravement!

« Murat hante ce tombeau,
Et le cheval de Marbot
Le caresse du sabot!

« Non, mais, vous figurez-vous
Ce cadavre aux gestes fous
Galopant sous un ciel roux?

« Mort à cheval, au galop!
C'est Dumas et c'est Callot.
Près de ça, tout est pâlot.

« Ah! l'envie est dans mon sein,
Car la mort d'un fantassin
Fait un moins brillant dessin.

« A cheval, on meurt plus grand.
Le galop, c'est enivrant...
Notre sort est différent.

« Humble et sans illusion,
On n'a que l'occasion
De mourir sur le sillon.

« On donne aussi bien son sang;
Mais peut-être qu'on se sent
Un peu moins éblouissant.

« Enfin, à chacun son lot!
Mais, nom de Dieu! quel tableau!
Mort à cheval, au galop! »

Et le poilu soupirait.
Alors, la lance en arrêt,
Un haut fantôme apparaît.

Transparent comme de l'eau,
C'est lui, dans un grand halo :
Mort à cheval, au galop!

« Ah! c'est toi, » dit le sergent,
« Brigadier mort en chargeant?
Que veux-tu, Casque d'Argent? »

« — Casque Bleu, ne te plains pas :
C'est un aussi beau trépas
De mourir à pied, au pas! »

XX

CHARLES MULLER

ÉCRIT POUR LE LIVRE : « CHARLES MÜLLER, PAR SES AMIS »

Müller qui meurt « à la manière de » Bayard...
E. R.

Le type du Français auquel un Allemand
Ne comprend rien.

*

Solide et fin. De sang champenois et normand.
Profondément provincial. Totalement
Parisien.

Je suppose qu'en mil neuf cent treize, un de ces
« Herr Professor »
Venus en France pour connaître les Français
Eût, sur ce grand garçon, braqué le feu de ses
Lunettes d'or,

Voici ce qu'eût noté cet homme d'Iéna
Ou de Munich,
Certain d'avoir compris ce qu'il espionna :
« Spécimen éclatant d'une France qui n'a
Plus que du chic...

« Léger... Froid... N'a jamais qu'à lui-même obéi...
Rien admiré...
Tout raillé... Fantaisiste... Indiscipliné... » Oui,
Voilà ce qu'eût noté l'Allemand ébloui,
Mais rassuré.

Noble Müller! Comment le lourdaud clignotant
Eût-il compris
La loyauté que masque un rire inquiétant,
Et qu'on peut être toute la France en étant
Le Tout Paris?

Ces Boches, que déroute une grâce, un parfum,
Un air narquois,
Tout miracle français leur échappe, et plus d'un
N'aura pas plus compris Racine que Verdun
Ou que Vauquois!

Mais un jour, dans la plaine où la Marne est d'argent,
Oh! de quel air
Le cuistre aurait pu voir se dresser, émergeant
De l'ironiste Charles Müller, le sergent
Charles Müller!

Quand le gros psychologue à l'œil de marcassin
Croit que l'on peut
Prendre les doux vallons que dessina Poussin,
Le fantaisiste n'est plus là : le fantassin
Y est un peu!

Comme il tient à son sol, le rêveur qui changea
Toujours de ciel!
Ce chasseur de paons bleus dans des parcs de radjah,
Pour chasser les rats gris, oh! comme il rechargea
Son vieux lebel!

Il met son âme, baïonnette de clarté,
Hors du fourreau.
L'homme complexe souffre avec simplicité.
L'élégant qu'on citait partout n'est plus cité
Que par Gouraud!

Quel ouvrier d'aurore est devenu, mon Dieu,
L'homme du soir!
Impassible, il se rend aux premières du feu,
Portant avec autant d'aisance l'habit bleu
Que l'habit noir!

Léger? Oui. Car sans cesse, et sans avoir bronché
Au sifflement,
Sous l'arbre par la balle invisible ébranché,
Comme veut la chanson de route, il a marché
Légèrement!

Le railleur? Tout son cœur pudique est mis à nu.
L'impertinent?
Il est le bon copain du plus humble inconnu.
Et l'indiscipliné, qu'est-il donc devenu?
Sous-lieutenant!

Mais il partagera, ce chef robuste et gai,
Tous les fardeaux;
Et pour monter la côte, et pour franchir le gué,
Qui portera le sac du soldat fatigué?
Lui, sur son dos!

Lorsque vient le moment de se mettre à l'abri,
Calme, il attend
D'avoir vu ses soldats passer tous devant lui.
Ensuite... Ensuite, hélas! la gerbe brusque luit,
D'un percutant.

Et voilà, tout baigné de sang et de sueur,
L'homme éternel
Dont le Boche, à l'instant qu'il s'en croit le tueur,
Nous révèle le vrai visage à la lueur
De ce shrapnel!

Adieu, ce fier esprit qu'on n'a vu qu'au travers
De son humour!
Ces yeux remplis d'azur qui feignaient d'être verts!
Ce poète... qui n'a parodié les vers
Que par amour!

Il va mourir. Et son regard dit : « Je le sais. »
Ne faut-il pas
Qu'il essaye, après tant de merveilleux essais,
De fixer la manière exacte du Français
Par son trépas?

Quel style prendra-t-il, couché sur ce brancard?
Certe, il est sûr
De réussir Corneille... il préfère Bayard,
Adoptant sans effort la manière sans art
Du héros pur.

Il sent l'âme tirer, déjà, sur ses liens...
Mais pas un cri.
Un sourire. Un de ses sourires anciens.
Puis une gravité soudaine... Il songe aux siens.
Il leur écrit.

Non, il dicte. Un soldat penché sur lui reçoit
Le testament
Où ce Héros, tout en restant maître de soi,
Montre qu'il veut mourir, si sublime qu'il soit,
Humainement.

Humainement! Cette âme est de chez nous. Ce cœur
Est de chez nous.
Sa lettre est un sanglot qu'il dicte sans un pleur,
Mais qui déchire... Il ouvre encore un œil moqueur,
Stoïque et doux...

Et puis, sans y tâcher, comme c'est le moment
De mourir bien,
Il meurt bien. Il meurt bien tout naturellement...

*

Le type du Français auquel un Allemand
Ne comprend rien.

XXI

LES DISPARUS

Ils laissent derrière eux un doute sans limite,
Car, sombrés dans l'azur d'un soir insidieux,
L'évanouissement de ces hommes imite
La disparition des marins et des dieux!

Beaucoup reparaîtront dans la maison ravie;
Mais d'autres, pour lesquels on diffère les pleurs,
Déjà morts, sentiront se prolonger leur vie
Du temps qu'il faudra mettre à mourir dans les cœurs.

Peut-être on souffre moins quand la mort dont on souffre
A fermé devant nous sa porte de rocher;
Mais ce mot « disparu » reste ouvert comme un gouffre
Au fond duquel les yeux s'obstinent à chercher.

Comment croire à des fins que nul signe ne marque?
Comment persuader la maison dont le seuil
A du berceau, jadis, pu voir entrer la barque,
Et n'a pas vu sortir le vaisseau du cercueil?

La douleur qui n'a pas sa date nécessaire
S'assied comme un aveugle au sein d'un carrefour;
Et ceux-là dont la mort est sans anniversaire
Ne cesseront jamais de mourir chaque jour.

L'espace est devenu leur vague sépulture.
Où vont-ils? où sont-ils? On ne sait rien, sinon
Qu'ils ont réalisé la gloire la plus pure,
Puisqu'ils ne seront plus qu'une âme dans un nom!

Ceux qu'on n'a pas vus morts ont continué d'être.
Il est un endroit pâle où tous les Disparus
Attendent, pour pouvoir tout à fait disparaître,
L'instant où de leur mort on ne doutera plus.

Les morts ne sont pas morts qu'on croit vivants encore;
Et dans une clairière où viennent s'entr'ouvrir
Tous les sentiers hagards qui mènent à l'aurore,
Ces morts mystérieux attendent de mourir.

Enveloppés déjà de halos et de nimbes,
Au fond d'un bois de songe où l'obus n'atteint pas,
Ils attendent, ces morts, dans des sortes de limbes,
L'assentiment qu'il faut qu'on donne à leur trépas!

Refusez-le, vous tous par qui l'un d'eux subsiste!
Car lorsqu'on peut garder la plus stricte des fois,
Qui sait si, dénouant ce grand branchage triste,
On ne lui reprend pas une Ombre quelquefois?

Ils sont là, jeune troupe indolente et guerrière,
Qui, sous les éclairs bleus des chapeaux de métal,
Rôde entre les bouleaux de la douce clairière,
Comme dans un préau tremblant et végétal;

L'un se penche et s'allonge ainsi qu'une fumée
Pour écouter le vent réciter des lambeaux
De ces citations à l'Ordre de l'Armée
Qui rendent Thucydide et Plutarque moins beaux;

L'autre rêve; ceux-ci dorment de légers sommes;
Ceux-là vont, à voix basse échangeant des mots brefs,
Les chefs se racontant les exploits de leurs hommes,
Les hommes se disant les vertus de leurs chefs.

Quelques-uns sont assis d'un air modeste et sage.
Et tous ces morts pensifs deviennent radieux
Chaque fois que, chargé d'un terrestre message,
Un nouveau Disparu paraît au milieu d'eux.

Car ils disent, les morts des batailles nouvelles,
Qu'ils ne sont pas tombés sans avoir vu d'abord
Aller de mieux en mieux les choses pour lesquelles
Il vaut de plus en plus la peine d'être mort!

Ce sont alors, sans bruit, des prises d'armes blêmes;
Un clairon étouffé qui reforme les rangs
Sonne; et toutes les croix brillent sur les cœurs mêmes
Que l'on voit battre au fond des torses transparents.

Ils vivront tant qu'un père, un enfant, une veuve
Refuseront de croire à ce qu'on leur écrit,
Jusqu'au jour où, le temps accumulant sa preuve,
Ils s'évanouiront transpercés par un cri.

Ils ne peuvent mourir sans qu'un cri les délivre,
Puisqu'on vit tant qu'on vit au cœur des cœurs fervents;
Mais comment feront-ils pour s'arrêter de vivre
Ceux dont la mère est morte en les croyant vivants?...

*

Il faudra bien qu'un jour la fin de la bataille
Dissolve le brouillard d'où naquit ce bosquet,
Et qu'en nuage alors chaque spectre s'en aille,
Qui se coiffait de bure ou d'acier se casquait.

Quand les derniers cimiers fondront comme des cimes,
Quand du dernier béret ne luira plus le cor,
Aux hôtes dispersés de ces limbes sublimes
N'assurerons-nous pas quelque refuge encor?

Ah! quand ils flotteront, suivis de ce sillage
Qui des plus noires nuits fera des clairs-obscurs,
Essayons qu'un jardin les arrête au passage
Dans un piège profond de branches et de murs.

Oui, qu'ils soient dans des murs attirés par des branches!
Et s'il faut qu'on renonce à réunir leurs os,
Qu'un de ces beaux jardins, honneur des cités blanches,
Rassemblant leurs esprits, les mêle à ses oiseaux!

Que chaque ville, avec une grâce romaine,
Leur voue un Bois Sacré sans tombeaux superflus,
Et, de ses piétés accroissant le domaine,
Ajoute au Champ des Morts l'Enclos des Disparus!

Qu'on entre! et que l'iris, l'air, l'eau, la feuille morte,
Tout soit tendre, inquiet, douteux et chuchotant!
Et qu'on ait, en entrant, lu ces mots sur la porte :
« Celui qu'on n'attend plus, c'est ici qu'on l'attend! »

Quelques noms sur des croix, et le silence agreste !
Et qu'il soit plein d'une herbe amortissant les pas,
Ce lieu spirituel de ceux dont rien ne reste,
Ce cimetière étrange où l'on ne creuse pas!

Les roses n'auront pas à tomber sur le marbre;
Mais, pour plaire à l'esprit dans les feuilles venu,
Les vierges suspendront leurs guirlandes dans l'arbre,
Ainsi que Jeanne d'Arc faisait au Bois Chenu!

Des arbres consacrés et des sources votives!
Et que, dans chaque allée, un souffle des lointains
Touche, au croisement bleu des brusques perspectives,
Les voiles plus flottants de ces deuils moins certains!

Des noms, et du silence! et, parfois, sous un cèdre,
Que les sièges épars au milieu du rond-point
Disent, ou que le banc atteste dans l'exèdre
Les rendez-vous qu'on donne à ceux qu'on ne voit point!

Qu'une source où le ciel s'effacera, qu'un hêtre
De qui le crépuscule ôtera les rayons,
Qu'un chêne où l'on verra le soleil disparaître
Soient les seuls monuments des disparitions!

L'ombre et la poésie! Et que, dans cette cendre
Dont l'air du soir s'emplit au son des angélus,
Virgile entre ses doigts vienne essayer de prendre
La cendre qui peut-être eût été Marcellus!

Là, dans les jours d'angoisse et de tristesse avide,
L'être qui cherche encor ce qui s'en est allé
Ne se pressera pas contre un albâtre vide,
Mais lèvera les yeux vers un azur peuplé!

Le Héros dont la chair s'envole et se dissipe,
Et qui n'a pas voulu qu'on sût ce qu'il devint,
Préfère la candeur d'une stèle ou d'un cippe
Au mensonge pieux d'un cénotaphe vain;

Au lieu d'être dans l'urne, il est dans la colombe!
Respectons le désir de ce don plus total,
Car détaché de tout, et même de la tombe,
Il a voulu donner sa part du sol natal!

*

Ceux qu'on n'a pas trouvés lorsque nous les cherchâmes
N'auront pas vainement pris tout entiers leur vol :
Il fallait que de l'air ils devinssent les âmes,
Car ceux qu'on a trouvés sont les esprits du sol!

Chaque martyr savait ce qu'il avait à faire;
Tous, ils ont leur destin secret; les uns nous font
Une plus lumineuse et plus haute atmosphère;
Les autres nous ont fait un pays plus profond.

Ainsi des pâles morts se divise l'armée!
L'un disperse son souffle et l'autre étend son corps,
Puisque de terre et d'air la Patrie est formée,
Et qu'il faut qu'on respire et qu'on foule des morts!

Mais lorsque enfin la paix recourbera son arche,
Il faudra s'arranger pour qu'on ne puisse plus
Oublier qu'on ne vit que parce que l'on marche
Sur des ensevelis — et sous des disparus!

XXII

LE NOM SUR LA MAISON

Morts pour nous... Quel nom? Quel âge?
Le Village
Doit chaque jour le savoir.
Que ces noms soient sur l'église!
Qu'on les lise
Sur la pierre du lavoir!

Que la fille, à la fontaine,
Les apprenne
Sur le granit des piliers,
Et paraisse, sous l'yeuse,
Moins rieuse
Aux vivants moins familiers!

Qu'un vieux qui traîne une pelle
Les épelle,
Ces humbles noms triomphaux,
Sur le portail de la grange
Où l'on range
Les batteuses et les faulx !

Qu'un bouvier joueur de fifre
Les déchiffre
Sur le tronc d'arbre creusé
Où la vache blanche et noire
Semble boire
Le crépuscule rosé !

Que, sur la roche sévère
D'un calvaire,
Solitairement inscrit,
A travers la pastorale
Vespérale
Le nom du mort pousse un cri !

A tout le travail rustique,
Au cantique
De l'enclume et du brasier,

Que le nom du mort se mêle,
Comme l'aile
Qui se mêle au cerisier!

Qu'il palpite sur l'école,
Et qu'il vole
Sur l'échoppe où les rabots
Se parfument de résine,
Sur l'usine
Dont les murs deviendront beaux!

Noms des Morts pour la Patrie,
Qu'on vous trie
Selon vos provinces; puis,
Pour propager votre culte,
Qu'on vous sculpte
Sur la borne et sur le puits!...

*

Mais d'abord, que notre zèle
Vous cisèle
Sur les maisons mêmes d'où,

Pour aller vers le martyre,
Ils partirent
Dans le soleil du mois d'août!

Sur la treille où, pour les mettre
Dans sa lettre,
La vierge a cueilli des fleurs;
Sur le seuil où, pour qu'on parte
Comme à Sparte,
La femme a caché ses pleurs!

Libérateurs des futures
Créatures,
Sur quoi vos noms sont-ils mieux
Que sur la Maison sacrée
Où se crée
L'avenir mystérieux?

Idéal qui vaut qu'on meure!
La Demeure,
Le Logis, l'ordre et l'amour,
Le lit où l'enfant doit naître,
La fenêtre
Par où doit entrer le jour!

Ombre où nous nous composâmes !
Cœur des âmes !
Intérieurs de Chardin !
Maison où l'on sent la France
Qui commence
Dans la rose du jardin !

Notre secret ! notre écorce !
Notre force !
Est-ce des bleus du lointain
Ou du bleu de ta fumée
Que l'Armée
S'est habillée un matin ?

En sauvant leur toit bleuâtre
Et leur âtre,
Ils ont sauvé la Raison ;
Et la Raison veut qu'on grave
Leur nom grave
Sur le mur de la Maison !

A la place la plus fière,
Sous le lierre
Que l'hirondelle hanta ;

A la place la plus digne,
Sous la vigne
Que Lamartine chanta!

L'hommage est facile à rendre;
Car pour pendre
Le nom près du nid d'oiseau,
Il ne faut qu'un cœur fidèle,
Une échelle,
Et la pointe d'un ciseau!

Maison blanche et Louis Seize,
Si française,
Château rose, moulin roux,
Longue ferme à ras de terre,
Presbytère,
Les noms de vos morts sur vous!

Vibrez d'amour, pierre et brique!
« Mais, lyrique! »
Dit le railleur éternel,
« Est-ce donc que tu supposes
Que les choses
Ont un esprit maternel? »

— Sous sa coiffe à girouette,
Je souhaite
Que la Maison, en effet,
Soit une mère vivante
Qui se vante
De ce que son fils a fait!

Pour qu'on puisse, sur les routes,
Rendre à toutes
Les honneurs qui leur sont dus,
Que chacune, aïeule ou mère,
Énumère
Les enfants qu'elle a perdus!

— Quoi! le nom même sur celle
Qui chancelle
Dans de sordides plâtras?
— Certes! pour que son ivresse
De pauvresse
Puisse nous traiter d'ingrats!

— Mais si, cachant sa sortie
Sous l'ortie,
Elle est un repaire obscur

Trop heureux du nom sans tache
Qui s'attache
Sur la lèpre de son mur?

— Eh bien, que cette lépreuse
Soit heureuse!
La justice nous défend
D'empêcher qu'une masure
Ne s'azure
Du reflet de son enfant!

— Mais si, péniche ou roulotte,
Le toit flotte,
Tantôt là, tantôt ici?
— A chaque toit, planche ou toile,
Son étoile :
Que le nom voyage aussi!

— Mais s'il est des camarades
Plus nomades
Et plus pauvres que Jésus
Qui se font la tête fendre
Pour défendre
Les toits qu'ils n'ont jamais eus?

— Eh bien donc, il sera juste
Qu'on incruste
Les noms de ces chemineaux,
Et d'un trait que rien n'efface,
Sur la face
Des Palais Nationaux! »

*

Oui, qu'ils nous viennent de l'arbre
Ou du marbre,
Des ducs ou des bûcherons,
Que tous ces noms nous assaillent!
Qu'ils tressaillent
Dans l'air que nous respirons!

Oh! de quels yeux les morts suivent
Ceux qui vivent!...
Hélas! comme, envers les morts,
Il n'est de reconnaissance
Dont l'essence
Ne soit un peu le remords!

Vieux jadis d'avant la guerre!
Vieux naguère!
Il faut en faire l'aveu :
Envers ces sublimes hommes,
Tous, nous sommes,
Tous coupables! tous, un peu!

De torts vagues ou palpables,
Tous coupables :
D'avoir souri, d'avoir eu
Peur du beau, peur de la gloire,
Peur de croire,
Mal agi, trop discouru;

Toi, de ton âme trop piètre;
Toi, peut-être,
De ton muscle insuffisant;
Toi, d'un geste; toi, d'un livre;
Tous, de vivre,
Quand ils sont morts à présent!

Oh! que leur nom, à voix basse,
Quand on passe,
Toujours lu sur leur maison,

A chacun donne l'envie
D'une vie
Digne de la mort qu'ils ont!

Parle, Inscription! attriste
L'égoïste!
Que, frappant l'homme affaibli,
Ton reproche lapidaire
Le sidère
Sur l'affreux seuil de l'oubli!

« *Morts pour nous...* » Que, comme un Temple
De l'Exemple,
La maison de la cité
Ou la cabane du site
Nous récite
Une strophe de fierté!

« *Morts pour nous...* » Que la seconde
Soit féconde
Où, dans l'azur immortel,
On lira, sur la corniche
Pauvre ou riche :
« *Morts pour nous... Un tel... Un tel...* »

Alors, qu'en baissant la tête
On répète
La formule à haute voix;
Qu'en se frappant la poitrine
On s'incline,
Et, les yeux fermés, trois fois,

Humblement, comme l'adepte
Qui n'accepte
Le sang du Dieu qu'à genoux,
Trois fois, tout bas, comme on prie,
On s'écrie :
« *Morts pour nous... pour nous... pour nous!* »

XXIII

CAÏN

C'est Caïn, c'est toujours Caïn,
Qui forge avec un bruit d'airain
Et qui rit dans sa barbe rousse.
Quelqu'un chante, au loin, sous le ciel.
Et Caïn dit, d'un air cruel :
« C'est Abel, c'est toujours Abel,
Qui chante avec une voix douce.

« Je l'ai tué, mais il renaît,
Attendu qu'il faut bien qu'on ait
Quelqu'un à tuer en ce monde.
Je forge avec mon noir marteau.
Et lui, couché sur son manteau,
Rêve, et du bout de son couteau
Se sculpte une houlette blonde.

« Sensible, fin et casanier,
Il met des fruits dans un panier
Et des fleurs dans une corbeille.
Il ne m'en veut aucunement.
Il vit sur les coteaux, aimant
Écouter le bourdonnement
De l'Utopie et de l'abeille.

« Je crois qu'il s'est habitué
A son destin d'être tué.
Son cœur suffit à le distraire.
Et, son cœur étant infini,
Abel n'est pas à craindre, ni
Son bon Dieu qui ne m'a puni
Que d'un : *Qu'as-tu fait de ton frère?*

« J'en avais fait ce que, depuis,
Je fais de tous ceux que je puis
Saisir un instant à la gorge!
Abel aime le genre humain,
Moi, je forge... et saurai demain
Si la massue est bien en main
Que depuis quarante ans je forge.

« En forgeant, je me suis offert
Un Dieu pour moi seul, tout en fer,
N'ordonn nt ni pitié ni jeûne;
Et je l'ai nommé le Vieux Dieu,
Pour marquer que l'autre, l'hébreu,
Celui d'Abel et du ciel bleu,
En m'épargnant m'a semblé jeune.

« Abel est naïf comme lui.
Parfois, il travaille; un feu luit
Sous un petit fourneau de brique;
Alors je m'approche, observant,
Car ce rêveur est un savant
Qui sème son idée au vent...
Abel invente, et je fabrique.

« Il est intelligent au point
Que lorsque, un tronc d'arbre à mon poing,
J'exerçais sur lui ma vengeance,
Je lisais au fond de ses yeux
Qu'entrant comme moi, sinon mieux,
Dans mes raisons d'être envieux,
Il expirait plein d'indulgence!

« Il excelle à comprendre tout,
Et, puisque voici le mois d'août,
Sera le premier à comprendre
Que c'est la meilleure saison
Pour aller tenir garnison
Dans la lumineuse maison
Que j'ai décidé de lui prendre.

« J'irai, sans y être invité,
Sur la verte déclivité
Qui conduit l'herbe à l'or du fleuve,
Cueillir chez lui ce mois divin!
C'est le premier : avant le vingt,
Je saurai quel goût a son vin
Quand il est versé par sa veuve!

« Je sais qu'il se laisse trahir;
Je sais qu'il déteste haïr;
Que, contre ma lourde massue,
D'un agneau tendre il s'habilla;
Je sais qu'il dort, qu'il oublia... »
Caïn sait tout. Mais il y a
Une chose qu'il n'a pas sue.

Abel, vêtu de peau d'agneau,
Se dresse quand, sur le coteau,
C'est la Lumière qu'on dérange!
Abel peut changer de sayons;
Et, dès qu'on touche à ses rayons,
Il se dit : « Si nous essayions
D'un poil plus rude et plus étrange? »

Abel, aimant le genre humain,
Voit que tant que vivra Caïn
A la haine il faut se résoudre.
Abel se poste au coin d'un bois,
Et dit au Seigneur, à mi-voix :
« Seigneur, je serai, cette fois,
Moins indulgent que votre foudre! »

Et ce géant triste et blessé
Se cachant au fond d'un fossé
Pour essuyer son flanc rougeâtre,
C'est Caïn, Caïn feldwebel,
Qui ne s'est pas douté qu'Abel
Avait, cette fois, un lebel
Au lieu de son bâton de pâtre!

XXIV

LA CHEMISE ROUGE

I

Ils ont donné pour nous dans la Forêt d'Argonne.
Dès l'aube, un lieutenant d'Avellino pleurait
En croyant que peut-être on lui refuserait
D'aller dans la tranchée affronter la Gorgone.

Que la Gloire à son sabre attache une dragonne!
Il meurt. Muraccioli meurt près de lui. Forêt,
Ne laisse pas mourir Bruno, car, s'il mourait,
Rosa Garibaldi serait une Antigone!

Cotrozzi meurt. C'était le plus beau des Pisans.
La Lumière a toujours les mêmes partisans;
Pour la Grèce et la France ils ont leur vie offerte!

Ah! tous les anciens dieux sont là sur la hauteur!
Et cette compagnie, elle est de marbre, certe,
Que commande, Italie éternelle, un Sculpteur!

II

« Regardez comment meurt un garibaldien! »
Crie un homme en tombant dans la mêlée hagarde.
La France s'agenouille auprès de lui, regarde,
Et, grave, se relève en disant : « Il meurt bien. »

Bruno tombe à son tour, blessé. « Cela n'est rien!
L'Aïeul aussi le fut au bord du lac de Garde!
En avant! » Mais du sabre il ne sent plus la garde,
Et, couché sous un chêne, il voit la mort qui vient.

Il récite des noms tout bas; il énumère
Les gloires de son sang, les vertus de sa mère;
De sa chemise rouge il compte les accrocs;

Et, la tête soudain sur l'épaule penchée,
Héros, fils de héros, et frère de héros,
Il expire au moment où l'on prend la tranchée.

III

Gouraud, le grand lion dont l'Argonne est grondante,
Le salue... Après quoi, les Alpes traversant,
Le cercueil dangereux jusqu'à Rome descend,
Comme du front au cœur une image imprudente.

Six garibaldiens ont, dans la chambre ardente,
Mis le corps glorieux qui laissait, en passant,
Tomber sur chaque ville une goutte de sang,
Lorsque de chez Corneille il rentrait chez le Dante!

Prends la chemise rouge, elle est sur le cercueil;
Et dans tes mains, pour faire une écharpe d'orgueil
Qui te rattache enfin à la France, Italie,

Tords la pourpre du Fils qui t'évite un remord!
Un chiffon de papier se déchire ou s'oublie,
Mais ce chiffon d'étoffe est plus fort que la mort.

IV

O père de Bruno! père de Constantin!
Quoi! deux Garibaldi dans la même semaine?
« Et, répond le vieillard d'une âme plus qu'humaine,
J'en offre encore quatre à l'Idéal latin! »

Tes doigts mouillés de pleurs, père deux fois atteint,
Sont léchés doucement par la Louve romaine,
Et ce nouveau cercueil de héros qu'on promène
Fait palpiter un astre au-dessus du Trentin!

Vive Rome! L'espoir des faiblesses recule;
Rome est toujours dans Rome; et, sur le Janicule,
Ainsi qu'aux plus grands jours, tout un peuple accourut;

Et ce père a prouvé, donnant six fois sa race,
Que celui-là six fois peut dire : « Qu'il mourût! »
Qui peut à Rome même être le Vieil Horace!

XXV

LE TOMBEAU D'ACHILLE

« ... Les Alliés, ayant débarqué dans l'ancienne Troade, s'avancèrent jusqu'au tombeau d'Achille... »

LES JOURNAUX.

Il se dresse. Il écoute. Il devine qu'on tente
De délivrer son Ombre. Il tressaille au canon.
Ah! ces Libérateurs, qui seraient-ils, sinon?...
Il va donc les revoir après sa longue attente.

Et, splendide, tandis que les Nefs de l'Entente
Bombardent le Scamandre et lui rendent son nom,
Achille, que vient d'éveiller l'*Agamemnon*,
Sort de sa tombe ainsi qu'il sortait de sa tente.

Mais il pâlit. Des voix viennent du vaisseau creux.
Quoi! pas un seul mot grec?... Ah! c'est plus douloureux
Que de perdre une esclave à la belle paupière!

Et deux marins anglais, de loin, ont aperçu,
Qui rentrait lentement sous sa tente de pierre,
Le grand Fantôme d'or, délivré... mais déçu.

*

Non, il n'est pas possible, ô Grècé, que l'on voie
Se mêler à ta Frise un impur cavalier,
Munich au Parthénon ajouter un pilier,
L'Amphore se heurter à la chope avec joie,

Les Cygnes d'Eurotas marcher au pas de l'oie,
Sur le nez de Platon des lunettes briller,
Un reître avec Vénus devenir familier,
La Ceinture accepter qu'un ceinturon la broie,

Au casque de Minerve une pointe surgir,
S'accoupler l'Hymne Orphique aux hymnes à Ægir,
Les communiqués Wolff aux Récits d'Hérodote,

La matière à l'Esprit, le monstrueux au Beau,
L'Aile de la Sandale au talon de la botte,
Et le fifre à la Flûte, et la torche au Flambeau !

*

Du moins, Vénizélos, tu sauves le fronton!
Elle s'appuie à tout l'Hellénisme, ta cause,
Comme l'Erechtéion au temple de Pandrose!
Osera-t-on l'en séparer? L'osera-t-on,

Quand c'est vers toi que le Coureur de Marathon
Revient tomber du fond des siècles? Pour qu'on l'ose,
Il faudra que le cap ne devienne plus rose
Sur la mer violette où l'on pêche le thon!

Tel Pisistrate fit, par les eaux des fontaines,
Tout le bleu de l'Attique affluer dans Athènes,
Tel, du Passé sublime ayant capté l'azur,

Tu reversas aux Grecs la Grèce dans leurs coupes,
Et blanche, autour de toi, Héros tranquille et pur,
C'est la majorité des marbres que tu groupes!

*

Cette guerre, pourtant, Ulysse l'aurait faite.
Trois fois l'oiseau propice avait claqué du bec.
Et l'immobile Paix n'offre qu'un rameau sec,
Trop sec pour que d'un Règne il puisse orner le faîte!

Quoi! si Byzance tombe, être absent de la fête?
Quand vers tout son destin bondit le peuple grec,
La prudence tiendrait l'Avenir en échec?
Non! les dieux sont les dieux, Homère est leur prophète!

Cet Aveugle est toujours le guide le plus sûr.
Il vous parle. Et Pindare exige qu'au sol dur
Vos chevaux arrondis galopent vers son Ode!

Sire, du char qu'il monte un Prince est l'ouvrier,
Et je crois avoir lu dans le vieil Hésiode
Que le meilleur timon est en bois de laurier!

XXVI

BÜLOW

D'APRÈS UN PORTRAIT PARU DANS « L'ILLUSTRATION »

As-tu vu la casquette, la casquette?...
SONNERIE FRANÇAISE.

Muse, as-tu vu Bülow sous son bonnet à poil?
On dirait Machiavel doublé de Ratapoil.
Une aigrette du front de cet homme sagace
Fuse, comme un obus de Krupp qui fait fougasse.
C'est beau.

Mais, lorsqu'il sort de son palais romain
Coiffé de ce Colback, pourquoi donc, dans sa main,
Tient-il une casquette? Est-ce qu'il inaugure
Une mode?

Janus avait double figure,

L'Ambassadeur de Prusse a double couvre-chef.
Ce qui revient au même : on met pour Ghénadieff
Un bonnet; pour Macchio, d'un autre on fait usage;
En changeant de coiffure on change de visage.
S'il fallut que d'abord Rome vous contemplât
Hautain, il faut pouvoir tout d'un coup être plat.
Au Colback insolent, la casquette-à-tout-faire
Succède sur ce Prince. Et selon qu'il préfère
— Maître Jacques de Sa Majesté l'Empereur —
Cuisiner l'intérêt ou fouetter la terreur,
Il donne vivement à son front pour parure
Le drap conciliant ou l'altière fourrure,
Croyant que pour contraindre ou charmer Salandra
Il suffit d'alterner la fourrure et le drap.
C'est la façon tudesque : on se met sur la tête
Le Colback pour crier, coiffé de peau de bête :
« Nos fusils, nos canons, nos mitrailleuses, nos!... »
Et pour aller un peu corrompre les journaux
Et de l'honneur, dans l'ombre, échancrer la lisière,
On remet la casquette en baissant la visière.
On peut, si le Colback oblige à quelque orgueil,
Risquer des clignements, sous la casquette, d'œil,
Pendant que la casquette amorce le chantage,
En montrant le Colback on obtient davantage.

Voilà pourquoi Bülow ne sort qu'avec les deux.

Il va, vient, marchandant, menaçant, fier, hideux,
Interprète d'hôtel ou Hussard de la Garde.

Et la grande Italie est là qui le regarde.

Il se carre, enfonçant sur ses yeux batailleurs
Son Colback. Ce Colback est trop large, d'ailleurs.
Le bluff teuton s'affirme à l'excès du calibre.
On sent, à la façon dont il perd l'équilibre,
Qu'il est fait en peau d'ours qu'on a vendu trop tôt.
Le pilier ne va pas avec le chapiteau :
Ce prince a l'air coiffé du manchon de sa femme.
D'ailleurs, comme un Colback, loin du feu, se diffame,
Le Colback est lui-même ennuyé; le Colback
Du sommet de Bülow croit voir poindre Offenbach,
Et, monté sur ce faîte, il aspire à descendre;
Mais il est là pour dire : « Halte! Louvain en cendre!
« Souvenez-vous! Namur! Liége! A bon entendeur... »
Oh! ce n'est qu'un bonnet à poil d'Ambassadeur,
Et la poudre qu'il sent n'est que de naphtaline;
Mais il est là pour dire : « Anvers! Dinant! Maline!
« C'est nous les forts! les durs! Les vrais hussards, c'est nous,

« Qui traînons les petits enfants sur les genoux
« Jusqu'à ce que le sol ait usé leurs rotules!
« Nous enverrons, d'un coup de botte, aux ergastules,
« Les vieux peuples latins, mous et sentimentaux!
« Le plus grand Empereur et les plus grands bateaux,
« Nous les avons! Et nous aurons de la farine,
« Car ce Surhomme y veille avec sa Sous-Marine!
« Nous sommes ceux dont nul ne peut venir à bout. »

Ainsi parle Bülow, hochant son marabout.

Et l'Italie écoute, et s'étonne.

Alors, preste,
L'homme ôte son Colback et dit : « Veux-tu Trieste? »

Sa casquette remise, il est un ruffian.

« Pourquoi me regarder de cet œil méfiant?
« Fais ton prix. Je serai généreux. Je suis riche
« De tout ce que contient la poche de l'Autriche.
« Les rages du Habsbourg? Bah! nous nous en lavons
« Les mains dans un peu d'eau du quai des Esclavons.
« Tiens! J'offre Méran! Tiens! — je fais une folie —

« J'offre encore l'Eisack. Tiens! j'offre... »

L'Italie

Le regarde.

Et soudain, comme mû par un truc,
Le Colback reparaît, parlant ce volapück
Que professe Hindenbourg :

« Gare à tes marbres, Rome !
« On pourrait te montrer en cinq minutes comme
« La fleur la plus caduque, et c'est celle du lin,
« Résiste mieux au vent que Rome au Zeppelin!
« Le monde implorera ta grâce? Mais au monde
« Je répondrai, comme au Bourgmestre de Termonde :
« *Nein, razieren!* Et Rome, il n'en restera rien!
« Car je suis le Colback césarien, luthérien,
« Mommsénien, treitschkéien, ostwaldien tout ensemble,
« Et pour me hérisser de façon qu'on en tremble
« J'ai passé dans mon poil la main de Bernhardi. »

Et le regard songeur de l'Italie a dit :
« C'est vrai que devant toi tout tremblait — avant Joffre. »

La casquette, aussitôt, reparaissant, dit : « J'offre... »
— « Rien ! » rugit le Colback. — « Tout ! » sifflote en oiseau
La casquette. « J'offre Goritz et l'Isonzo. »
— « Rompons ! » dit le Colback. Aussitôt : « Kamarade ! »
Dit la casquette, « arrangeons-nous. J'offre la rade,
« La presqu'île... J'irai voir Giolitti, veux-tu?
« De quelques cardinaux j'ai tâté la vertu. »
Le Colback gronde : « Vite ! accepte la presqu'île ! »

Mais comme l'Italie est toujours là, tranquille,
Qui rêve, ouvrant des yeux aussi grands que ses lacs,
Il s'emporte :

« Je suis le Colback des Colbacks !
« Quand on offense un tel Colback, on le regrette !
« Voyez-vous de fureur s'agiter mon aigrette? »

— « Oui, répond l'Italie avec un air poli,
« On dirait un jet d'eau du jardin Boboli. »

— « Vous ne pâlissez pas de l'avoir regardée? »
— « Oh ! » dit-elle, sur l'Arc de Septime accoudée,

« Les Romains avaient fait un dieu de la Pâleur,
« Mais je n'ai jamais cru que ce fût de la leur. »

Et riant lentement son rire d'Immortelle :
« Pourquoi Votre Excellence, au fait, s'obstine-t-elle
« A se coiffer d'une galette ou d'un ourson
« Pour me parler? »

— « Mais », dit Bülow, pris du soupçon
Qu'il ne l'a jusqu'ici peut-être pas connue,
« Comment faudrait-il donc vous parler? »

— « Tête nue. »

XXVII

LA CHARGE

L'Estafette, d'un geste large,
Salue, et dit : « Mon Empereur,
Ce fut une superbe Charge.
D'une teutonique fureur !

« Ce fut une Charge hagarde.
Sire, le Premier Régiment
Des Vapeurs Jaunes de la Garde
A donné magnifiquement !

« Derrière un peloton de Miasmes
Qu'en étouffeurs on envoya,
Avec quels fiers enthousiasmes
La colonne se déploya !

« Ce fut une Charge hautaine,
Comme on n'en voit que maintenant :
L'Anhydride était capitaine,
L'Arsenic était lieutenant.

« Distribuant la cyanose,
Ces impétueux Chevaliers
Qui se gardaient d'être à la Rose
Ont fondu sur les Alliés !

« Ce fut une Charge suprême
A renverser Léonidas !
Et l'on entendit Foch lui-même
S'écrier : « Ah ! les braves gaz ! »

« Sire, les nouvelles sont bonnes.
On peut sabler le vin du Rhin.
L'héroïsme de nos Bombonnes
Nous a fait gagner du terrain.

« La Trachée est prise. L'Histoire,
Par ce succès de la Koultour
Sur l'appareil respiratoire,
Sera suffoquée à son tour !

« Pour faire la Bronchite éclore
Et le jarret devenir mol,
On sut joindre au landsturm du Chlore
Toute la landwehr du Formol!

« De cette marche délétère
Les Anglais furent étourdis.
Notre prestige militaire
Se relève, je vous le dis!

« Nos Héros ont vaincu des braves
Qui luttaient en s'assoupissant,
Et nous avons tué des zouaves
Pendant qu'ils vomissaient du sang!

« L'Hémoptysie et les Nausées
Dont nos ennemis ont souffert
Méritent d'être proposées,
Majesté, pour la Croix de Fer!

« Qui donc doutait que l'Allemagne
Eût un Chef qui se révélât
Dans le cours de cette campagne?
Mais, Sire, elle a le Brome, elle a

« Le Brome! Il faut, sire Guillaume,
Annoncer à son de tambour
Qu'on repasse au général Brome
Tous les lauriers de Hindenbourg! »

Guillaume se tait. Sa mimique
L'a rendu plus jaune et plus vieux.
Car même d'un produit chimique
L'Empereur se sent envieux.

« Mais, dit-il, c'est moi qui commande!
Je suis le Haut Seigneur des Gaz
De toute l'armée allemande!
Hindenbourg? Brome? *was ist das*?

« Que d'un tailleur vite on s'informe :
Car dans le délai le plus bref
Je veux avoir un uniforme
De Feld-Gazochimiste en chef!

« Si ma flotte garde ses havres,
Mes Odeurs, du moins, tiennent l'air.
Messieurs, allons voir les cadavres.
Mettez-moi mes bottes, Kessner!

« Et veillez bien à ce que j'aie,
Pour aller visiter ce val,
La Convention de La Haye
Sur la selle de mon cheval! »

Ainsi parle, et qui revendique
La gloire de ces beaux exploits,
Guillaume Deux le Méphitique,
Roi de Prusse. — O France! autrefois,

Les colonels de nos ancêtres
Disaient, à l'heure des Drapeaux :
« On va charger, Messieurs les Maîtres;
Veuillez assurer vos chapeaux! »

Et l'on voyait monter, coup d'aile
Exécuté d'un coup de main,
Mille manchettes de dentelle
Vers mille tricornes! — Demain,

Avant la Charge dont la terre
Frémira de tous ses épis,
Le même geste héréditaire
Assurera mille képis.

Les manchettes de valenciennes,
Bien qu'invisibles, seront là !
— Mais voici la Charge prussienne
Qu'un vert nuage auréola.

Sous la fumée oblique et lâche,
Ils viennent, se bouchant le né,
Voulant bien avoir du panache,
Pourvu qu'il soit empoisonné;

Protégeant d'un bâillon leurs bouches,
Tristes soldats qui vont, d'un coup,
Mettre par leurs exploits farouches
L'Allemagne au-dessous de tout,

Ils avancent, lourds, pleins d'alarmes,
Redoutant de s'asphyxier:
Ils ont aussi peur de leurs armes
Qu'ils ont peur de leur officier;

Maîtrisant sa fougue guerrière,
Car il craint les sautes du vent,
L'Empereur galope en arrière
Et crie aux Poisons : « En avant!

« En avant! Sur trois kilomètres,
Sans rien risquer, nous travaillons! »
... On va charger, Messieurs les Traîtres;
Veuillez assurer vos bâillons!

XXVIII

LES CONDOLÉANCES

Quand les Allemands eurent coulé le *Lusitania*, leur ambassadeur, comte Bernstorff, fit une visite de condoléances au président Wilson.

Bernstorff, pour aller à la Maison Blanche,
S'est mis tout en noir.
(L'onde a pris, là-bas, la dernière planche
Dans son entonnoir.)

Il entre, affligé, refuse une chaise
D'un geste contrit.
(Des femmes, là-bas, heurtent la falaise
De leur sein meurtri.)

Il tousse une toux de condoléance.
Il s'essuie un œil.
(Les enfants noyés tournent en silence
Autour d'un écueil.)

Il se mouche. Il dit — son mouchoir embaume — :
« Je viens de la part
De Sa Majesté l'Empereur Guillaume
Vous dire la part... »

Derrière Wilson, dont nous pouvons croire
Que tout le sang bout,
Lincoln, la Vertu, — Washington, la gloire,
Se tiennent debout.

Le comte Bernstorff ne peut les connaître.
Il ne les voit pas.
S'il pouvait les voir, il aurait peut-être
Reculé d'un pas.

« ... Vous dire la part... » — O mornes allures!
Touchant trémolo! —
(Les pêcheurs, là-bas, voient des chevelures
Ouvertes sur l'eau.)

« ... Vous dire la part que nous daignons prendre
A votre malheur. »
(Les flots verts ont-ils d'autres morts à rendre?
Demandez-le-leur!)

Bernstorff pleure et dit : « J'ai su ce naufrage
Et je suis venu.
Ils n'ont pas souffert. Ayez du courage.
Ils en ont bien eu.

« Je n'insiste pas. Je suis venu vite,
Et puis je m'en vais.
Mais vous sentez bien que, cette visite,
Je vous la devais.

« Nous plaignons le sort des enfants, des femmes,
Cela va de soi...
Ah! si vous voyiez tous les télégrammes
Que Tirpitz reçoit!

« C'est un grand succès pour notre marine.
Je suis désolé.
Veuillez constater que sur ma narine
Un pleur a coulé,

« Un pleur magnifique, en cristal de roche.
Voyez, c'est exact.
Je ne comprends pas que l'on nous reproche
De manquer de tact.

« Berlin se pavoise. — Hélas! — On décore
Le moindre faubourg.
Ah! je le disais tout à l'heure encore
A Monsieur Dernbourg,

« Ceux qui, malgré nous, voyagent sur l'onde,
Sont les agresseurs. »
(Là-bas, l'eau rapporte une vierge blonde
Avec ses trois sœurs.)

« Qu'allaient donc chercher en cette aventure
Vos Princes de l'Or? »
(Là-bas, pour avoir donné sa ceinture,
Vanderbilt est mort.)

« Il ne faudra pas que ça recommence.
Ils sont bien punis.
Veuillez exprimer ma douleur immense
Aux États-Unis. »

(Il se fait, là-bas, d'horribles trouvailles
Qu'on met sous un drap.)
Et Bernstorff reprend : « Pour les funérailles,
On me préviendra.

« Ce désastre a fait, en Bourse allemande,
Monter les valeurs.
On me préviendra pour que je commande
Les plus belles fleurs. »

Et comme Wilson dit, d'une voix sombre :
« Nous verrons demain »,
Et sent Washington et Lincoln, dans l'ombre,
Lui prendre la main,

Bernstorff, en pleurant, regagne la porte...
(Il y a, là-bas,
Deux petits enfants qu'une femme morte
Serre entre ses bras.)

XXIX

ROME

Et l'Aigle parlait à la Louve.
« Louve, disait-elle, je trouve
Qu'il est temps. J'espère. J'attends.
C'est l'heure où le Destin se règle.
L'Avenir lève comme un seigle. »
Et la Louve disait à l'Aigle :
« Aigle, je trouve qu'il est temps. »

L'Aigle qui parle avec colère,
C'est l'Aigle jaune, à l'œil solaire,
Qui médite de se venger
Depuis qu'elle a vu dans l'Histoire,
Pour mieux contrefaire sa gloire,
En une sorte d'Aigle Noire
Un corbeau hideux s'arranger.

La Louve est celle qui, farouche,
Verse à la tâtonnante bouche
Des deux Jumeaux son lait frugal :
Sur eux elle arque un dur squelette,
Et, pendant qu'elle les allaite,
Peut voir la figue violette
Tomber du Figuier Ruminal.

Depuis longtemps la Louve gronde.
Et songeant à ces tours du monde
Qu'au-dessus de leurs rangs épais
Les Cohortes lui faisaient faire,
L'Aigle murmure : « Je préfère
La hampe de l'Aquilifère
Au perchoir d'une indigne paix ! »

La Louve aux oreilles pensives
Dit, en découvrant ses gencives :
« Rome, tu dors ! Permettra-t-on
Que tu sommeilles davantage? »
— « Il est encore une Carthage ! »
Dit l'Aigle, qui dut en partage
Recevoir l'âme de Caton.

L'Aigle dit : « J'entends dire aux cimes :
Trop longtemps nous nous obscurcîmes,
Trop d'essors se sont repliés;
C'est l'heure de ce qui s'élance,
Du Lys, du Clocher, de la Lance,
De l'Italie et de la France,
Des cyprès et des peupliers! »

*

« Pourtant », reprend l'Aigle romaine,
« Tant que l'Intrigue se promène,
Je sens mon aile se serrer!
... Mais quels sont ces nouveaux présages?
Un esprit sort des paysages.
La Patrie est sur les visages.
D'Annunzio vient de rentrer!

« Virgile parle dans l'yeuse.
Rome est soudain prodigieuse.
L'air chante : *Alea jacta est!*
La dorure du Marc-Aurèle
Semble, ce soir, surnaturelle!... »
Et l'Aigle, alors, ouvrant son aile,
Au nord, au sud, à l'ouest, à l'est,

Vole en criant : « Tout recommence ! »
Alors, l'azur devient immense.
Et se dressant d'un coup de rein
Pour revoir la splendeur latine,
La vieille Louve palatine
Arrache un instant sa tétine
A ses deux nourrissons d'airain !

Elle emplit le soir d'améthyste
D'un hurlement irrédentiste
Qu'entendent les Autrichiens.
Et quand, par-dessus l'Alpe mauve,
Elle reconnaît ce cri fauve,
La France dit : « Bülow se sauve
Avec ses chevaux et ses chiens ! »

« Ah ! puisque, dit la France, puisque
La Beauté descend dans le risque,
On est forcé d'être vainqueur !
C'est une minute divine !
Et je doute qu'elle chagrine
Cette rose monténégrine
Que l'Italie a sur son cœur ! »

Et, se penchant, la France écoute.
« Ah! dit-elle, frémissant toute,
Si la Louve hurle si fort,
L'Aigle plane! et si l'Aigle plane,
Une autre Colonne Trajane
Sur un beau ciel qui se safrane
Tordra des victoires encor!

« Aigle, je n'ai rien à t'apprendre!
Mais si, demain, tu voulais prendre
Par le Frioul, par le Tyrol,
D'une autre Aigle qu'il te souvienne!
Car cette route fut la sienne.
Et ce n'est pas très loin de Vienne
Qu'elle posa son premier vol! »

*

Et, là-bas, vivante rafale,
L'Aigle surplombe, triomphale,
Tantôt le Palais des Césars,
Tantôt le Temple de Faustine,
Tantôt la Montagne Aventine,
Tantôt les murs où Lamartine
Suivait la fuite des lézards;

Volant en cercle, en cercle, en cercle,
Au-dessus des murs sans couvercle
Elle reproduit maintenant
Les ellipses du Colisée;
Puis, passant du Cirque au Musée,
Elle s'est immobilisée
Sur le Capitole, en planant.

« Ville, viens voir, crie-t-elle à Rome,
La fameuse Image de l'homme
Qui meurt appuyé sur sa main :
Elle prophétise ton règne,
Car l'Allemagne nous enseigne
Que ce gladiateur qui saigne
Est un gladiateur germain ! »

Ayant dit, plus lente et plus fière,
L'Aigle d'or dans le ciel de guerre
Reprend son vol national,
Balaye de son envergure
Ce ciel nouveau qu'elle inaugure,
Et, pour être de bon augure,
Passe à droite du Quirinal !

XXX

VON KLUCK SE BAIGNE

Le général von Klück, remis de sa blessure, est en convalescence à Wiesbaden.

JOURNAUX DE MAI 1915.

Où donc est von Klück? Je le cherche
Depuis qu'ont fleuri les pommiers.
Quelqu'un sait-il où von Klück perche,
Qui fut un soir à Coulommiers?

Il y fut, un soir de naguère!
C'est à Wiesbaden, aujourd'hui,
Qu'on retrouve ce chef de guerre;
Et le plus étonné, c'est lui.

Il se livre aux nymphes thermales,
Lui que le champagne enivrait.
Mais, le soir, assis sur ses malles,
Von Klück se demande : « Est-ce vrai? »

Sortant du bain comme d'un songe,
Le matin, il est tout surpris,
En croisant son peignoir éponge,
De ne plus marcher sur Paris.

« Que fais-je? dit-il. D'où reviens-je?
Qu'est cette onde où l'on me plongea? »
Et palpant son turban de linge :
« M'a-t-on nommé Grand-Turc? — Déjà

« Perds-je la tête? Est-ce une buse
Qu'il faut mettre sur mes cimiers?...
Car enfin, si je ne m'abuse,
Je ne suis plus à Coulommiers. »

Héros tombé de son piédouche,
Et qui tombe de sa hauteur :
« Où suis-je? » dit-il sous la douche.
« A Wiesbaden », dit le docteur.

Il sort. Il regarde une rose,
Marche au soleil à petits pas,
S'arrête, et dit : « C'est une chose
Que je ne réalise pas !

« Mon étonnement est immense.
J'allais prendre Paris d'assaut.
Coulommiers, c'était bien en France?
Wiesbaden, c'est dans le Nassau. »

Et, la face tout assombrie :
—« Voyons, dit-il en se tâtant,
J'étais au milieu de la Brie.
Je ne l'ai pas rêvé, pourtant !

« *Væ Victis!* m'apprêtais-je à dire,
Et je n'ai pu dire que *Væ*...
Je suis au milieu de l'Empire.
Qu'est-ce donc qui m'est arrivé?

« Je sais pourtant bien que, nos triques
Ayant fait nos hommes marcher,
Sur les bornes kilométriques
J'ai vu Paris se rapprocher !

« Je suis sûr qu'un soir de septembre,
Frappant un parquet du talon,
A Coulommiers, j'ai dit : Ma chambre
Sera dans le petit salon.

« Puis, m'époussetant, d'une tape,
Des poussières du grand chemin,
J'ajoutai : Dernière étape.
Demain, Paris. Paris, demain.

« Mes fifres jouaient *la Mascotte*,
Car, bien que guerrier, j'aime l'Art;
Et — détail que l'Histoire note, —
J'avais mangé des pois au lard.

« Mon lit blanc sentait la lavande.
Une vieille l'avait monté.
— Demain vous serez Allemande,
Dis-je à la vieille, avec bonté.

« Je me vois retirant la manche
De ma tunique, et puis... et puis...
C'était samedi. Le dimanche,
Je ne vois plus bien où je suis.

« Je roule dans des brumes bleues...
Mon cerveau, dès lors, est brouillé...
J'ai roulé pendant tant de lieues,
Et l'Empereur a tant crié!

« Où suis-je? Je ne peux comprendre.
Quel est ce parc rempli d'oiseaux?
C'est Paris que je devais prendre,
Et maintenant je prends les eaux!

« Retour des choses! Fond des coupes!
Il disait vrai, le roi thébain!
Hier je commandais mes troupes,
Aujourd'hui je commande un bain! »

Ainsi gémit, qui se décharne
Et qui prend l'œil fixe des fous,
Ce chef auquel, après la Marne,
La Science a dit : « Baignez-vous! »

Et nos poilus à gueule noire
Se sentent, pendant leurs combats.
Consolés par cette baignoire
De toutes celles qu'ils n'ont pas!

*

Songez, vous dont l'espoir se lasse,
A ce que souffre ce baigneur!
En vain le portier du Palace
L'appelle : « Gracieux Seigneur... »

Triste, il va. Son pas lourd chancelle.
Et quand la femme en tablier
Demande : « Quelle source? — Celle,
Répond-il, qui fait oublier! »

Il rôde, essuyant son front moite.
On l'entend, dans le parc fleuri,
S'écrier : « Comment, sur ma droite,
N'ai-je pas prévu Maunoury? »

Le médecin dit : « Je conseille
Le calme. Il faut que vous dormiez. »
Mais, dès qu'il dort, il se réveille
Et dit : « J'étais à Coulommiers.

« Quelle manœuvre ai-je donc faite?
J'ai fui, je commence à le voir!
Mais c'est à se casser la tête!
J'avais Paris. J'allais l'avoir.

« Mais c'est à briser la fayence
Quand on songe : J'étais tout près
De Paris, et c'est de Mayence
Que je suis près, huit mois après! »

O vous que parfois décourage
Cette guerre par sa longueur,
Pensez à sa rage! — à leur rage!
— A la rage de l'Empereur!

Ce Xerxès vêtu de fumée
Garde encor d'orgueilleux semblants
Quand il est devant ses armées;
Mais ses cheveux deviennent blancs;

Déjà la crainte le transperce;
Il revoit son père au linceul :
« Hélas! » fait-il comme le Perse.
« Hélas! » fait-il, dès qu'il est seul..

*

« Hélas! hélas! tous mes beaux hommes!
Les plus beaux hommes de chez nous! »
— Sire, ils dorment de fameux sommes
Dans la forêt de Champenoux!

« Hélas! et mes porte-fascines!
Mes grenadiers d'un si bel air! »
— Sire, ils sont entre les racines
Des sapins de l'Hartmanswiller!

« Hélas! et ma Garde! » — Ta Garde
Est dans les marais de Saint-Gond!
« Tous ces beaux jeunes gens! » — Regarde
Ce qu'il y a dans ce wagon :

Liés, quatre par quatre, en gerbes!
« Hélas! et mes souffleurs de gaz! »
— Ils sont accrochés dans des herbes
Et dans des écluses! — « Hélas!

« Et mes canons, mes lance-bombes
Que j'ai perdus tous ces jours-ci ! »
— Ils sont rangés devant les tombes
Des morts français de Carency !

« Hélas ! et mes drapeaux splendides
Que l'on m'enleva, qu'en fait-on ? »
— Le Tapissier des Invalides
Les présente à Napoléon !

« Hélas ! mon Ruprecht de Bavière,
Mon Tulff von Tschepe und Weidenbach ? »
— Ils ont repassé la rivière
Avec ton fils au noir colback !

« Et mon von Klück qui m'a fait dire
Que Paris serait foudroyé ? »
— Votre von Klück est au bain, Sire,
Où nos soldats l'ont envoyé !

XXXI

LE VIEIL HIDALGO

I

Il meurt, semblable à ses Images,
Long et sec, près d'un cierge ardent.
Il est sur son lit à ramages.
Il a son bonnet tolédan.

Le Barbier dort. La Gouvernante
S'endort, après avoir pleuré.
On entend hennir Rossinante.
Sancho veille avec le Curé.

Le Curé demande : « Et la Nièce? »
Sancho répond : « Nous avons dû
L'emmener dans une autre pièce. »
Puis tous deux songent, l'œil perdu.

Ils sont tristes, mais, quoique tristes,
Sentent la Paix venir sur eux
Qu'assure aux sages égoïstes
Le départ d'un fou généreux.

Ils sont l'Espagne molle et grasse.
C'est l'Espagne maigre au beau front
Qui meurt. Ils causent à voix basse.
Ils savent qu'ils hériteront.

Et soudain, le grand don Quichotte
Rouvre l'œil, se voit alité,
Et, sortant de son lit, chuchote :
« Je sors de la neutralité. »

II

— « Recouchez-vous! — Non! la Romance
Dit : Mes repos sont les combats.
— Bonté du Ciel! tout recommence! »
Gémit le Chapelain tout bas.

« Chevalier errant... — Nous y sommes! »
Gémit l'Écuyer. — « ... je me rends
Au pays de Flandre, où les hommes
Sont tous des chevaliers errants!

« Je suis Celui, par excellence,
Qui croit aux chiffons de papier;
Et je pars, le bout de ma lance
Posé sur le bout de mon pied!

« Qu'on mette à mon cheval sa housse!
— Chut! » fait le couple, qui pâlit.
Et l'Espagne grasse repousse
L'Espagne maigre vers son lit.

« Recouchez-vous! plus de chimère!
— Moi, dormir? quand sur le chemin
Il est des enfants que leur mère
Ne peut plus prendre par la main?

« Dormir!... Vous avez lu la liste
Des atrocités, cependant... »
Le Curé dit : « Je suis Carliste. »
Et Sancho dit : « Je suis prudent. »

« — Ils ont, plus écumants de haine
Que Ginès le bohémien,
Violé des femmes... — Pas la mienne!
— Détruit des clochers... — Pas le mien!

« — Ils brûlent tout quand ils sont ivres,
Moulins, bibliothèques... — Oh! »
Répond le Curé, « quant aux livres!...
— Et quant aux moulins!... » dit Sancho.

« — Seigneur Curé, Dieu crie à l'aide.
Je suis un chevalier chrétien.
Et j'ai rencontré Déroulède
Du côté de Saint-Sébastien!

« — Recouchez-vous! — Non, je me lève!
Et puisqu'un sordide Enchanteur
Veut remplacer l'emploi du Glaive
Par l'emploi de la Puanteur,

« C'est ici le combat suprême
Où je me dois de me ruer!
— Bah! pour défendre qui? — Moi-même,
Car c'est moi que l'on veut tuer!

« Car je suis mort si je supporte
Qu'on fasse — ô Ciel, tu l'as souffert! —
D'une évanouie une morte,
Sans recevoir mon gant de fer! »

III

Il bondit. Mais on le rattrape.
On le remet au lit, criant :
« Je veux aller parler au Pape!
Je veux... » Et soudain, suppliant :

« Bon Sancho, partons en campagne!
Allons au moins jusqu'en Artois
Crier : *Saint Jacque et ferme Espagne!*
Contre ces païens discourtois!

« Sur ma triste face ridée
Coule un grand pleur joyeux et pur,
Puisque pour défendre l'Idée
Tout un peuple est casqué d'azur!

« Curé, mets ta mule au pas d'amble.
Enfourche, Sancho, ton grison
Et partons, tous les trois ensemble,
Du côté du bleu d'horizon !

« — Mais, Seigneur, de gloire germaine
Plus d'un Castillan s'entêta.
— Non! Ruy Diaz n'a pas à Chimène
Préféré la grosse Bertha !

« — Mais tels grands d'Espagne qu'on note
Ne sont guère avec vous d'accord.
— C'est que je suis », dit don Quichotte,
« Plus grand et plus d'Espagne encor !

« Il n'entre pas dans ma caboche
Qu'on puisse poser sur le sol
A côté du pied plat d'un Boche
Le pied cambré d'un Espagnol ! »

Au mot « Boche », la Gouvernante
A, sur sa chaise, un haut-le-corps,
Et se réveille, frissonnante,
En criant : « Ah ! comme ils sont forts ! »

« — Eh bien, j'ai d'autant plus vergogne
De n'avoir point part aux soucis
Du Joffre de la Catalogne,
Le Chevalier-aux-gros-sourcils. »

Le Barbier dormait sur un coffre;
Mais, comme un taureau du toril,
Il sort de l'ombre au nom de Joffre :
« Ah! Seigneur Quijada... » dit-il.

« Quoi donc, Seigneur Pâte d'Amande,
Duc des Barbifications?
— Ma clientèle est allemande;
Je rase tous les espions!

« — Eh bien, vous n'aurez plus, vieux drôle,
A me raser, même gratis,
Car aimant Amadis de Gaule,
J'aime la Gaule d'Amadis!

« J'aime Palmyrin d'Angleterre!... »
Mais par ce nom épouvantés,
Tous, en criant : « Faites-le taire! »
Sur le Vieillard se sont jetés,

Et, maudits par l'ombre manchotte
De l'immortel Saavedra,
Pour faire taire don Quichotte,
Le bâillonnent avec son drap.

Mais, sous le drap, la Voix profonde
Dit : « Halte! et confessez tous là
Qu'il n'est plus merveilleuse au monde
Et plus belle Dame que la...

— Silence! » On coiffe le vieux brave
De tous les coussins à la fois.
Mais, sous les coussins, la Voix grave
Dit : « ...que la France! — Et, » dit la Voix,

« Quiconque soutient le contraire,
Je lui ferai savoir qu'il ment,
Avec visière ou sans visière,
Équestrement, pédestrement... »

« — Tais-toi! — ...sur le sable ou sur l'herbe...
— Veux-tu te taire, vieux fol! » Mais,
Sous les coussins, la Voix superbe
Dit : « Fol, peut-être; vieux, jamais!

« Car, vive Dieu! lorsque je fonce,
Plein d'enthousiasme et de foi,
Il n'y a que le roi Alfonse
Qui soit aussi jeune que moi!

« Au secours! je suis la jeunesse!
Toi qui n'as pas encor vingt ans,
Entends mon cri, Nièce, ma nièce!
— Oncle, mon oncle, je l'entends! »

IV

Brusque, elle entre. C'est une flamme
Qu'attise un éventail nerveux.
L'Espagne est encor dans son âme,
Comme l'œillet dans ses cheveux.

Elle court mettre dans la cage
De la fenêtre aux fers bombés
Sa petite tête sauvage
Dont tous les peignes sont tombés.

Son cri va, sur les lauriers roses,
Du Toboso jusqu'à Montiel.
« Au secours, les hommes, les choses,
Le Passé, le Cid, et le Ciel !

« On veut », crie-t-elle à la fenêtre
Où palpite un sombre indigo,
« Au moment qu'il allait renaître
Étouffer le vieil Hidalgo !

« Étudiants de Salamanque,
Chevaliers de Calatrava,
S'il s'en va, l'Honneur fuit, l'air manque !
Roi des Espagnes, s'il s'en va.

« Tu perds plus que, dans les montagnes,
Charles perdant ses douze pairs,
Car c'est, de toutes les Espagnes,
La plus Espagne que tu perds !

« Au secours ! » crie-t-elle. — Et le ciste,
La treille où noircit le raisin,
L'aqueduc où Rome persiste,
L'air latin, le vent sarrasin,

Les cyprès et les alaternes
Répètent dans l'ombre : « Au secours! »
On voit accourir des lanternes.
Tous les chiens hurlent dans les cours.

Les trois compères et la vieille
Lâchent don Quichotte. Hautain,
Il surgit. Le pays s'éveille.
L'astre luit. Le cierge s'éteint.

Alors, debout, d'une voix forte :
« Viens dans mes bras! dit le Héros,
Chère fille d'une sœur morte
Qui lisait les romanceros!

« Sois la rose de ma cuirasse!
Viens, mon infante! et rions d'eux!
Eux ne sont rien ; c'est toi, la Race!
Les deux Castilles, c'est nous deux!

« Et quant à toi, France, ma France,
Sors à ton tour de la vapeur
Qu'entre nous soufflent l'Ignorance,
L'Intérêt, la Haine et la Peur;

« Cette quadrille te déteste,
Mais ma Nièce et moi nous t'aimons...
Et, comme on dit chez nous, il reste
Du soleil derrière les monts! »

XXXII

LE DERNIER GESTE

Je viens de lire votre mort, et maintenant
Je songe à vous et je vous aime,
Bernard de Burgues de Missiessy, lieutenant
Au cent soixante-treizième !

Ah ! dans un dernier geste où nous avons senti
Que la douce France s'exprime,
Ce Héros a trouvé moyen d'être gentil
Au moment qu'il était sublime !

Il sait qu'on lui demande un effort surhumain,
S'élance vers la mort certaine,
Et tombe, après avoir adressé de la main
Un baiser à son capitaine.

Ah! ce baiser d'adieu, le plus tendre qui soit,
Et de la plus mâle tendresse,
Honneur à l'officier pensif qui le reçoit,
Et gloire à celui qui l'adresse!

« Vivez, » dit ce baiser, « vous qui m'avez choisi
Pour mourir avant la Victoire!
Je meurs en y croyant. Vous disiez : Croyez-y!
Je n'ai jamais cessé d'y croire.

« Merci, vous qui m'avez à la mort entraîné
Et fait chérir la Discipline.
J'ai repris la tranchée... adieu, mon frère aîné :
Vous, vous reprendrez la colline!

« Je vous envoie ici ma jeunesse, ma foi,
Tout mon amour, toute ma force.
Et ne demandez plus la croix d'émail pour moi :
Je vais avoir la croix d'écorce.

« Ne me regrettez pas, il faut vaincre d'abord;
Mais quand luira l'azur sans voile,
Que chacun des vivants dise le nom d'un mort
En passant sous l'Arc de l'Étoile!

« Adieu. Mon tertre obscur va signer dans un coin
La reprise du paysage.
A mon dernier moment, mes yeux n'ont eu besoin
Que des yeux de votre visage!...

« Mais je peux ne penser qu'à vous en ce moment,
Puisque ce geste qui nous lie
Me relie — et je sais qu'ils comprendront comment —
A ceux qu'il semble que j'oublie! »

XXXIII

LA MÈRE

> Il est question à la Chambre d'un projet de loi pour l'incinération des morts sur le champ de bataille.
>
> LES JOURNAUX.

J'ai donné mon fils, dit la mère,
Je n'ai pas donné son tombeau.
Achille est brûlé, dans Homère;
Mais le bûcher grec, c'était beau.

Au lieu d'un vide où rien n'existe
Et que la Douleur n'étreint pas,
Il laissait la belle Urne triste
Que l'on entoure de ses bras.

Je voudrais garder sous le saule
L'enfant tombé sous les drapeaux;
J'ai donné cette jeune épaule
Qui fut l'endroit de mon repos;

J'ai donné ce front plein de grâce,
Lieu de mes baisers les plus doux;
Mais je n'ai pas donné la place
De mes pleurs et de mes genoux.

Quoi! le socle de ma prière
Viendrait à me faire défaut?
Je n'ai pas donné cette pierre;
Je la donnerai s'il le faut.

S'il le faut, mon Dieu, ma pensée
Tournera comme l'aquilon
Sur une tombe dispersée,
Et priera sur tout un vallon!

Mais je voudrais bien être sûre,
S'il se peut, qu'on me le rendra.
Je n'ai pas lavé la blessure
Et je n'ai pas cousu le drap;

Et ma lèvre, c'est notre usage,
Veut, le long du cercueil fermé,
Chercher la hauteur du visage
Et dire : « Adieu, mon bien-aimé! »

Lorsqu'on donne ce que je donne,
Et sans une plainte, je crois
Que l'on peut, comme la Madone,
Avoir la Descente de Croix.

Je n'ai pas donné la souffrance,
Que j'espère après les combats,
De traverser toute la France
Pour aller le chercher là-bas,

De traverser toute la Gloire
Pour aller le chercher un jour!
Mon courage et ma robe noire
Sont déjà prêts pour ce retour.

Je voudrais savoir, en novembre,
Quels arbres le couvriront d'or.
Moi qui toujours connus sa chambre,
J'ignorerais où mon fils dort?

Et plus tard, sous la voûte sombre,
L'épouse dirait à l'époux
S'éveillant en sursaut dans l'ombre :
« Notre enfant n'est pas entre nous? »

Ah! s'il se peut, que sa demeure
Soit celle où j'irai demeurer,
Et permettez que je le pleure
Où j'ai coutume de pleurer!

Je n'ai pas donné cette grille,
Petite, et basse, et devant quoi
Je mènerai la jeune fille
Qui voudra pleurer avec moi,

Ni le buis qui retient mon voile
Quand je parle à mes morts de près;
Et je n'ai pas donné l'étoile
Qui se lève entre deux cyprès!

Je sais que je peux faire envie.
Mais qui m'ôterait sans remords
Tous les Jours des Morts de ma vie
Qui sera toute en Jour des Morts,

Tous mes retours du cimetière,
A pas lents, sous un ciel trop beau?...
— J'ai donné mon fils, dit la mère,
Je n'ai pas donné son tombeau.

XXXIV

L'ÉGLISE

« Un officier allemand déclara que le curé de Deuxville avait fait des signes... »

Témoignage de L'ABBÉ MARCHAL.

« Des signes furent faits dans les bois, sur les vignes.
Saisissons le prétexte et brûlons sans remord
Le Clocher dont nos feux ébréchèrent les lignes;
Et cherchons, puisqu'on fit des signes,
Le curé pour le mettre à mort!

« Souillons l'Abside avant de la jeter par terre.
Entre à cheval, Uhlan, chez ces papistes! Rien
Ne pourrait honorer autant leur baptistère
Que de savoir qu'il désaltère
La jument d'un luthérien!

« L'abside brûle et craque, et rions d'un grand rire,
Car, tombant goutte à goutte à travers les planchers,
Les Cloches dont l'airain fond comme de la cire
Ne pourront à Rome aller dire
Ce que nous faisons des Clochers!

« Soyons durs! » — C'est ainsi que parle la voix dure
D'un Nietzsche de caserne aux soldats avinés. —
« Moins la guerre est chrétienne et moins la guerre dure.
Dans les bénitiers pleins d'ordure
Trempons les linges profanés!

« Plus d'Église! » dit-il, cravachant ses jambières.
« Et rions d'avoir vu sous l'obus allemand
Les voûtes s'effondrer, les morts jaillir des bières,
Et la Vierge de Brebières
Pendue horizontalement! »

Puis, un cigare au coin de son rictus de haine,
S'apercevant que l'orgue existe encor, ce Chef,
Qui de tous ses talents veut que l'on se souvienne,
Fait, sur une valse de Vienne,
Danser les hommes dans la Nef!

L'orgue souffre ses mains équivoques de faune,
Et la Veuve est Joyeuse où fut le *Dies Iræ*.
On danse. Et dans un coin on voit la botte jaune
Écraser le tronc de l'aumône
D'un coup de son talon ferré.

La nuit de Walpurgis entre par la rosace...
Et c'est la Messe Noire avec tout ce qu'apprit,
Quand le Sabbat vidait son obscène besace,
Aux boucs de Saxe et de Lusace,
Krupp, le bouc triste de Capri.

Ils font avec la honte un pacte indissoluble
Sous ces arceaux croulants qui n'ont plus de voussoirs !
L'un, d'une dalmatique, en titubant, s'affuble,
Et l'autre, dans une chasuble,
Empaquette les ostensoirs.

Ne laisser pour pleurer au Christ que la paupière,
C'est ce que veut leur haine, et qu'il ne reste plus,
Quand l'Aube et le Surplis seront chez la fripière,
Qu'il ne reste plus une pierre
Sur le Pierre où bâtit Jésus !

Ils pensaient le nier et qu'ils feraient l'Histoire;
Mais l'Histoire saura que dans chaque hameau
La soldatesque rousse au cri blasphématoire
A, recommençant le Prétoire,
Reflagellé l'*Ecce Homo!*

Ils l'ont remis en croix, chaque jour, quoi que dise
Leur cardinal Hartmann, prêtre selon Bismarck,
Et ce Benzler qui veut, dans sa double traîtrise,
Pendant qu'on canonne l'Église,
Décanoniser Jeanne d'Arc!

Quand tu réponds, niant la couronne de ronce,
Et les clous dans les mains, et les clous dans les pieds
Hartmann, sur cette table où s'écrit ta réponse
L'eau de la cuvette de Ponce
Éclabousse encor tes papiers!

Et lorsque, ayant nié le vinaigre et la lance,
Vous osez, Cardinal, à Rome, encenser Dieu,
Dieu de cette fumée aperçoit l'insolence,
Prêtre dont l'encensoir balance
Un charbon de l'Église en feu!

Servante de Caïphe, Allemagne, ton rôle
Est de troubler l'Apôtre avec ta grosse voix.
Mais tous les vrais chrétiens peuvent hausser l'épaule
Et savent que le coq de Gaule
N'aura pas à chanter trois fois!

Regardez! Sur l'autel dont frémit le pinacle,
Pour salir davantage et voler plus encor,
Ce soldat qui jamais au crime ne renâcle
A crocheté le tabernacle :
Le Ciboire est peut-être en or!

Ils viennent de t'ouvrir, sainte petite armoire!
La dégouttante main d'un ivrogne badois
Ose de la Custode ensanglanter la moire;
La Nappe garde la mémoire
De ces épouvantables doigts.

Et quand, sur cette Nappe où l'Ame fut servie,
Quand ils voient rayonner, sur l'autel blanc et bleu,
Le grand Ciboire d'or dont ils avaient envie,
Ils le sentent si plein de Vie
Qu'ils rugissent : « Fusillons-le! »

Ils le font. Et Luther ici n'est plus qu'un masque,
Ce sont leurs anciens dieux qui tout d'un coup sont là !
La vieille aile de fer repoussant à leur casque,
Ils fusillent la frêle vasque
Pour mériter le Walhalla !

Et les balles de cuivre, en sifflant ressorties
Du calice où flotta l'abeille du latin,
Sont fières, s'écrasant au mur des sacristies,
D'avoir traversé les Hosties
Que l'on consacra ce matin !

Ceux qui jugent les coups sans s'arrêter de boire
Ne voient pas, sur l'ébène, au-dessus de l'Autel,
Chaque fois qu'une balle entre dans le Ciboire,
Tressaillir un torse d'ivoire
Frappé dans son cœur immortel !

Un des tireurs va prendre un peu de cette neige
Qui demain devait fondre au fond d'un cœur tremblant ;
Et la collant au mur d'un pouce sacrilège,
Il dit en ricanant : « Mettrai-je
Toutes mes balles dans ce blanc? »

Il ajuste en disant : « Je ferai mon possible. »
Il tire comme un fou sur l'Hostie... Et ses yeux
Ne voient pas sur le mur, ô prodige indicible!
Même quand il manque la Cible,
Couler un sang mystérieux!

Mais le Chef, dont la rage en buvant s'exaspère,
Sent qu'on peut ajouter au supplice infini,
Et hurle : « Fusillez le Christ même! J'espère
L'entendre crier à son Père ;
Eli, lamma sabacthani!

« Feu sur ce pauvre Roi! qu'on sache que nous sommes
La Force qui se rit de tout règne moral!
Pour fusiller leur Christ, malgré toutes les Romes,
Il suffit de quatre surhommes
Commandés par un caporal! »

Le Christ ouvrait les bras comme pendant les messes.
Et pas un coup de feu n'avait encore lui ;
Car plus d'une avait pu, de ces brutes épaisses,
Tirer sur les Saintes Espèces,
Qui n'osait pas tirer sur Lui.

« Mais feu donc! » Et Celui qui marcha sur les vagues
ait le front pour voir son côté se rouvrir.
Et l'officier montrait, d'un doigt chargé de bagues,
a penchante tête aux yeux vagues
Qui continuait à mourir.

Et c'est alors qu'on vit un vieux prêtre apparaître.
Des soldats l'amenaient. Et l'officier dit : « Feu!
Feu sur les deux ensemble! Ils souffriront, peut-être,
Lui, de voir fusiller son prêtre,
Lui, de voir fusiller son Dieu! »

Le vieillard entr'ouvrit le drap sur sa poitrine.
Et, grave, il regardait en ôtant son rabat,
Le confessionnal au rideau de lustrine,
La chaire où parlait la Doctrine,
L'humble lieu de son bon combat!

« Des signes furent faits dans les bois, sur les vignes.
Et nous cherchons par qui, l'Abbé! — Ne cherchez plus, »
Dit le prêtre, en levant ses mains calmes et dignes,
« Car j'avoue avoir fait des signes
Sur tous les mourants que j'ai vus. »

« Et — reprit-il, tourné vers le Dieu du Calvaire, —
Vous le pouvez aussi fusiller en effet,
Car, véritablement, plus je le considère,
Plus je doute qu'on puisse faire
Un plus grand Signe qu'il ne fait! »

XXXV

LE CŒUR DE CHOPIN

En évacuant la Pologne, les Russes en enlevèrent toutes les cloches et emportèrent de Varsovie l'urne contenant le cœur de Chopin.

LES JOURNAUX.

« Hoch! La Pologne est asservie.
Le vent pleure dans le sapin.
Si nous sommes à Varsovie,
C'est pour y jouer du Chopin! »

Et joignant au propos le geste,
Le Lieutenant s'est déganté
Devant un piano qui reste
Au fond d'un château dévasté.

Sa botte écrase la pédale,
Et, dans un rire prussien :
« Montrons, dit-il, que le Vandale
Est assez bon musicien. »

Mais qu'est ceci? Ce virtuose
Qui dompta tant de pianos
Sent se dérober quelque chose
Sous ses longs doigts couverts d'anneaux.

Quand, parmi la demi-ténèbre,
Il ose y toucher sans remord,
La Marche n'est pas plus funèbre
Que si personne n'était mort;

L'air, dont il semble qu'on défalque
Toute l'angoisse et tout le deuil,
Est comme un pompeux catafalque
Qui ne contient pas de cercueil.

Malgré tout l'art d'un pianiste
Décoré de la Croix de Fer,
La Ballade n'est pas plus triste
Que si personne n'eût souffert

Les sons ne frissonnent plus comme
De bleus volubilis mouillés...
« Est-ce le piano? » dit l'homme,
« Ou si mes doigts se sont rouillés? »

Il frappe, il s'applique, il se penche,
Essaye un Scherzo... Le Scherzo
Chante à peu près comme la branche
Après le départ de l'oiseau.

Tu ne veux pas laisser, Musique
Du Caprice et de la Douleur,
Les secrets du divin phtisique
Tomber sous les mains d'un voleur!

Ces cordes veulent d'autres plectres.
Il faut des doigts aimés des dieux
Pour faire se lever les Spectres
De ces tombeaux mélodieux!

Il a beau frapper, il n'extorque
Aucun regret mazovien,
Aucun souvenir de Majorque
Aux Préludes mêmes! — D'où vient

Que le ciel quitte la Sonate?
D'où vient que la Valse n'a plus
Dans son onde une blonde natte,
Comme une algue dans un reflux?

Il frappe, il s'escrime, il besogne;
D'où vient qu'il joue avec ennui
Des Polonaises sans Pologne
Après des Nocturnes sans Nuit?

Sous l'exécution exacte,
L'Allemand sent qu'il n'atteint pas
Je ne sais quoi qui se rétracte :
« Le Cœur!... » murmure-t-il tout bas.

« Je ne veux plus... » dit-il, — et, blême,
Il plaque des accords nerveux, —
« D'un Génie absent de lui-même!
Je veux le Cœur! Je veux, je veux

« George Sand... la place Vendôme... »
Mais tous les accords qu'il plaqua
Restent vains. « Je veux le fantôme
De la Comtesse Potocka!

« Le Cœur!... » répète-t-il, avide,
« Où donc est le Cœur maintenant?
Cette musique est vide, vide! »
Et c'est alors que : « Lieutenant »,

Dit un cuirassier qui s'arrête,
Fixe, et levant son gant crispin,
« Les Russes ont, dans leur retraite,
Emporté le cœur de Chopin. »

*

— « Ils l'ont emporté? — Dans son Urne,
De l'Église de Sainte-Croix. »
— « Et du Prélude! et du Nocturne! »
Hurle l'autre. Il frappe. Ah! je crois

Voir là-bas, cependant qu'il frappe
Et crie encor : « Je veux l'avoir! »
Je crois voir le Cœur qui s'échappe,
Le Cœur qui s'enfuit! Je crois voir

Un cavalier de la Légende
Emporter le Cœur au galop!
Le steppe est long. La lune est grande
Et court derrière le bouleau.

Le cavalier va, ventre à terre,
Cachant l'Urne qu'il enleva
Sous sa belle peau de panthère
Qui griffe le vent sombre, il va!

Couché sur son cheval d'Ukraine,
Il bondit en criant : « Le Cœur!
Le Cœur! le Cœur! » Et dans la plaine
Ce fuyard a l'air d'un vainqueur!

Car il sait que ce qu'il emporte,
Ce n'est plus, loin de l'Allemand
Qui n'étreint là-bas qu'une Morte,
Le cœur de Chopin seulement,

Mais, romanesque, romantique,
Brûlant, c'est le Cœur intégral
De la grande Pologne antique
Qu'il emporte dans ce Saint-Grâl!

Ce qu'il emporte, ô Varsovie,
C'est le Cœur du cœur polonais!...
Ombre par des Ombres suivie,
Qui lancent en l'air leurs bonnets,

Hourrah! ce cavalier galope
Pour sauver le Cœur qui souvent
Du vieux cœur ingrat de l'Europe
Fut le chaud bouclier vivant!

Il sait, dans la nuit transparente,
Qu'il emporte le Cœur — hourrah! —
Plein du sang couleur d'amarante
D'où l'Aigle Blanche renaîtra,

Le Cœur naïf, le Cœur sublime,
Épris de danse et de danger,
Le Cœur martyr qu'un triple Crime
Déchira sans le partager,

Le somptueux Cœur de la Race
Qui dans cette Urne est rouge encor,
Comme il était dans la cuirasse
Où s'encastrait la Vierge d'or!

Il emporte, à travers les balles,
Aidé par l'ombre et le hallier,
Béni par les pierres tombales,
Il emporte, ce cavalier,

La bonté slave et sa souffrance,
La chanson triste et son écho,
L'amour d'un Empereur de France,
Les larmes de Kosciuszko!

Quelquefois, sur les routes grises,
Il rencontre, en ses galops fous,
Les grosses Cloches des Églises
Qui fuient en troupeaux. « Rangez-vous!

« Sœurs de bronze du Cœur sonore,
C'est le Cœur dans l'Urne d'argent!
— Ah! qu'il aille plus vite encore! »
Disent-elles, en se rangeant.

« Lui sauvé, nos retours sont proches!
Il chantera! nous sonnerons!
A bientôt, Cœur! — A bientôt, Cloches! »
Et donnant des deux éperons,

Le fantôme équestre s'envole;
Le vent le boit comme un duvet;
Le clair de lune l'auréole;
Il vole, comme s'il avait

Ces deux grandes ailes étranges,
Faites en plumes d'aigle, qui
Donnaient des allures d'Archanges
Aux guerriers de Sobieski;

Il traverse un fleuve à la nage,
En ressort en criant : « Le Cœur! »
Disparaît dans un creux sauvage,
Reparaît sur une hauteur,

Et parfois, cabrant sa monture,
Comme un roi sur un piédestal,
Se penche, écarte la fourrure,
Colle son oreille au métal,

Et dans l'Urne que fait reluire
La lune, un instant, sous son bras,
Écoute, avec un fier sourire,
Battre le Cœur qui ne meurt pas.

XXXVI

L'OPALE

... Il serait question de mettre en vente
la grande Opale des Habsbourgs...

LES JOURNAUX.

Le Kaiser de Berlin parle au Kaiser de Vienne.
Sire, les temps sont durs, et qu'il vous en souvienne!
Je vous fais un grief
De n'avoir pas vendu, pour que je sois plus riche,
L'Opale du Trésor Impérial d'Autriche!
— Quoi? » dit François-Joseph.

C'est un bon vieux, couvert de crimes et de rides,
Qui semble avoir, par farce, au masque des Atrides
Collé deux favoris.
« Quoi? » dit-il d'une voix gâteuse et guillerette.
Et sous le triple pont d'un képi d'opérette
Ses yeux sont ahuris.

« — Que Votre Majesté se moque de La Mienne,
Mais le marc de café de la bohémienne
Et l'étoile des cieux
Me font peur, et j'ai peur de la mauvaise carte,
Depuis qu'on m'a conté qu'un nommé Bonaparte
Fut superstitieux.

« J'ai peur de cette Opale. Entre nous, je préfère
Que l'on s'en débarrasse, en faisant une affaire,
Sur un vague quidam.
Elle porte malheur, votre pierre historique.
Qu'on la fasse acheter, pour un fou d'Amérique,
Par un juif d'Amsterdam !

« — Malheur? » dit le Vieillard, mâchonnant ses réponses.
« Une opale splendide? et pesant dix-sept onces?
D'une telle valeur
Qu'elle est digne d'orner la tiare papale?
Je ne croirai jamais qu'une pareille opale
Puisse porter malheur !

« L'Opale du Trésor Impérial d'Autriche
Est un fétiche, Sire! — Eh bien, c'est un fétiche
Qui travaille à rebours!

La Marne nous conseille, et l'Yser, et la Meuse,
De la vendre. Vendons l'Opale! — La fameuse
Opale des Habsbourgs?

« — Oui, puisqu'elle éteint l'astre et sèche la corolle!
Sire, rappelez-vous le Passé! Ma parole
(J'ose dire) d'honneur,
C'est au point qu'auprès d'Elle on est tenté de croire
Que le Diamant Bleu de funèbre mémoire
Est un porte-bonheur!

« Il ne serait pas juste, en somme, que je fisse
Alliance avec l'Ombre, avec le Maléfice,
Avec le Mauvais Œil!
Donnez-moi vos soldats et vendez votre Opale!
Elle a peut-être été la cause principale
Du désastre et du deuil! »

Ainsi gronde le Tigre. Et le vieux Chat ronronne.
« Mais l'Opale ne m'a rien fait perdre! — Et Vérone?
Venise? Elle ne t'a
Rien fait perdre, en effet, que, toujours, la bataille!
Et quel règne! Un bruit sourd de potences qu'on taille
Ce soufflet, Magenta!

« L'éternel tremblement devant ceux qu'on opprime!
L'horreur d'avoir, pour nous, sans toucher une prime,
Trahi le Danemark!
Et, troussant ton manteau d'États qui se bigarre,
Sadowa, coup de pied qu'en fumant un cigare
T'administre Bismarck!

« Tout cela... — Bah! » dit l'homme à l'âme peu meurtrie,
Pour lequel tous les maux soufferts par la Patrie
Ne sont pas convaincants,
Et qui d'un Strauss lointain écoute le trombone,
« Bah! » dit le vieux, pensif, « l'Opale me fut bonne :
J'ai quatre-vingt-cinq ans!

« Que diable voudrait-on que je lui reprochasse,
Puisque je mets encor, pour aller à la chasse,
Mon petit feutre vert? »
— Sire, et le pavillon secret d'où l'on emporte
Deux corps, pour que ton fils, mort auprès d'une morte,
Ne soit pas découvert?

« — Bah! » dit le vieux Nemrod, sec comme un coq de roches,
Et qui garde toujours ses pleurs dans les deux poches
Qu'il a sous les deux yeux.

« — Et Celle dont le cœur solitaire et sublime
Méritait un poignard moins abject qu'une lime? »
— Bah! » dit le Veuf Joyeux.

Et ce Viennois sifflote une valse. Inutile
De chercher le Roi Lear, car ce monstre futile
N'est que le Roi Lehar.
« — Et ceux qu'on a tués dans le landau, naguère?
— Bah! sans cet accident aurions-nous eu la guerre? »
Répond le bon vieillard.

« — Tais-toi! Vends ce bijou qui s'allume ou se fane!
Vois, à l'intérieur du cristal hydrophane
Plein de mauves cloisons,
Tourner un lait perfide et se casser un prisme
Où somnole, parmi les pourpres du sadisme,
L'absinthe des poisons!

« Vends l'Opale! En ce piège où sont prises des âmes
Vois le rouge du feu qui fit flamber des femmes
Dans des robes de Worth,
Le bleu de l'eau témoin du crime de Genève,
Et le gris de la brume où fondit comme un rêve
Le Vaisseau de Jean Orth!

« Vends l'Opale ! — Trop tard ! » dit l'Opale vivante,
« On ne me vendra pas si l'on me met en vente.
Et je n'ai pas fini !
L'Opale est de Hongrie, et, fidèle et sournoise,
Veut, plus que les Hongrois étant restée hongroise,
Venger Batthyany ! »

Guillaume crie en vain : « Vendez la belle pieuvre ! »
L'Opale dit tout bas : « J'achèverai mon œuvre,
Et, poulpe radieux,
Étendant mes rayons comme des tentacules,
J'irai, pour les brûler, dans tous leurs Crépuscules,
Toucher tous les Vieux Dieux !

« Sire, vous garderez le bijou des ancêtres.
Je veux voir, moi qui, triste, ai vu souffrir des êtres,
Comment souffre un pantin !
Je suis Celle qui fut dans la prison du Temple
Et dans l'Escurial ! Habsbourgs, je me contemple
Dans tout votre destin !

« On me trouve partout. Quelle est cette brûlure,
Baronne Verczera, dans votre chevelure ?
L'Opale ! Et l'œil terni

Que tourne vers la mort l'Archiduc en goguette?
L'Opale! Et l'œil glacé de Juarez, qui guette?
Et l'œil de Lucheni?

« L'Opale! Et Potiorek fuyant devant les Serbes?
L'Opale! Et quand Juillet rit dans les parcs superbes,
Lorsqu'aux frontons heureux
Le nid suspend son ode et le rosier sa strophe,
L'Opale sait déjà quelle est la catastrophe
Qui descendra sur eux!

« Se défait-on du Spectre, et vend-on le Succube?
Demain, s'il me jetait ce soir dans le Danube,
Ce morne Roi penché
Retrouverait chez lui mon quartz démoniaque,
Rapporté nuitamment par quelque Bosniaque
Qui l'aurait repêché!

« L'Opale ne veut pas sortir de la famille,
Roi! Dans l'Ombre où déjà l'Euménide fourmille,
L'implacable joyau
Veille. Et du châtiment qui, comme un lent sarcome,
Commence à travailler ta chair et ton royaume,
L'Opale est le noyau!

« Moi qui sais, pour punir les fautes réversibles,
Quels beaux fronts innocents j'ai donnés comme cibles
A la Fatalité,
Croit-on que maintenant quelque chose m'arrête,
Quand je vais attirer sur une affreuse tête
Un malheur mérité? »

*

Et c'est en vain qu'on crie : « Avis au lapidaire!
Une pierre historique, et même légendaire!
Douze cent mille francs!
Pour cause de massacré, à céder tout de suite! »
L'Opale dit les mots qui font prendre la fuite,
Sans cesse, aux plus offrants!

Le prix baisse. « Onze cent mille francs! » On affiche :
« Opale du Trésor Impérial d'Autriche!
Grosse comme le poing! »
— « Sarajevo! » dit-elle. Et l'acheteur est pâle.
On crie : « Un million! » — « Meyerling! » dit l'Opale.
On ne l'achète point.

Elle nomme, agitant sa tragique auréole,
L'échafaud d'un martyr, la maison d'une folle,
Le jardin d'un bourreau!
Et l'on sent qu'elle exhale une vapeur mortelle.
« Cent mille francs! » crie-t-on. « Schœnbrunn! » murmure-t-elle
Ou bien : « Queretaro! »

Et l'on voit un enfant qu'assassine un ministre;
Dans l'aube mexicaine on entend le sinistre
Roulement de tambours...
On fuit!...

*

Et nous lirons aux Petites Annonces :
« A vendre. Occasion. Cinq cents francs. Dix-sept onces.
L'Opale des Habsbourgs! »

XXXVII

LES QUATRE BŒUFS DU ROI PIERRE

Le Vainqueur a le goût de la mort dans sa bouche.
Trop de victoire. Il est si vainqueur qu'il se couche.
Tout va si bien qu'il va plus mal.
Il gît pour quelque temps, la mâchoire entr'ouverte.
Et d'où vient que son fils a cette lueur verte
Dans ses yeux fuyants d'animal?

Sous le kolback orné de débris de squelette,
Ce hussard noir allonge un museau de belette.
C'est la nuit. — D'un lointain faubourg
Est-ce qu'on n'entend pas monter une huée?...
Et l'homme blême tend son oreille obstruée
Où l'abcès bat comme un tambour.

Les médecins courbés, sinistres et perplexes,
Ont laissé leurs sourcils devenir circonflexes.
Et comment savoir en effet
Si toutes ces horreurs que leurs pinces retirent
Viennent du mauvais sang que ses aïeux lui firent
Ou bien de celui qu'il s'est fait?

Il n'a pas de remords. Mais la fureur l'habite.
Il eut le bras trop court dans l'attaque subite :
Il sait qu'il a manqué son coup.
Ce Siegfried enroué souffle comme sa forge.
Et qui donc, pour lui faire à présent rendre gorge,
Oserait lui toucher le cou?

Soirs de l'Achilléion qui sentiez la résine!
— Les docteurs ont passé dans la chambre voisine.
Quoi! ne pourra-t-il plus parler?
Dieu s'est-il fatigué de venir sur sa lèvre?
Et l'un par son larynx et l'autre par sa plèvre
Les rois doivent-ils s'écouler?

Oh! de l'azur! de l'air!... sa villa de Corcyre!
Quelqu'un dit : « Les Alpins veillent sur elle, Sire! »
Et, des yeux, il répond : « Je sais. »

— D'abord le bras trop court, et puis la voix trop basse! —
Il fait un signe. Il veut savoir ce qui se passe.
On lui donne un journal français.

Et c'est alors qu'il voit l'Image. — Il est malade,
Morne, amoindri, couché dans une alcôve fade,
Rongé de doutes sûrement,
Cravaté du foulard de San-Remo peut-être;
Il craint de n'oser plus sur les balcons paraître;
Il souffre... Et c'est à ce moment

Qu'il aperçoit l'Image immortelle, l'Image
Que Vladimir Betzitch prit dans un lieu sauvage
Et dont le monde entier rêva!
C'est le roi Pierre; il sort de la Vieille Serbie;
Il est assis sur un caisson d'artillerie
Que traînent des bœufs; il s'en va.

Le roi Pierre s'en va, puisqu'il faut qu'il s'en aille,
Par les vallons, par les forêts, par la broussaille,
Par de mystérieux chemins,
Vers la mer, vers l'exil, vers Dieu, vers la Légende,
N'ayant plus qu'un bâton et qu'une houppelande,
Croisant sur ce bâton ses mains!

Quatre bœufs dont le joug est d'un sombre archaïsme
L'arrachent à son sol comme un soc d'héroïsme.
C'est un vieillard; mais lorsqu'il faut,
Lorsqu'il faut arracher, malgré sa haute taille,
Un Karageorgevitch à des champs de bataille,
Quatre bœufs ne sont pas de trop!

Le Serbe, ce poète agreste et militaire
Qui fit parler la poudre et fit chanter la terre,
A, pour Pierre premier du nom,
Fait ce char, où son âme entière est apparue,
En attachant ce qui restait de la charrue
A ce qui restait du canon!

La poésie abonde autour de cet exode!
Triste comme un berger, fier comme un voïvode,
Il est si grand, cet Émigrant,
Que l'homme qui, pensant capter toutes les lyres,
De toutes les grandeurs eut toujours les délires,
Est blessé de le voir si grand!

En voyant, cependant que lui se désagrège,
Le Vaincu s'en aller dans l'honneur, dans la neige,
Le Vainqueur pousse un cri d'effroi.

Il écarte et reprend l'Image blanche et noire.
Il frissonne. Il a vu ce que c'est que la Gloire!
Il a vu ce que c'est qu'un Roi!

Naguère, il écartait l'autre Image importune :
Celle d'Albert Premier debout, seul, sur la dune!
Mais, ce soir, faible, et le front bas,
Comme il regarde, avec une angoisse hagarde,
Le Soldat qu'il n'a pas été! comme il regarde
Le Vieillard qu'il ne sera pas!

Il sent qu'en ce décor de gouffre et d'avalanche
Ce roi trône à jamais sur ce caisson qui penche,
Au milieu de pâtres guerriers;
Et devant ce couchant d'un règne et d'une vie,
L'affreux triomphateur pousse un long cri d'envie
En suppurant sur ses lauriers!

Il sent que le soleil de la cuirassé, et l'aigle
Du casque, et les tableaux d'histoire que l'on règle,
Devant ceci vont s'effaçant;
Qu'il serait inutile, ici, d'entrer en lutte;
Que l'Avenir choisit, quand, sur une minute,
Tout ainsi se rencontre; il sent

Que tout, la majesté du désastre et de l'âge,
L'humble manteau, le grave et puissant attelage,
L'émotion de la clarté,
Tout est de connivence avec l'heure et le site,
Et que c'est du malheur l'étrange réussite,
Un soir par la Gloire adopté;

Que des beautés si solennelles sont des signes,
La splendeur spéciale où baignent les plus dignes
Quand l'Éternité va sur eux
Fondre, — et qu'il n'y a pas de hasards si superbes,
Et qu'Homère lui-même, exilé chez les Serbes,
Vient d'atteler ces quatre bœufs!

XXXVIII

SELON LA BIBLE

30 juillet 1916.

I

1. Parole du Seigneur après deux ans de guerre.
France, ma nation,
Tu n'as pas vainement bu le vin de misère
Et de componction.

2. Hommes qui de ma boue avez fait votre écorce
Et dont l'Esprit est doux,
Aurais-je pu, ceux-là qui ne sont que la Force,
Les préférer à vous?

3. Les préférer à vous, dit le Seigneur, c'est comme
Si j'avais préféré,
A l'encens véritable où n'entre aucune gomme,
L'encens adultéré.

4. C'est comme si, reprend le Seigneur des Armées,
Un revers de ma main
N'avait pas vers le sol rabattu les fumées
Des autels de Caïn.

5. Quand du flot monstrueux de la Matière en marche
La terre se couvrit,
J'ai mis, dit le Seigneur, mon peuple dans une arche,
Et j'ai sauvé l'Esprit!

II

1. Le Ciel a vu pleurer toutes les bien-aimées
Quand l'homme a dit : J'irai.
Mais voici ce que dit le Seigneur des Armées :
Je les fortifierai.

2. Afin qu'ils soient plus grands et qu'elles soient plus belles
Dans ces temps malheureux,
Je les fortifierai l'un par l'autre, eux par elles,
Et puis elles par eux.

3. Des guerriers surgiront, en qui mon souffle agile
Vivra jusqu'à la fin,
Et ces guerriers auront, dans leurs souliers d'argile,
Des pieds de bronze fin.

4. J'ai soumis au pressoir et j'ai vanné sur l'aire
Nabuchodonosor!
Car, l'ayant amassé, je veux de ma colère
Dépenser le trésor.

5. Dix mille cavaliers campaient sur la terrasse
Au sommet du coteau :
Où donc est l'aigle d'or? Où donc est la cuirasse?
Où donc est le manteau?

6. Les bras des guerriers bleus seront chargés de roses.
Mon jour va se lever.
Le moment est venu que je dise les choses
Qui doivent arriver.

III

1. Je briserai par vous ceux qui disent : Nous sommes!
Étant Celui qui est ;
Vous serez mon marteau, vous qui fûtes des hommes
D'un génie inquiet.

2. Je briserai par vous le faste militaire ;
Par vous, le faux docteur ;
Par vous, le trafiquant ; et je rendrai la terre
Libre ! dit le Seigneur.

3. Il y a sur la terre, et qu'il faut que j'en ôte,
Des hommes aux pieds lourds
Qui tirent leur vertu d'avoir trahi leur hôte
Et de manger toujours.

4. Mais afin de priver cette race mauvaise
De pain et d'espions,
Je les investirai, comme on met de la braise
Autour des scorpions.

5. Et lorsque ces maudits par le cœur de leur ventre
Se sentiront quittés,
Je les ferai sécher sous mon regard, au centre
De leurs iniquités.

6. Ils s'abandonneront au murmure. La tourbe
Huera les Chefs menteurs.
Mais les gardes des Chefs auront un glaive courbe
Pour les murmurateurs.

7. Ville, où sont les vaisseaux qui dans tes estuaires
Venaient de tous les ports?
Pleure. On a refusé la viande aux belluaires
Et les lions sont morts.

8. Plus de sifflet de nef. Plus de fracas de roue.
Plus de bruit de tambour.
Silence sur Berlin! Silence sur Carlsruhe!
Silence sur Hambourg!

IV

1. Parce qu'ils ont fait fuir, d'une ruée oblique,
L'innocence aux abois.
Parce qu'ils ont dressé sur la place publique
Une idole de bois.

2. Aucun peuple jamais n'a commis davantage
D'abominations.
C'est l'Heure du Seigneur, c'est le Jour du Nuage,
Le temps des Nations!

3. Je viendrai sur la nue, et, troupe exténuée
Qu'habitera ma peur,
Ils verront qu'on ne peut imiter ma Nuée
Avec une vapeur.

4. Alors, ceux qui croyaient prendre les citadelles
Mourront de tous côtés.
Et ceux qui n'étaient pas dignes d'avoir des ailes
Seront précipités!

5. Le cimier s'enfuira, qu'ils n'avaient pas eu honte
D'allier au turban,
Car je multiplierai les grenades de fonte
Qui s'ouvrent en tombant.

6. Parfois, croyant avoir mis ma colline en poudre
Dans mon vallon qui bout,
Ils viendront si serrés que, tués par ma foudre,
Ils resteront debout.

7. Ces morts, que les vivants, dans leur marche pressée,
Maintiennent belliqueux,
Viendront! et les vivants, n'ayant plus de pensée,
Seront aussi morts qu'eux.

8. Ils ont creusé, voulant sous ma terre elle-même
Se faire une Sion;
Mais j'irai les chercher jusqu'en leur troisième
Circonvallation.

9. Croyez-vous que je tarde à nettoyer leur crypte,
Moi qui fus coutumier
De balayer plus vite un Pharaon d'Égypte
Qu'on n'enlève un fumier?

10. Préparez le Cantique et préparez la Harpe :
Je vous dis qu'ils fuiront.
Leur orgueil dans mes mains sera comme une écharpe.
Préparez le Clairon!

11. Ils fuiront, divisés entre eux, pleins de querelles
Sous leurs casques cuivrés;
Et vos chevaux seront comme des sauterelles
Quand vous les poursuivrez!

12. Faites à leurs cités ce qu'ils ont fait aux vôtres.
Vous ne pécherez point
En les traitant ainsi qu'ils ont traité les autres,
Selon le droit du poing.

13. Et lorsque vous aurez fait pâlir ces infâmes
Que j'ai vus mal agir,
Je sais qu'en épargnant les enfants et les femmes
Vous les ferez rougir.

14. Allez! Bien qu'elle n'ait aujourd'hui sur sa tête
Plus qu'un dard s'érigeant,
C'est toujours le combat du Verbe et de la Bête
Dont a parlé Saint Jean.

15. Mais quand le Cavalier qui monte un cheval pâle
Dont le nom est Trépas
Verra celui qui fut la Cause Principale,
Il ne le prendra pas.

V

1. Car, dit le Seigneur Dieu, j'en jure par moi-même,
Cet Empereur et Roi
Doit vivre, qui depuis son aube la plus blême
Fit le mal devant moi.

2. Il s'est glorifié quarante ans dans ses armes
Et dans ses chariots.
Il vivra! pour mouiller de ses royales larmes
Ses doigts impériaux.

3. Croit-il, en les joignant, m'avoir caché ses griffes,
Et que, du Ciel des Cieux,
Je n'ai pas pu le voir outrager mes pontifes
Et souiller les Hauts Lieux?

4. Il a meurtri la vierge, empoisonné la source,
Afin qu'on s'effrayât;
Il a fait déchirer mon Agneau par une ourse
Qu'ils appellent Freya!

5. Et puisque en me penchant pour dénombrer les veuves
Moi-même j'ai pleuré,
Je saisirai ses tours, je viendrai sur ses fleuves,
Je le visiterai.

6. Eussent-ils tous au front ces coiffures hautaines
Où l'on voit deux fémurs,
Je saurai l'arracher d'entre ses capitaines
Comme d'entre des murs!

7. Ceux de ses conseillers qui mourront dans les villes,
Les chiens auront leurs os,
Et ceux qui dans les champs rendront leurs âmes viles
Seront pour les oiseaux.

8. Lui, vivra! pour pouvoir, dans ses nuits sans refuge,
Se dire en écumant
Qu'on ne vainc pas deux fois la Nation qui juge
Et combat justement!

9. Qu'il soit dans son regret comme dans une pieuvre :
Que l'œil rond du Vieillard
Dont sa stupidité détruisit toute l'œuvre
Le suive du regard !

10. Aride, et n'ayant pas même, en son cœur de marbre,
La fraîcheur du remord,
Qu'il soit le vagabond qui s'assied sous un arbre
En souhaitant la mort!

11. Parce que pour autrui jamais il ne fut sobre
De glaive ni de fouet,
Il sera maintenant dans tous les lieux l'Opprobre,
La Fable et le Jouet.

12. Qu'il vive pour souffrir sordidement! Qu'il vive
Pour souffrir sans grandeur!
Qu'il sente le charnier! Que son ancien convive
S'écarte à son odeur!

13. Des superbes vaincus dont j'ai choisi l'asile
Qu'il n'ose s'approcher!
Je défends à mes flots de permettre qu'une île
Lui prête son rocher!

14. Car malheur au méchant qui dit que je l'envoie
Et qu'il porte mon feu!
Le firmament rugit lorsque le loup aboie
La parole de Dieu!

15. Cet homme, familier comme si, dans ma Gloire,
J'étais de son pays,
M'ose appeler d'un nom qui voudrait faire croire
Que moi, Dieu, je vieillis.

16. Malheureux! je suis jeune! On n'est vieux que de haine,
De mensonge et d'ennui;
J'allumerai ma face afin qu'il te souvienne
Qu'on n'est vieux que de nuit!

17. Jeune, je frapperai ce vieux qui change en tombe
La Terre des Vivants!
Le Vautour plane encor, mais je vois ma Colombe
Sur la Rose des Vents!

VI

1. Parole du Seigneur à son peuple donnée
Le trentième jour
Du douzième mois de la seconde année
Où régna le Vautour.

2. Je n'ai pas préféré ceux qui soufflent des flammes
Et disent : Nous tuerons.
J'aime mieux que mon nom soit écrit dans les âmes
Que sur les ceinturons!

3. Mais vous, dit le Seigneur, vous êtes ceux que l'Ange
Convoque à mon Festin;
Dans les coupes déjà je jette et je mélange
L'Étoile du Matin!

4. Votre Dieu, c'est celui qui ne veut pas qu'on mente,
Qu'on tue et qu'on soit laid;
Il est jeune, et l'amour de l'Avenir tourmente
Ce Jeune Dieu qu'il est!

5. Et s'il revient un jour pour rappeler au monde
Qu'il est ce Jeune Dieu,
Sachez qu'il coiffera sa chevelure blonde
De votre casque bleu!

XXXIX

L'ORDRE DU JOUR

En un seul ce mot semble tordre
Les deux plus beaux que nous ayons.
L'Ordre du Jour : le Jour et l'Ordre!
La Discipline et les Rayons!
La Volonté, mais la Lumière!
Ces deux mots sont la France entière;
Et, comme les plus beaux rameaux
Servent à former la couronne,
Pour qu'un Nom d'honneur s'environne
On pose sur lui ces deux mots.

Ordre du Jour! — Cri péremptoire!
Injonction de la Clarté!
Ordre qu'un Jour donne à l'Histoire!
Ordre aux jours par un Jour jeté!

Qu'on les sache, qu'on les récite,
Ces brusques proses dont Tacite
Eût envié l'âme et le tour!
On apprend la justice exacte
Que le Verbe doit rendre à l'Acte,
En lisant les Ordres du Jour!

Oui, le goût devenant hostile
Aux phrases que nous entassions,
Je crois qu'on rapprendra le Style
En lisant les Citations.
Perdant toute trace d'usure,
Les vieux mots remplis de mesure,
Les vrais mots, reprennent leur sens;
Belle louange sèche et verte,
Les soldats t'ont redécouverte,
Le Laurier remplace l'Encens.

Sobriété que l'on savoure!
Achille, à cet Ordre cité,
N'eût tenu que d'un mot : « Bravoure »,
Son brevet d'héroïcité.

Mais ce mot vaut une *Iliade*;
Et lorsqu'un lanceur de grenade
Meurt debout sur les parapets :
« Bon soldat », dit la prose altière;
Car l'adjectif, en temps de guerre,
Est plus calme qu'en temps de paix.

Dans ce langage, enfin avare
De tout ce qui semble éloquent,
« Superbe » est l'épithète rare,
« Magnifique » n'est pas fréquent.
Mais « beau » suffit; on s'en contente.
Et sur une toile de tente
On s'endort satisfait, pour peu
Qn'un chef qui vous vit à l'ouvrage
Ait dit simplement : « Beau courage »,
Ou bien : « Belle tenue au feu! »

Le mot reluit et se retrempe.
« Dévouement » semble refourbi.
« Patience » est comme la lampe
Allumée au fond du gourbi.

« Champ d'honneur », quel soleil sur l'herbe!
« Brillamment » redevient l'adverbe
Qui dit qu'un homme étincela;
Chaque parole est sérieuse;
Et quand on lit : « Mort glorieuse »,
On sait que la Gloire était là!

C'est ainsi. Les plus nobles rimes
S'usent aux lèvres des rimeurs.
Vertu des mots, tu te périmes,
Fierté du langage, tu meurs...
Et soudain, quand tu t'édulcores,
Un grand blessé du Bois des Caures,
Un moribond de Givenchy,
Pâle et mordant sa jugulaire,
Jette sur le vocabulaire
La pourpre qui le rafraîchit!

*

Pudeur qu'exige l'héroïsme!
Style hautain et détaché!
« A trouvé la mort », euphémisme
Qui veut toujours dire : « A cherché! »

L'expression : « Soldat dans l'âme »
Semble inscrite sur une lame!
Oh! comme vous rédigez bien,
Témoins qui nous initiâtes
A ces histoires spartiates
En français lacédémonien!

Que nous sont des beautés verbales
Quand nous pouvons lire aujourd'hui :
« Eut ses habits percés de balles
Et deux chevaux tués sous lui! »
A demain la littérature!
Je préfère à toute lecture
De hauts faits dits en termes brefs;
A tous les discours je préfère
Ces huit mots : « N'a cessé de faire
L'admiration de ses chefs! »

Cela semble dit d'un ton ferme
Sur un glacis à la Vauban,
Tandis qu'un tambour ouvre et ferme
Les guillemets sombres du ban!

— Lisons comment on peut reprendre
Le hameau qu'on retrouve en cendre,
Le bois qu'on retrouve en tisons!
Lisons : « S'est porté seul en tête... »
Lisons : « A sauté sur la crête... »
Lisons : « S'est emparé... » Lisons.

Quand l'Ordre du Jour énumère
L'Alpin, le Zouave et le Hussard,
Il fait ce que faisait Homère :
Faisons ce que faisait Ronsard.
Pendant un jour, posant sa lyre,
Pour lire Homère et le relire,
Il s'enfermait à double tour :
Nous, quand notre âme est embrumée,
Pour lire l'Ordre de l'Armée
Enfermons-nous pendant un jour!

*

Le nom, le lieu, la circonstance,
Un seul détail, c'est tout... et c'est
Une Épopée en une stance,
Un Évangile en un verset!

Et toujours, pour que s'élabore
Le Livre Sacré de l'Aurore
Où l'Avenir se recréa,
Le Nomenclateur anonyme
Pose un alinéa sublime
Sous un sublime alinéa!

En cette écriture guerrière
Pas un mot ne chante, et pourtant
La Victoire ouvre la barrière
Entre chaque ligne — en chantant!
« Prit un drapeau... Prit la redoute... »
Voilà qui vous guérit du doute!
Quand on lit : « S'est précipité..., »
Du Cid même on a la visite,
Et l'on sent Hamlet qui vous quitte
Quand on lit : « N'a pas hésité! »

Ordres Sacrés des Jours augustes
Où le pays se releva!
C'est, à chacun de vos mots justes,
Un peu de brume qui s'en va,

Un peu de clarté reconstruite!
« A pris d'assaut... A mis en fuite...
« A tenu tête... A rétabli...
« A donné le plus bel exemple... »
O paroles par qui le Temple
A cessé d'être enseveli!

O doigts crispés sur les étoffes
Des drapeaux! — Et puis, tout le temps,
Ce même refrain de ces strophes :
« A fait preuve... » O mots éclatants!
Oh! combien de ces : « A fait preuve »
Sont l'héritage d'une veuve!
« A fait preuve... A fait preuve... » Quoi!
Ce peuple était perdu de vices?
Et tout à coup on lit : « Services...
« Valeur morale... Oubli de soi... »

La France était vague et perverse?
Sans idéal et sans autels?
Et puis on lit ceci : « Traverse
Gaîment les feux les plus mortels! »

Gaîment! A ce mot, tout en larmes,
La Marseillaise crie : « Aux armes,
Citoyens! » — Qui donc avait dit
Que cette France était penchante?
Qu'elle fredonnait? — Elle chante!
Qu'elle dansait? — Elle bondit!

Un grand soldat idéaliste
S'est brusquement recomposé,
Et voici tous ceux, sur la liste,
Dont il est dit : « S'est proposé »;
Tous ceux, avides d'holocauste.
Pour qui le plus terrible poste
Est un irrésistible aimant,
Troupe frissonnante et bénie,
Jeunes frères d'Iphigénie...
« S'est proposé spontanément! »

« S'est offert... » — Mourir à leur âge,
Et quand vient la belle saison!
« S'est offert pour le repérage...
« S'est offert pour la liaison...

« S'est offert... » Jamais notre Histoire
Ne fut un plus large Offertoire!
Ah! comme on s'est toujours offert
Sans espoir de croix ni de grade!
Et chaque fois qu'un camarade
Est resté dans les fils de fer!

L'Ordre du Jour est le lexique
De l'orgueil enfin revenu.
« A résisté », verbe stoïque.
« A témoigné... S'est maintenu... »
Ah! si pauvre que soit sa vie,
Que chacun de nous ait l'envie,
Prenant ces mots à l'avenir
Dans leur forte acception neuve,
De « témoigner », de « faire preuve »,
De « résister », de « maintenir! »

*

Un détail profond se détache
Dans chaque rapide lueur :
On voit soudain une moustache...
Une âme... un sang... une sueur...

Des gants blancs... de grosses mitaines...
Les casques font aux capitaines
Des profils de centurions...
Qu'est-ce qu'un Ordre de l'Armée?
Du Vigny dans du Mérimée...
Un colonel dit : « Sourions! »

« N'a quitté son observatoire
Que lorsque le mur s'écroula... »
« Blesse un homme et lui donne à boire... »
Tout le soldat de France est là!
Un lieutenant — splendide groupe! —
Rapporte son chasseur en croupe,
Car de l'horreur naît la douceur;
Et le lieutenant qu'on rapporte
Laisse pendre sa tête morte
Sur l'épaule de son chasseur!

Fraternité toujours croissante!
Quel est ce vieux, poussant, là-bas,
Sur la brouette gémissante,
Le blessé qui ne gémit pas?

C'est un chef qui vers l'ambulance
Ramène ainsi son ordonnance;
Et lorsque, d'un pas monacal,
S'éloigne cette silhouette,
Nous savons pourquoi la brouette
Fut l'invention de Pascal!

Un commandant, pris du délire
Dont peut être pris un lion,
S'écroule en criant, dans un rire :
« Comme il est beau, mon bataillon! »
Vingt éclats criblent la poitrine
D'un jeune artilleur de marine
Qui ne daignera consentir
A s'évanouir comme un mousse
Qu'après avoir, d'une voix douce,
Dicté ses éléments de tir!

Chargé d'une reconnaissance
Au-dessus d'un sombre rempart,
L'avion vibre : « Essence? — Essence!
— Contact? — Contact! » L'avion part.

Un shrapnell au cri de hulotte
Vient couper le pied du pilote.
Le pilote reste railleur,
Et, rattrapant son pied qui bouge
Dans le grand fuselage rouge,
Il le passe à son mitrailleur!

Mais, en bas, d'autres vont, sans ailes,
Prendre un aussi terrible essor.
On vient de placer les échelles.
C'est à dix heures que l'on sort.
Il se peut qu'un souvenir pleure;
Il se peut qu'on regarde l'heure :
L'heure au poignet n'a pas tremblé!
La Mort, naguère, aimait l'emphase;
Mais, aujourd'hui, sur quelle phrase
Meurt-on au bord d'un champ de blé?

Que disent-ils, ces grands poètes?
Ils disent : « Je meurs, ce n'est rien. »
— « Deuxième section, faites
Votre devoir. J'ai fait le mien. »

Voilà quelles sont les paroles
Au bord d'un champ de féveroles!
« Avertissez le lieutenant
Qu'ils ont franchi la passerelle... »
— « Pour la France... je meurs pour elle... »
Corneille est simple maintenant!

A son commandant qui l'embrasse,
Effrayé de le voir souffrir,
Un soldat de deuxième classe
Dit : « Je suis heureux de mourir! »
On lit sans trouver le mot « plainte ».
On trouve parfois le mot « crainte » :
La crainte d'être évacué.
Oh! comme à leur poste ils demeurent!
Comme ils y meurent! Comme ils meurent!
Lisons : « Tué... Tué... Tué... »

L'un, sous quelque sapin des Vosges
Aussi bleu qu'un conte de Grimm,
A mordu la pourpre des sauges
En chantant la *Sidi-Brahim*;

L'autre, avant de mourir, ajoute
Son âme à son carnet de route;
L'un prie et meurt sur son canon;
L'autre jure : on croit qu'il blasphème;
Mais Dieu, dans le juron suprême,
Ne veut entendre que Son Nom!

Large victoire populaire!
Toute à chacun! N'aimez-vous pas
Qu'il n'y ait plus qu'une colère,
Qu'un serment, qu'un souffle et qu'un pas?
Et, quand l'homme de Rivesalte
Crie enfin sur la Marne : « Halte! »
Qu'un bon petit être joyeux
Meure au coin de l'immense drame
En disant : « Dites à ma femme
Que je suis mort victorieux! »

Espoir! espoir dans la lumière!
Les yeux larges comme des lacs,
Le veilleur est debout derrière
Des architectures de sacs.

La peau de mouton qui l'affuble
Dans l'ombre a l'air d'une chasuble.
Le vent chante un long Requiem.
Un blessé cherche de l'iode.
Le Bois des Corbeaux crie : « Hérode! »
Une étoile dit : « Bethléem! »

Veille, veilleur! Un paysage
T'a confié tout son destin.
Mets un mouchoir sur le visage
De l'officier mort ce matin.
Veille! et songe, dans ta vigile,
Qu'avant d'expirer sur l'argile,
Il a retrouvé, ce héros,
L'accent du Jardin des Olives
Pour dire à vos ombres pensives :
« Allez et veillez aux créneaux! ».

Prête au vol, l'aile qui s'écarte,
Derrière l'homme au képi d'or,
La Victoire observe la carte;
L'homme apprend que son fils est mort.

La Déesse ferme son aile.
« Pleure, moi j'attendrai », dit-elle.
— « Non, dit l'homme, je sais qu'on doit
Vaincre d'abord, pleurer ensuite.
— Eh bien, l'ennemi prend la fuite...
Pleure! — Je n'en ai plus le droit! »

*

... Et sur cette liste infinie
Il n'est pas un de ces exploits
— Émouvante monotonie! —
Qui ne revienne plusieurs fois.
On imite l'exploit qu'on aime.
Contagion qui gagne même
Le Noir fier d'éblouir le Blanc!
Beaux plagiats dont on s'enivre!
— Regardons les exploits se suivre,
Et se suivre en se ressemblant!

Comme de l'aulne sort le vergne,
Comme du hêtre le fayard,
D'Assas produit La Tour d'Auvergne,
Du Guesclin, sans cesse, Bayard!

Multiplication farouche !
Regardons drageonner la souche
Et naître, en ces profonds terreaux
Où chaque geste en sème d'autres,
De l'apôtre un buisson d'apôtres,
Du héros un bois de héros !

Bon Dieu ! quel sang ! la forte sève !
Vieille race, tu te cabras !
— Un gas de la campagne enlève
La mitrailleuse entre ses bras
Comme il emportait une poule !
— Pour pouvoir, tant que son sang coule,
Crier sus aux fuyards lourdauds,
L'officier tombé sur la face
Ordonne au caporal qui passe
De le retourner sur le dos !

La Mort souffle avec violence.
Flocons d'ouate dans le ciel,
Flocons d'ouate à l'ambulance !
Le brome est pestilentiel.

Mais de peur qu'une note fausse
N'échappe aux clairons que l'on hausse
Sous d'effroyables aquilons,
Le chef de la Clique sonore,
Pour battre la mesure encore,
Monte à l'assaut à reculons!

Pas de cœur où ne s'abolisse
Le plus antique différend.
Un prêtre en bonnet de police
Veut s'élancer vers un mourant :
Il tombe. Un rabbin le remplace,
Voit le crucifix, le ramasse,
Le porte à son frère chrétien,
Et sur ce mourant qu'il assiste
Tombe et meurt, merveilleux déiste,
Pour un Dieu qui n'est pas le sien!

Chacun, sans galonnage aux vestes,
Obscur sous un casque embué,
Veut avoir — quels verbes modestes! —
« Participé », « Contribué ».

Allemagne, du Nord aux Alpes,
La France est dure que tu palpes!
Nos petits canons magistraux
Ont allongé leur trajectoire,
Et l'on sonne une goutte à boire
Qui n'est plus celle des bistros!

Quand la charge sonne, on halette,
Mais on fera ce qu'il faudra,
Sobre, et n'ayant pour épaulette
Qu'un seul petit rouleau de drap!
La goutte à boire sera bue!
Et tandis que l'on « contribue »
En soldat simple d'aujourd'hui,
Et tandis que l'on « participe »,
C'est au nuage d'une pipe
Que tout le panache est réduit!

Plus de cheval noir qui se cabre
Pour les Géricault de demain!
Le plus sabreur jette son sabre
Et s'en va la canne à la main.

Canne à la main, pipe à la bouche,
Ce héros sans geste nous touche
Autant que Ney ou que Murat.
Mais si la mitraille le tue,
Comment fera-t-on sa statue?
Je suis tranquille : on la fera.

— Grenadier, ta main?... — Elle flambe!
Mais j'ai mis le feu. — Dur blessé,
Ta jambe?... — Pas besoin de jambe
Pour tirer du fond d'un fossé!
— Est-ce toi, Fanfan-la-Tulipe,
Qui pleures du sang comme Œdipe?
— C'est bien moi. — Que veux-tu? — Je veux
Rendre compte à mon capitaine
De ce que j'ai vu dans la plaine
Lorsque j'avais encor des yeux!

Gloire à ceux qui perdent la vue
Pour sauver ce que nous voyons!
Gloire aux âmes qui dans la rue
Ont des béquilles pour rayons!

Et puisqu'elles se sont crispées
Sur de plus sublimes épées
Que celles des combats humains.
Avec d'humbles lèvres avides
Allons, au bord des manches vides,
Baiser les invisibles mains!

Ah! que d'une voix métallique,
Aux quatre coins de la Cité,
Comme une prière publique
L'Ordre du Jour soit récité!
Mettons les noms en litanies.
Sachons par cœur les agonies.
Et croyons voir, du livre ouvert,
S'envoler chaque paragraphe,
Pour aller devenir agrafe
Sur quelque ruban rouge et vert!

Combien de ces Croix, réservées
A des Morts pour la Nation,
N'auront pas été soulevées
Par une respiration!

La Croix, faite pour la poitrine,
Se sent mourir dans la vitrine,
Et c'est comme un second trépas;
J'ai toujours pensé que la mère
Devrait porter la Croix de Guerre
Quand le fils ne la porte pas.

Oui, demandons que sur leur voile,
Avec un déchirant orgueil,
Les mères portent cette étoile
Tant qu'elles porteront le deuil,
Pour qu'aux yeux de la foule émue
L'étoile de leur cœur venue
Revienne à leur cœur douloureux,
Pour que, de larmes arrosée,
La Croix de Guerre soit posée
Sur Sept Glaives au lieu de deux!

*

Dieu! quelle aube nous verrons poindre
A travers nos pleurs éblouis!
Joignons les mains! Il faut les joindre
Pour dire en pleurant : « Quel pays! »

Et quel paysan que le nôtre,
Qui, se faisant un cœur d'apôtre
Par un effort de sa raison,
Va, sous une nouvelle bure,
Mettre son antique courbure
Au service de l'Horizon!

Pour que la capote fameuse
Ne s'accroche pas au réseau,
En sifflant l'air de *Sambre-et-Meuse*
Il l'a retroussée en biseau.
Au drap bleu de la République
Il fait ce pli de forme oblique;
Mais un jour, l'ouvrage accompli,
Il laissera, comme d'une aile,
Tomber sur la Terre éternelle
La paix qu'il porte dans ce pli!

Quand le Bois Sabot sent la brise
Succéder au vent de l'obus,
Quand, sur les noirs chevaux de frise,
On croit voir tomber Sirius,

— Mais c'est l'astre d'une fusée, —
Ils sortent, et sur l'herbe usée
Ils rôdent... Qu'ils sont beaux à voir!
Casqués de ciel, bottés de bourbe,
Le regard droit, la pipe courbe...
Je les ai vus, un soir. Un soir,

A l'heure où l'on compte les pertes.
Ceux que l'on nomme les Poilus,
Je les ai vus près de ce Perthes
Que l'on appelle les Hurlus.
J'ai vu, sur les rondins sylvestres,
S'asseoir ces Archanges terrestres,
Habillés d'un azur terreux;
Car leur symbole involontaire,
C'est que, sous le gris de leur terre,
Ils sont du bleu de tous les cieux!

La torpille non explosée
S'enfonçait au flanc du ravin,
Et des Ombres, dans la rosée,
Apportaient le pain et le vin;

Le canon d'un bosquet sinistre
Rayait de feu le ciel de bistre;
Et là, sans l'avoir mérité,
Près des croix que la pluie écorce,
Je les ai vus. J'ai vu leur force,
Leur gravité, leur vérité.

Sur la ronce qu'elle cisaille
Avant d'aller mourir pour nous,
J'ai vu cette sainte Bleusaille
Devant qui l'on tombe à genoux!
Bleusaille mot gouailleur et triste!
Mot qui sent le peuple et l'artiste,
Qui contient Danton et Watteau,
Le paysage et la colère,
Tout le bleu du sang populaire
Coulant pour le bleu du coteau!

Et je me disais, dans cette ombre
Les voilà, ceux dont il est dit :
« N'a pas cessé, malgré le nombre...
N'a pas cessé d'être hardi...

D'avoir du calme.., du courage...
N'a pas cessé, malgré son âge...
N'a pas cessé, quoique blessé...
N'a pas cessé, malgré la neige... »
Ah! les voilà donc, me disais-je,
Voilà ceux qui « n'ont pas cessé! »

Qu'ils sont beaux! La triple courroie
Plaque à leur dos l'anneau luisant
Qu'ils mettront un jour avec joie!
Aux naseaux du monstre pesant.
« Héros! » dit mon regard. — « Nous sommes »,
Répond leur silence, « des hommes
C'est beaucoup moins, et c'est bien mieux! »
Ces hommes, comment les décrire?
Ils ont dans leur barbe du rire,
De la tristesse dans leurs yeux.

Le rire dit : « Je m'habitue
A me faire pour vous tuer. »
Et l'œil triste ajoute : « Je tue
Sans pouvoir m'y habituer. »

Ah! cher homme de notre race,
Qui n'a pas rêvé, loup vorace,
De mettre un dur pays de loup
Au-dessus de tout par la haine,
Mais une douce France humaine,
Par l'amour, au milieu de tout!

Lorsqu'il chante : « Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon... », il dit, dans son cœur :
« Mais quand j'aurai sauvé le monde
Auprès d'elle il fera meilleur! »
— Quel est le vrai nom qui te nomme,
Cher soldat bleuâtre? — « Bonhomme! »
Humanité... bonté... j'entends!
Héros du Linge ou des Éparges,
Poilu, c'est pendant que tu charges,
Mais Bonhomme, c'est tout le temps!

Et puisque cette guerre, en somme,
N'est qu'un dernier duel fatal
Du Bonhomme avec le Surhomme,
De la Vie avec le Métal,

Il faut, pour que la Paix ramène
La respiration humaine,
Que le Bonhomme de chez nous
Abatte le Surhomme, et sente
Craquer l'armure éblouissante
Sous sa grosse semelle à clous!

*

Méphistophélès, dont le rire
Perdit quelques dents à Verdun,
Espère encor voir se détruire
Tous les hommes à cause d'un;
Nous, chantons déjà nos prodiges!
O Promontoire de Massiges,
O Lorette, ô Buval profond,
Chantons! Chantons, Puits de Calonne,
L'Ode à la Seconde Colonne
Que les Ordres du Jour nous font!

Sans cesse, comme une fumée
Qui se changerait en airain,
Les Ordres du Jour de l'Armée
Montent du farouche terrain.

Et le tournoyant édifice
Qui s'exhale du sacrifice
Où fondent nos soldats de fer
S'accroît d'une volute neuve
Chaque fois qu'un d'eux « a fait preuve »,
Chaque fois qu'un d'eux « s'est offert! »

Et toujours, toujours plus opaque
Chaque fois qu'on se prodigua,
Et plus haute après une attaque
De Mangin ou de Passaga,
La Colonne monte en volutes,
Grâce aux martyrs des sombres luttes
Qui dans la cuve des vallons
Ont jeté leur cœur à la fonte,
Et, pour que la Colonne monte,
Meurent pendant que nous parlons!

O Colonne toute morale,
Noble pendant spirituel
De cette autre dont la spirale
Porte un héros dans notre ciel!

« Quoi! » dit la Colonne de bronze,
« Le souffle de Mil huit cent onze
N'était donc que le précurseur
Des âmes de Dix neuf cent seize!
Seconde Colonne française,
Tu vas plus haut que moi, ma sœur!

« Plus haut dans la pure atmosphère!
Car la Colonne va plus haut
Qui ne s'arrête pas pour faire
Un socle de son chapiteau!
Plus haut dans l'azur même! Et comme
Ce n'est pas, cette fois, un Homme
Qu'aux étoiles tu veux mêler,
Ce qu'au-dessus des clameurs fauves
Tu portes, tu soutiens, tu sauves,
C'est le Ciel — qui faillit crouler!

XL

L'ANNÉE DOULOUREUSE

Donc, mon pays est en danger. Mon père est mort.
Ma mère est morte.
J'ai murmuré : « C'est trop ! » car le cœur n'est pas fort.
— Mais l'âme est forte.

J'ai compris. J'ai cessé de demander pourquoi
Ceux que je pleure
Avaient, pour s'enfoncer dans le sol devant moi,
Choisi cette heure;

Car plus farouchement, comme le pin léger
De ces collines,
Je tiens à cette terre où je viens de plonger
Mes deux racines.

1916.

XLI

LES DEUX PROPAGANDES

PRÉFACE POUR UN CATALOGUE DE LIVRES DE GUERRE

« Où donc ai-je entendu déjà ce boniment ? »
Murmurai-je.

On hurlait dans l'ombre, en allemand.
Soudain, je reconnus, à sa verve hideuse,
La Sorcière du Blocksberg, la Revendeuse
De *Faust*, qui proposait encore, à prix réduits,
Sa camelote.

C'est du Gœthe. Je traduis.

« Allons, Messieurs », criait la Mégère éloquente,
« Choisissez ! Il n'est pas, dans toute la brocante,
Un pareil choix. Pas un de ces objets, Messieurs,
Qui n'ait fait quelque mal aux hommes sous les cieux !

Pas un poignard qui n'ait tué. Pas une buire... »
C'est du Gœthe toujours, je me borne à traduire.
« ... Qui n'ait versé les plus corrosives liqueurs.
Pas un joyau dont l'or n'ait corrompu des cœurs.
Pas une épée, enfin, qui n'ait, avec vaillance,
Tranché d'un coup les nœuds sacrés d'une alliance,
Et frappé l'ennemi par derrière ! »

Merci,
Gœthe ! Nous nous étions demandé jusqu'ici
Où l'Empereur avai acheté son épée.
O Belgique, la nuit, par derrière, frappée,
Ce parjure est allé l'acheter au sabbat,
Le sabre avec lequel jamais il ne se bat !

Mais la Vieille allongeait un peu son catalogue.

« Messieurs, j'ai des horreurs nouvelles. Cette drogue
A fait marcher au feu des garçons de seize ans.
Collection de doigts coupés. Jeux amusants.
Boules puantes. Nous soldons quelques articles :
Les tentacules du vieux Lamprecht, les besicles
Du Chamberlain félon qui se prussianisa
Au point que son « berlain » peut s'écrire sans a.
Vieux papiers ! Des traités je suis la chiffonnière.

Vieux bouquins ! *Manuel du Viol. — La Manière*
De noyer les enfants comme des petits chats.
— Haeckel et Bernhardi... Faites quelques achats
De penseurs ! La pensée est mère de la schlague !
C'est chez nous que la Mort accouche, en un lit vague,
De tous ces hussards noirs que lui font les pédants !
Lorsqu'elle sort ses crocs, la Bête aux cris stridents
Qu'on appelle en français la Hyène — ou l'Hyène ? —
A commencé toujours par être hégélienne.
Car le monde — on peut bien vous le dire, badauds ! —
Faillit périr d'un coup de koultour dans le dos.
C'est à refaire. Allons, approchez, qu'on vous tende
Quelques *vergiss-mein-nicht* de la Force Allemande !
J'offre au Neutre pensif l'article menaçant.
Corde de Battisti, Messieurs, teinte de sang !
Vois cette hache rouge et souviens-toi d'Égisthe,
Agamemnon le Grec ! Je suis l'étalagiste
Qui change volontiers l'étalage en étal.
Mesdames, cette balle au sinistre métal,
Perle grise qu'au doigt comme une bague on porte,
A d'une évanouie, un jour, fait une morte !
Achetez ! Pressez-vous ! Je liquide ! »

Et pendant

Que la Vieille perdait sa dernière dent
En hoquetant sur sa pacotille, un doux être
Apparut comme on voit une espérance naître,
Et dit, d'une voix fraîche et légère :

« Voici... »
— Car c'était une femme, et qui vendait aussi. —
« ... Voici, Messieurs, des vers, des proses, des estampes;
Du songe pour les cœurs, des rameaux pour les tempes.
Il n'y a rien ici de maléfique, rien
Qui de quelque façon, un jour, n'ait fait le bien;
Rien qui n'ait secouru les hommes; pas un livre
Qui n'ait dit : Je console, ou crié : Je délivre!
Pas un dessin qui n'ait, pour les âmes, conté
Cette histoire d'un peuple au soleil remonté!
Voici de la pitié, de la grâce, de l'ordre.
Vous que le Serpent Noir peut-être est venu mordre.
Voici de l'ellébore et du contre-poison.
Vous qui doutez, voici des preuves à foison.
On peut bien rédiger parfois une réponse
Aux bruits que font courir Judas, Caïphe et Ponce :
Voici, lisez, jugez. J'arrive d'un endroit
Où la Force jamais n'a pu créer le Droit.
Qui je suis? Mais je suis peut-être la Sirène

Qui jadis échoua sur les rives de Seine :
Les quais m'ont faite un peu bouquiniste. Et je suis
La Vérité, peut-être, émergeant de son puits,
Qui, pour que les passants viennent lire autour d'elle.
Met sa bibliothèque en rond sur sa margelle ! »

Elle disait cela, mais je la reconnus.
Car elle éclairait l'ombre en bougeant ses bras nus.
Elle était singulière autant que naturelle,
Parce qu'il y avait au fond de sa prunelle
Le mystère de tous le plus grand : la clarté.
On ne pouvait songer qu'à l'immortalité
Dès que l'on essayait de penser à son âge.
Elle offrait à chacun, sur le fin clayonnage
Qu'elle avait à son cou pendu par deux rayons,
L'œuvre des fiers stylets, des lumineux crayons.
Elle marchait avec l'aisance du prodige
Qui s'ignore, et qui vient. — Oui, c'est bien Elle, dis-je.
Car l'immobile feu que sur son front elle a
Est celui que Hugo, jadis, nommait Stella,
Et non l'astre que Nietzsche a vu, comme une Nixe,
Danser. — Nous préférons qu'une étoile soit fixe
Afin qu'on la retrouve en relevant les yeux.

Or il semblait que dans le Val injurieux
Quelque balourd cessât de barrir ou de braire
Chaque fois que, des mains de la Belle Libraire,
Une brochure ouverte avait pris son essor;
On sentait vaguement que quelque Professor
Venait d'être, au lointain, soufflété par une aile;
Cette nuit de Sabbat qu'on croyait éternelle
Se mettait à passer comme toutes les nuits;
Et la Femme — tandis que, hurlant : « Tu me nuis!
Prends garde J'enverrai des zeppelins sur Londre! »
La Mégère voyait sa clientèle fondre, —
Avançait. Et pendant qu'elle avançait ainsi,
Il y eut, tout d'un coup, comme dans un Vinci,
Un paysage entier derrière son visage.
On vit luire un instant, au fond du paysage,
Une rivière. — O nymphe en Gloire se changeant!
Lauriers dans les roseaux! Bataille au nom d'argent!
Marne! — Et puis la rivière, au coin d'un promontoire,
Disparut, comme pour se jeter dans l'Histoire;
Le bleu de l'horizon fut le bleu d'horizon..
Et la Femme sourit.

Je dis : C'est la Raison!
Celle dont on eut tort de faire une déesse.

Puisqu'elle est une fée Ame du sol! Jeunesse!
C'est elle qui toujours apparaît quand il faut,
Et commande au miracle en français de Perrault,
Par la vertu de sa baguette — la lumière

Et puis, la Fée eut l'air d'une sainte en prière,
Et pâlit en disant : « Lisez la Passion
De nos Christs bleus! Lisez votre Rédemption,
Et comment chaque jour notre terre se creuse,
Et pourquoi, dans son cœur de Mère Douloureuse,
Il a fallu planter tous ces glaives de bois! »
Et puis on l'entendit qui disait — mais sa voix
Ne s'abaissait jamais au reproche sonore :

« Vous avez, ce matin, dormi trop tard encore,
Dormeurs; je vous vendrai les livres de chevet
Qui donnent l'insomnie. »

Et le jour se levait.
Et cette femme était, avec ses yeux tranquilles,
Comme celle qui vient, à l'aube, dans les Villes,
Pour apporter, tandis que s'éveillent les bruits,
La corbeille de fleurs et le panier de fruits.

XLII

COMPLAINTE DE CELUI QUI VA QUÊTER

C'est pour les Cantines du Front.
Je vais vous tendre un plateau rond.

J'aimerais que l'or y tombât.
Voilà mille jours qu'on se bat.

Mille fois que le jour est né.
Mille fois qu'ils ont frissonné!

Les fins de nuit, sont le moment
Du plus mauvais frissonnement.

Elle est allemande, la Nuit,
Car, en s'enfuyant, elle nuit.

Elle jette un poison d'effroi
Dans le puits bleu du matin froid.

Le petit frisson auroral
Est le plus grand frisson moral.

L'homme, à trois heures du matin,
Doute toujours de son destin.

Un cœur n'est plus rouge, mais gris,
Quand l'Aube entre ses doigts l'a pris.

Doigts de rose? Parlons sans fard :
Elle a des pattes de cafard.

Quiconque a mal dormi le sait.
Mais, pour eux, songez ce que c'est,

Ce réveil avec ce frisson,
Et quand ils revoient ce qu'ils sont!

C'est l'heure où l'on sort de son trou,
La bouche amère et le cœur mou.

Pour souffrir ce qu'on a souffert
On remet son chapeau de fer.

Des hommes passent, lourds, pliés.
Et la route est sans peupliers.

Ils viennent du combat profond,
Ou bien peut-être qu'ils y vont.

Voici les défilés frileux
Des relèves aux tristes yeux.

Et les vieux territoriaux
Qui conduisent des chariots.

L'homme est terreux. Le ciel verdit.
Et de braves gens se sont dit :

Nous saurons par quel carrefour
Ils passeront au point du jour.

C'est là que nous les attendrons
Avec nos énormes chaudrons.

Et nous ferons chauffer pour eux
Le jus qui rend moins malheureux.

Il y a tant d'endroits là-haut
Où jamais ils ne boivent chaud!

Pour eux nous réaliserons
La « goutte à boire » des clairons.

L'homme n'a, pour se ressaisir,
Besoin que d'un petit plaisir,

D'un cabaret inattendu
Dans un paysage perdu.

« Mon vieux, c'est pour rien, il paraît,
Qu'on vous sert dans ce cabaret,

« Et les produits sont garantis
Meilleurs que chez les mercantis. »

Alors, tous les bleus d'horizon
Fondent sur la cantine : ils ont,

Ils ont l'air, dans le jour obscur,
De grosses abeilles d'azur.

Et lorsque passe un régiment,
Tout est butiné, vivement.

Les loustics ne sont plus muets.
On entend chanter les Bleuets.

De mornes groupes de haillons
Redeviennent des bataillons.

L'âme rentre dans le troupier
Qui boit chaud en tapant du pied.

La bonne boisson qu'on lui tend
Est parfumée au rhum : pourtant,

Il sent moins le rhum dans le thé
Que dans le geste la bonté.

L'homme se dit, pendant qu'il boit :
Quelqu'un s'est occupé de moi.

Et le matin est moins glacé
Puisqu'à lui quelqu'un a pensé.

C'est ça qu'il aime avoir senti.
Le soldat de France est gentil.

Pour boire il se met à l'écart,
Puis il revient tendre son quart,

Et ce manège est si touchant
Que, comme on n'est pas un marchand,

On feint de ne pas avoir vu
Que le pauvre homme a déjà bu.

Quand on leur donne à boire ainsi,
Pas un qui ne dise : Merci.

Ah! comme il est reconnaissant
Celui qui va donner son sang!

Aidez-nous, pour que nous puissions
Multiplier les rations.

Donnez, afin que plus souvent
Nous leur donnions ce qu'on leur vend :

A boire, et même du tabac.
Voilà mille jours qu'on se bat.

Plus de grands mots criés de loin :
Les choses dont ils ont besoin.

Nos marmites, nos braseros
Ont refait parfois des héros.

Nous en avons refait plus d'un
Dans les environs de Verdun.

Quand on s'est dit : Chacun de nous
En réchauffe vingt pour vingt sous,

On ne peut vivre qu'en pensant :
J'en ai réchauffé dix, vingt, cent!

Leur avoir fait un peu de bien,
C'est encore le seul moyen

De vivre un peu moins déchiré.
Je vais quêter. Je vous dirai :

C'est pour les Cantines du Front.
Et vos offrandes tinteront.

Et puis, je ne vous dirai pas :
Dieu vous le rende! car, là-bas,

Ceux à qui tout demeure dû
Vous l'ont déjà cent fois rendu.

XLIII

COMPLAINTE

POUR L'ŒUVRE DES « PETITS LITS BLANCS »

Pendant que l'homme nous défend,
Occupons-nous de son enfant.

Chaque fois qu'il part, il nous dit :
« Vous veillerez sur mon petit.

« S'il manquait de soins et d'amour,
Ça rendrait mon fusil trop lourd.

« On a l'enfant... et quand on l'a,
La mère n'est pas toujours là.

« Si nos enfants sont malheureux,
A quoi bon nous battre pour eux?

« Un mal qui les prend dans les os
Vient souvent faner leurs museaux.

« Il faut à l'enfant qui pâlit
Le grand air et le petit lit.

« Oh! savoir, pendant qu'on se bat,
Qu'il se débat sur un grabat!

« Pour être patient et fort,
Il faut surtout, il faut d'abord

« Ne pas trembler quand on reçoit
Le communiqué de chez soi!

« Souffrir là-bas, souffrir ici,
C'est trop pour un seul homme aussi!

« Notre âme a besoin de repos...
On roule parfois les drapeaux!

« Civil qui dis que tu tiendras,
Tiens-tu mon enfant dans tes bras ?

« Un petit lit, et du grand air,
Pour mon fils : je paye assez cher !

« Et quelques femmes, s'assemblant,
Ont dit : Oui, le lit sera blanc.

« Et près du petit lit de fer
La fenêtre ouvre sur la mer.

« Ranimant leurs faibles poumons,
Les gringalets que nous aimons

« Redeviennent des galopins
Grâce aux grands poumons bleus des pins !

« Oh ! mon Dieu ! je trouvais tout laid
Quand mon enfant s'étiolait :

« Maintenant je trouve tout beau
Parce qu'on soigne mon Poulbot !

« Quelqu'un arrange l'oreiller
Où mon fils vient de s'éveiller!

(« Quand la femme arrange un coussin,
Il devient aussi doux qu'un sein!)

« Ces lits blancs, celles qui les font
Nous font le bien le plus profond.

« Nulle infirmière, en nous pansant,
N'aura mieux touché notre sang :

« Car c'est notre meilleur brancard,
Ce lit blanc qu'ils ont au loin, car

« C'est à nos enfants délaissés
Que nous sommes le plus blessés!

« Je crois que, même ensevelis,
Nous sentirons qu'ils ont ces lits!

« A cause des Petits Lits Blancs
Les tertres sont moins accablants!

« Ah ! pour l'amour des casques bleus,
Des lits blancs toujours plus nombreux !

« L'homme du front n'est bien vainqueur
Que grâce à vous, femmes du cœur !

« A quoi bon sauver le terrain
Si l'on ne sauve pas le grain ?

« Nous sentons que derrière nous
L'Avenir est sur vos genoux !

« Qu'importe d'être un corps usé,
Vêtu d'un azur épuisé,

« Si les enfants qu'on vient revoir
Pour mieux faire, après, son devoir,

« Gardent, dans ces grands yeux qu'ils ont,
Le bleu tout neuf de l'horizon ! »

XLIV

LES JEUNES FILLES

La jeune fille était, dans la sombre famille,
La lueur qui faisait qu'on gardait sa raison;
Les soldats sont venus chercher la jeune fille :
Il n'est plus rien resté de jeune à la maison.

C'est la nuit du lundi de Pâques, nuit sacrée
Où la Ville espérait une trêve à ses deuils,
Qu'après avoir marqué les portes à la craie
Ils ont fait retentir les crosses sur les seuils.

Le réveil en sursaut, les étreintes sommaires,
La robe que dans l'ombre à tâtons on revêt,
Le sanglot d'un vieillard, l'œil effrayant des mères
Lorsqu'elles ont compris qu'on les leur enlevait,

Telle fut la victoire allemande. Six mille
Prisonnières. Sous l'œil d'un chef un peu nerveux,
On les vit s'en aller, et traverser la ville,
Du geste habituel relevant leurs cheveux.

Marchant du pas léger de cette Iphigénie
Qui sur l'autel, peut-être, en biche se changea,
Elles allaient, sentant que la France infinie
D'un regard éternel les contemplait déjà,

Charmantes! Et l'œil sec, le front haut, attentives
A ne pas laisser voir de faiblesse au vainqueur,
Quelques-unes, soudain, de ces jeunes captives
Se prirent par les mains et chantèrent en chœur.

Et, comme s'ils sentaient en leurs âmes opaques
Un peu de clarté morte, à regret, s'agiter,
Ceux qui les emmenaient dans cette nuit de Pâques
N'osèrent empêcher ces femmes de chanter.

Le son délicieux de ces voix résolues
Fit que l'énorme Bête à l'instinct musical
Dressa rêveusement ses oreilles velues
Pour écouter ce chant qui lui semblait pascal.

Et ce qu'elles chantaient, c'était *la Marseillaise!*
Mais elles la chantaient si virginalement
Que, dans leurs jeunes voix, le chant de la fournaise
Prenait une fraîcheur qui trompait l'Allemand.

Le vieux chant de la guerre à la guerre assassine
Par ces vierges enfin venait de réussir
A se faire chanter comme un chœur de Racine
Aurait été chanté par celles de Saint-Cyr.

Ces voix de patronage et de mois de Marie
Sur ton nom, Liberté! mirent tant de douceur,
Que, lorsque ces enfants t'appelèrent : « Chérie »,
On crut qu'elles parlaient à quelque grande sœur!

Elles ne chantaient pas d'une façon plus pure,
A l'étroite fenêtre assises de profil,
Jadis, en maniant la toile ou la guipure,
Et lorsqu'entre leurs dents elles cassaient le fil.

Et comme elles lançaient sur des notes suaves
Les mots qui forcent l'homme à relever les yeux,
On croyait voir entrer dans la « horde d'esclaves »
Un chœur brûlant et frais d'anges séditieux!

Tous les « Tremblez, tyrans », « Despote sanguinaire »,
Tintaient dans un cristal qui déguisait leurs cris,
Vocalises d'oiseaux contenant le tonnerre,
Mané, Thécel, Pharès avec des fleurs écrits!

Et ces voix, dans ce soir du doux mois qui ramène
La résurrection de la terre et d'un Dieu,
Faisaient que la chanson de la révolte humaine
Était comme un drapeau qui n'a plus que son bleu!

C'était toi, *Marseillaise*, à ton âme réduite!
Il semblait, — dépouillant la cymbale et le cor
A ce point que par Glück la phrase eut l'air construite, —
Que ce n'était plus toi, mais ce l'était encor!

Avant de te remettre à hurler sur le monde,
Tu venais, un moment, exhaler à l'écart
Ta vérité secrète, espérante et profonde,
Fille du violon et des étoiles! Car

C'est une nuit d'avril que tu fus composée,
Et c'est pourquoi, ce soir, pendant quelques instants,
Ton aile secoua des gouttes de rosée,
Et tu redevenais le souffle du Printemps!

Nymphe qui tout d'un coup de la Gorgone émerge!
Virago qui chantait assise sur l'affût
Et qui reprend soudain son visage de vierge!...
Et, pendant un moment mystérieux, ce fut,

Frissonnante, légère, ingénue, argentine,
La chaste *Marseillaise* au fraternel essor
Que n'avait pas besoin d'écrire Lamartine,
Puisque c'est seulement de l'autre qu'elle sort!

Et l'hymne, tout sanglant de sa terrible course,
En passant dans ces voix d'espérance et d'amour,
Venait de se laver comme dans une source,
Pour montrer une nuit ce qu'il serait un jour!

XLV

LES ARBRES COUPÉS

Chacun de nos soldats eut son cri de souffrance
Devant ces arbres morts qui jonchaient les terrains ;
« Oh ! les pêchers ! » criaient ceux de l'Ile-de-France.
« Et les mirabelliers ! » crièrent les Lorrains.

Soldats bleus demeurés paysans sous vos casques,
Quels poings noueux et noirs vers le nord vous tendiez !
« Les cerisiers ! » criaient avec fureur les Basques.
Et ceux du Roussillon criaient : « Les amandiers ! »

Devant les arbres morts de l'Aisne et de la Somme,
Chacun se retrouva Breton ou Limousin.
« Les pommiers ! » criaient ceux du pays de la pomme ;
« Les vignes ! » criaient ceux du pays du raisin.

Ainsi vous disiez tous le climat dont vous êtes,
Devant ces arbres morts que vous considériez.
— Et moi, voyant tomber tant de jeunes poètes,
Hélas! combien de fois j'ai crié : « Les lauriers! »

XLVI

GROGNARDS PYRÉNÉENS

Reverrons-nous les bœufs de nos grands chariots
Boire une étoile d'or dans l'eau rose des vasques?
Nous eûmes des bérets, jadis, au lieu de casques !...
Il semble que ces temps soient immémoriaux.

Mais, Poilus argentés, durs Territoriaux
Faits de ce bois noueux qui résiste aux bourrasques,
Nous tiendrons, en sifflant des airs gascons ou basques,
Car les vieux cerisiers sont pleins de loriots !

Luttons pour l'Avenir sans qu'un regret nous gagne.
Soyons bleu-d'horizon plus que bleu-de-montagne.
Une alerte espadrille est encor dans nos pas.

Quant à la « Bayonnette », elle est notre payse !
Et lorsqu'un Jeune crie : « En avant, les Papas ! »
Henri Quatre sourit dans notre barbe grise.

XLVII

LE FAUCHEUR BASQUE

Il fauchait, au soleil, nu-tête, demi-nu,
Et sans avoir parlé de sa belle conduite,
Car à son champ de blé l'homme était revenu
Tout de suite.

Lui qui n'avait jamais rien vu que son courtil,
Il sortait de l'abîme où l'Avenir s'ébauche...
Et nous nous demandions : « De quoi se souvient-il
Quand il fauche? »

Pendant trois jours entiers sa faulx étincela.
Il fauchait, demi-nu, taciturne, biblique,
Avant de repartir sous l'habit bleu de la
République.

Le troisième jour, comme il ne disait rien,
Moi qui l'avais connu plus raconteur naguère,
Je m'approchai de l'homme et je lui dis : « Eh bien.
Cette guerre? »

« Oh! » dit-il, en levant ses deux petits yeux d'or
Qui n'avaient si longtemps vu que les Pyrénées,
« Oh!... » Et ses yeux avaient des prunelles encor
Étonnées.

Et comme sur son front la marque du béret
Commençait d'effacer un peu celle du casque,
Je supposais déjà qu'il ne me répondrait
Que du basque;

Mais il dit, en français : « Oh! je ne savais pas
Que la France... c'était tant de choses! » Puis, grave,
Le faucheur se remit à cadencer son pas
Dans l'emblave.

Voilà ce que, du gouffre, il rapporte aux sommets :
Ce mot! — Ah! donne-moi la main, le ciel s'enflamme! —
Toi-même, comprends-tu tout ce mot, que je mets
Dans mon âme?

L'as-tu bien tout compris, faucheur? La faulx ne peut
Savoir combien de grains contient l'épi qui tombe !
— Ah! donne-moi la main, la montagne est d'un bleu
De palombe! —

« Tant de choses! » Ce mot que tu dis à mi-voix,
Basque mystérieux qui parles sans sourire,
Il veut dire les champs, les rivières, les bois;
Il veut dire

— Ah! donne-moi la main, le soir devient profond!
Les cités, les vaisseaux, les chariots, les hommes...
Mais il veut dire aussi d'autres choses qui font
Que nous sommes,

Tant de hauts sentiments, ô montagnard, par quoi
Les âmes sont encor dans nos plaines guidées,
Et le monde, entr'ouvert maintenant devant toi,
Des idées!

Non, tu ne savais pas, captif de ton hameau
Comme d'autres l'étaient d'une ville ou d'un songe,
N'ayant rien mesuré qu'à l'aune d'un rameau
Qui s'allonge,

N'y voyant pas plus loin que l'auvent de ton toit,
Content si ton coq chante ou si ta cloche sonne,
Non, tu ne savais pas que la France... ni toi
Ni personne

Ne savait que la France... et même ceux — j'en fus —
Qui, croyant le savoir, étaient pleins d'espérance,
Même ceux-là ne savaient pas, ne savaient plus
Que la France...

Et l'univers entier, puisque d'elle il doutait,
— Ah! donne-moi la main, les bruyères sont roses! —
Ne savait pas, faucheur, que la France, c'était
Tant de choses!

XLVIII

LE CHANT DES ASTRES

« Monsieur », dit l'homme affreux, en ôtant son chapeau,
— Il ôtait son chapeau comme un fou d'Edgar Poe,
Et son mufle semblait construit par Abel Faivre;
Bagues d'or, chaîne d'or, des dents de chez l'orfèvre... —
« Monsieur, dit l'homme affreux, j'ai trouvé le moyen.

*

« Depuis trois ans que je me grime en citoyen
De l'Amérique, afin de voir si l'on peut faire
Remuer son Drapeau pour nous dans l'atmosphère,
Je n'ai jamais rien pu tirer de ce Drapeau.
Je lui parle. Je parle, en ôtant mon chapeau,
A la rayure blanche, et surtout à la rouge.

Et puis, lorsque je dis : Maintenant, Drapeau... bouge!
Bouge pour l'Allemagne! il reste morne. Il est
Comme une étoffe ayant du plomb dans son ourlet.
Il semble que de lui toute brise s'en aille.
Mais si je dis tout bas le mot « France », il tressaille,
Et je n'ai que le temps juste de m'arrêter,
Sentant que ce Drapeau va se mettre à flotter.

« Monsieur, voilà trois ans que je cherche. Je cherche
A comprendre comment, le long de cette perche
Qu'on appelle une Hampe, il se fait que ce bout
D'étoffe qu'on appelle un Drapeau — lorsque tout
Doit frissonner au vent qui souffle d'Allemagne, —
Mette, à ne pas vouloir qu'un seul frisson le gagne,
Cette obstination qu'on appelle l'Honneur.

*

« Pourtant, obséquieux, insolent, suborneur,
— Wagner m'ayant appris à travailler les âmes,
Treitschke les volontés, Bismarck les télégrammes, —
Lourd, mais de ma lourdeur ingénieux cornac,

Harnaché de Hartmann, de Hæckel, de Harnack,
Faisant, chaque matin, pour cultiver ma force,
Masser par le masseur Zarathoustra mon torse,
Je pensais, fier de cœur, roux de poil, dur de peau,
Que je pouvais prétendre à séduire un Drapeau
Qui se croit l'Étendard de la Vie Énergique!

« Eh bien, non. Dès que j'ai parlé de la Belgique,
Ses plis se sont serrés autour d'un bois hautain
Comme une robe autour d'une vierge. Un matin
Que j'expliquais Louvain, il s'est mis presque en berne.
Le fait que nos soldats ont tous, dans leur giberne,
Un bâton de phosphore, a figé son essor.
D'entre ses plis, toujours, quelque reproche sort.
La Hampe dit : Jamais ni Nelson ni Ganteaume
N'auraient pu, dans leurs nuits, supporter le fantôme
D'une femme noyée. — Est-ce que l'on noya
Des femmes? dit la Soie. Et si je réponds : *Ya*
En ôtant mon chapeau, la Soie est plus cassante.
Ce Drapeau se contracte et veut que je le sente.
Il y a là-dessous quelque chose. Ou, plutôt,
Là-dessus. Qu'est-ce donc qui, sans cesse, d'en haut,
Inspire ce Drapeau d'une telle manière
Qu'il ait l'Idéalisme étroit d'une bannière?

Je le sais. Qu'est-ce qui résiste? Je le sais.
Qu'est-ce qui fait que, s'il soufflait un vent français,
Il faudrait, à son mât, comme on cargue des voiles,
Attacher ce Drapeau? Je le sais.

« Les Étoiles.
J'avais compté sans les Étoiles.

« Elles sont
Dans le coin, tout en haut, n'est-ce pas? de façon
Qu'on les oublie. On croit qu'ayant de fortes moelles
Ces durs Anglo-Saxons n'ont plus besoin d'étoiles,
Et qu'en riant ils les ont mises dans un coin
Pour ne pas s'en servir. Mais ils en ont besoin.
Il les leur faut. Quand un de leurs drapeaux se tisse,
L'ouvrier sait qu'il faut que l'Honneur, la Justice,
La Pitié, tout en haut, palpitent en songeant :
Et, grave, dans la soie il passe un fil d'argent.

« Et l'on voit, sur cinq rangs, à côté de la Lance,
Les satellites blancs s'aligner en silence.

« Tout le mal vient de ces vieux astres généreux
Qui, dans ce coin d'azur aménagé pour eux,

Me résistent, dernier carré du Chimérique! »

L'homme, en parlant, perdait son accent d'Amérique.
— Est-ce Dernburg? me dis-je, ou Von Papen?

« Eh bien,
Fit-il en se couvrant, j'ai trouvé le moyen
Que ce Drapeau jamais pour la France ne flotte. »

Et, vif, tirant d'un sac toute une camelote :
« Fine échelle extensible en cuir caoutchouté
Pour monter au fronton où l'emblème est planté.
Tout est prévu. Crochets pour grimper à la hampe.
Veste couleur gouttière, invisible, qu'on trempe
Dans du plomb. Souliers mous pour marcher sur les toits.
Enfin... »

Ici l'accent redevint francfortois.

« Ciseaux, mein herr, ciseaux de la plus grande espèce,
Faits exprès pour tailler dans une soie épaisse :
Acier de Sollingen, qui toujours prévalut
Sur Sheffield. L'essayer, c'est l'adopter. »

Il eut
L'air d'un courtier véreux qui vient faire la place.
— Est-ce Bernstorff? me dis-je.

Il reprit avec grâce :

« Ces bons Américains dans leur sein m'ont admis;
Mais que faire en un gîte offert par des amis
A moins que l'on ne songe à leur couper leurs astres? »

Et tout d'un coup : « C'est fait! Pleurez, bons Poétastres,
J'ai coupé le carré d'azur! Ah! je suis un
Barbare? Ah! je suis le Vandale? Soit! Le Hun?
Soit! Et si vous voulez, même, je suis le Boche!
Leurs Étoiles? Je les ai mises dans ma poche! »

Et tirant de sa poche un haillon de clarté
Qu'il chiffonnait entre ses doigts comme un traité :
« Les Astres? Disparus! Pfft! » Il eut l'air d'un sombre
Escamoteur mégalomane. Et quand, dans l'ombre,
Il ouvrit le morceau de soie, en disant : « J'ai
Là dedans le Scrupule avec le Préjugé,
Le Droit qui nous restreint, l'Honneur qui nous empêche »,
Il eut l'air d'un pêcheur qui fait luire sa pêche
Entre les quatre coins d'un foulard indigo.

*

Il y a, dans *La Fin de Satan*, de Hugo,
Ces mots, qu'on lit soudain sur une page vide :
« Le Chant des Astres manque ». Hélas! la mort avide
Prit le poète avant que le chant fût écrit.
Ces mots, qui sont restés pour moi le plus grand cri,
Me revinrent alors! Oh! de tous les désastres
N'est-ce pas le plus grand lorsque le Chant des Astres
Manque au milieu d'une œuvre, au sommet d'un drapeau?
« Le Chant des Astres manque! » Et le fou d'Edgar Poe
Gambadait comme un gueux qui fait sauter la banque
Tandis que je disais : « Le Chant des Astres manque! »

« Venez voir! » cria-t-il.

*

Le Drapeau sur la nuit
Pendait, et, comme une âme altière son ennui,
Il cachait sa blessure en se repliant. — L'Homme

Dit : « Vous verrez s'il flotte, à présent, quand on nomme
Votre Patrie! »

Alors, il dit le Nom.

Le Nom
Où Roland a son cor et Jeanne son pennon,
Il le dit. Et les Saints, les Héros, les Poètes
Habitent dans ce nom. Les Coqs, les Alouettes,
Les Aigles sont logés dans ce nom. Il le dit
Sans savoir tout ce qu'il disait. On l'entendit
Grincer d'avoir senti ce nom doux sur sa bouche.
L'Homme dit le mot « France! » avec l'accent farouche
Qu'un Damné doit avoir pour dire le mot « Dieu! »

Aussitôt, le Drapeau flotta dans le ciel bleu.
Et dans l'angle, à leur place, à côté de la lance,
Les Étoiles étaient toujours là, Vigilance
Palpitante; et voyant palpiter plus qu'avant
Dans un azur plus noir leur groupe plus vivant,
Le stupide éveilleur des astres d'Amérique,
Courbé comme un crapaud sous un rayon féerique,
Comprenant qu'on voyait grâce à lui, maintenant,
Dans le rectangle vide où le ciel frissonnant

S'encastrait comme une eau dans un vivier s'encastre,
Succéder l'astre même à l'image de l'astre,
Reculait! Au drapeau troué par l'être impur
L'azur avait remis une pièce d'azur!
Et dans la profondeur qui remplaçait l'étoffe,
Les Étoiles venaient chanter, strophe par strophe,
Le Chant des Astres — qui ne manquera jamais!

*

« Soyez témoins, Monts bleus, Altitudes, Sommets,
Cimes! que nous venons dans ce Drapeau. Nuit pure,
Fais que, dans l'imprudente et haute découpure,
Toutes, nous nous suivions, innumérablement,
Pour bien signifier que tout le firmament
S'est senti menacé par l'ennemi des hommes!
Nous sommes la Raison, la Liberté! Nous sommes... »

Les Étoiles chantaient, dans l'Étendard plus beau :
« Nous sommes la Lumière en marche! Rochambeau,
Dans ce Drapeau troué nous sommes les étoiles
Que ta frégate avait dans les trous de ses voiles! »
Elles chantaient : « Lincoln est mal enseveli

Tant que quelque esclavage au loin est rétabli!
Walt Whitman indigné rugirait sous son feutre
S'il pouvait supposer qu'une Étoile fût neutre
Ou qu'à l'ingratitude un Astre fût enclin!
Edison pour la France a le cœur de Franklin!
Clouons toujours l'azur au coin du Drapeau Libre!
L'or terrestre a besoin, pour lui faire équilibre,
Du contrepoids léger de notre argent divin! »

Sur le bord du rectangle une Pléiade vint,
Qui chanta : « Nous n'avons jamais eu peur encore,
Nous qui ne pâlissons que d'amour — pour l'Aurore!
Qui donc avait pensé qu'à l'heure où tout frémit
Nous désertions le poste où Washington nous mit?
Veillons. Voici la Bête aux sanglantes babines
Que le grand Roosevelt chargeant ses carabines
Voyait venir au loin de l'œil clair des chasseurs! »

Une Étoile chanta, toute seule : « Mes Sœurs,
Nous sommes ce qui donne un sens aux épopées.
Étoiles, Washington possédait cinq épées,
Qui toutes pour sauver l'Idéal ont relui;
Et Joffre sur la Marne en eut cinq comme lui,
Cinq : Maunoury, Sarrail, Foch, d'Espérey, de Langle! »

Une autre Étoile vint, sur le bord du rectangle,
Chanter : « Nous sommes là, toutes, dans le coin bleu,
Sauf une, que sur terre a laissé tomber Dieu
Pour u'un ástre à Wilson servît de conscience! »

Alors, toutes en chœur chantèrent : « Patience!
Patience... et chantons! Patience... et rions!
Rions comme des luths et des psaltérions!
Rions de ce lourdaud en qui l'Orgueil s'incarne,
Et qui, toujours pareil au Von Klück de la Marne,
Sûr de lui, de ses plans, de sa méthode, sûr
Que pour faire à jamais disparaître un azur
Il suffit de gros doigts armés de grosses lames,
Est resté stupéfait quand nous étincelâmes,
Car sachant tout prévoir, hormis l'essentiel,
Il n'avait oublié qu'une chose : le Ciel!

XLIX

LA CLOCHE

Baptisons la Cloche, et qu'elle
s'appelle Concorde !

Schiller.

Quand deux siècles infatigables
Avaient bâti la nef, creusé
Les gargouilles, taillé les gables,
Charpenté le beffroi, posé
Les trois cents marches en spirale
De la tour transeptoriale,
Alors, la haute Cathédrale
Voyait, sous quelque toit branlant,
S'installer dans son voisinage
Ce mystérieux personnage
De la France du Moyen Age :
Le Fondeur de Cloche ambulant.

Pour créer la voix souveraine
Qui si longtemps nous protégea,
Cet homme arrivait de Lorraine,
Ce qui nous fait rêver déjà!
Voix qui rassemble ou qui dissipe,
La Cloche était, dans le principe,
Toute l'âme du municipe,
Tout le sol parlant dans le ciel;
Et quand le fondeur, dans la terre,
Ouvrait, pour le bronze, un cratère,
Tout un peuple venait se taire
Autour de l'œuvre essentiel!

Tout un peuple ému jusqu'aux larmes
Se penchait pour voir naître alors
Ce qui serait l'Appel aux Armes,
Le Chant des Vainqueurs et des Morts.
Alors, au cœur du diocèse,
Dans la vieille cité française,
C'était l'Heure de la Fournaise :
Tout gravitait autour du feu;
Et, ceci soit dit sans reproche,
On ne pensait plus qu'à la Cloche,

Et chacun voulait, de sa poche,
Avoir prêté du bronze à Dieu!

Chacun, toute querelle éteinte,
Voulait, quel que fût son état,
Jeter un peu de ce qui tinte
Pour que cette cloche tintât!
Un délire prenait la foule
Qui jetait pêle-mêle au moule
L'or, l'étain, tout ce qui se coule,
La buire d'argent, le pichet!
Fervente époque où notre ancêtre,
Dès qu'il voyait du bronze naître,
Courait y jeter, pour en être,
Quelque chose qu'il s'arrachait!

Les seigneurs, pour nourrir ce bronze,
Jetaient au feu leurs éperons;
Les vieux du temps de Louis onze,
Leurs médailles de chaperons;
Le marchand fouillait, pour que cette
Cloche tintât, dans sa cassette;

Le jongleur jetait sa recette;
La fille folle, son collier...
C'était l'Heure de la Fournaise,
Et, Limousine ou Béarnaise,
La vieille montait sur sa chaise
Pour dégarnir son vaisselier!

Un don rendait les plus avares
Solidaires du bronze saint.
Aussi, quand venaient les Barbares,
Ce qui sonnait dans le tocsin,
C'était les aiguières vermeilles,
Les assiettes des bonnes vieilles,
Les croix d'or, les boucles d'oreilles,
Le sou par un pauvre apporté...
Et chacun, à l'heure où l'on prie,
Entendait, l'âme moins meurtrie,
Dans la Cloche de la Patrie,
Tinter ce qu'il avait jeté!

C'est ainsi qu'on fondit naguère
Nos grandes Cloches aux beaux noms :

La Victoire, la Sauve-Terre,
La Cardailhac, sœurs des canons,
La Rémoise, la Rouennaise;
C'est ainsi que dans la fournaise,
En douze cent soixante-treize,
Moissac fondit la sienne aussi;
C'est ainsi que furent fondues
Les Cloches par Jeanne entendues
Quand l'Ange aux ailes étendues
Parlait dans l'Arbre; et c'est ainsi

Qu'il faut, aujourd'hui, que l'on fonde
Cette Cloche à quoi nous pensons!
Car la vieille France profonde
Nous donne toujours des leçons.
Le bronze bout, la masse monte!
Nul ne peut plus risquer la honte
De n'avoir pas à cette fonte
Incorporé quelque métal!
Ne pensons qu'à la Cloche! vite!
Quiconque tarde, compte, hésite,
C'est d'une bouche parasite
Qu'il respire le vent natal!

Quand vient l'Heure de la Fournaise,
Donner tout ce qu'on peut, c'est peu,
C'est en prendre encore à son aise :
Il faut donner plus qu'on ne peut.
Ah! le beffroi sort du décombre!
Ne pensons qu'à la Cloche sombre,
Et, pour lui donner plus de nombre,
Du cuivre, de l'or, de l'étain!
L'heure de la coulée approche :
Il s'agit de fondre la Cloche
Qui sonne le départ du Boche
Dans le clocher de Saint-Quentin!

Oh! comme le travail est triste!
Comme la fournaise rougit!
Puisque le Passé qui persiste
Revient à la charge, il s'agit.
Il s'agit, dans ce rouge abîme,
De fondre la Cloche unanime
Qui sonnera sur une cime
La fin de ces retours épais,
De fondre — Humanité grégaire
Qui retournes à Frédégaire! —

Une telle Cloche de Guerre
Qu'elle sonne à jamais la Paix!

Cette Cloche au nom de Concorde,
Tu voulus la fondre, Schiller!
Mais tu n'as rien fondu! ta corde
Se balance, vide, dans l'air!
Sais-tu qui la fondra? L'usine
Pousse des cris de Mélusine,
Toute la terre est en gésine,
Et le fondeur, regarde-le
Qui, noirci par la flamme agile,
Veut, dans un cratère d'argile,
Fondre une Cloche d'Évangile,
Comme son casque, en bronze bleu!

Tout commence par une Cloche
Qui bondit entre des piliers,
Et Danton lui-même s'accroche
A la corde des Cordeliers!
Il s'agit de fondre, à cette heure,
Le bronze qui gronde et qui pleure,

Et dont le son fait qu'on demeure
Dans le courage et dans la foi!
Lorsqu'un tel métal se compose,
Honte à qui respire une rose!
Honte à qui regarde une chose
En se disant : « Elle est à moi! »

Lorsqu'il faut que la Cloche sonne
Qui sonnera la Liberté,
Tout, car plus rien n'est à personne,
Doit être à la fonte jeté.
Citoyens, tous à la fournaise!
La conscience ne s'apaise
Qu'à l'heure où, sans qu'on le soupèse,
D'un bonheur on fait l'abandon!
Jetons au gouffre qui rougeoie
Tout espoir de luxe ou de joie :
Qui donne à la fournaise envoie
Son cœur bondir dans le bourdon!

Puisque à la Cloche de l'Idée
Il faut la matière fournir,

La vieille richesse oxydée
Doit à la nouvelle s'unir.
Ouvrez les coffrets et le coffre!
As-tu souffert? servi, sous Joffre?
Lutté? Saigné? Non? Alors, offre
Ce qui peut le faire oublier!
Comme l'aïeul, jette une buire!
Il faut, dans le bronze, introduire
L'or qu'on n'a pas assez vu luire,
Les bijoux qu'on voit trop briller!

Quoi! ne pas jeter à la flamme
Ce qu'on a de plus précieux,
Quand d'autres ont donné leur âme
Et la prunelle de leurs yeux?
Jette ta rançon! ton excuse!
Que l'argent fonde! que l'or fuse!
Cette fournaise ne refuse
Que l'anneau d'aluminium!
Jette! de peur qu'après l'orage,
Quand les carillons feront rage,
Ton cuivre absent de l'alliage
Ne t'évince du *Te Deum!*

Dans l'airain bouillant qui déferle
Jetez l'argent, le cuivre et l'or,
Et la monture de la perle,
Et le prix de la perle encor...
Pour qu'il sorte de la matrice
Une Cloche consolatrice
D'où tombent sur la cicatrice
Des bénédictions d'amour,
Et d'où tant d'espérance pleuve
Que l'enfant, aux bras de la veuve,
Sur la nuit de la robe neuve
Se sente adopté par le Jour!

Et que l'union se recrée
Autour de ce gouffre exigeant,
Pendant la fusion sacrée
De l'or, du cuivre et de l'argent!
Quoi! déjà nous nous fatiguâmes
De ne plus avoir plusieurs âmes?
Voici l'heure des amalgames!
Et nous, que l'orgueil divisait,
En jetant l'offrande sonore,
Nous sentirons, teintes d'aurore,

Nos mains se rencontrer encore
Au-dessus du rouge creuset!

Le monde espère une genèse;
Mais, France! si tu commençais
Par faire, autour de la fournaise,
La Société des Français?
Aimons-nous donc! Est-ce la peine
Que vainqueur, un jour, il revienne
Pour retrouver chez lui la haine,
Ce peuple providentiel?
Craignons que l'homme ne s'irrite
Qui, dans sa fangeuse guérite,
Rêve aux deux choses qu'il mérite :
L'Arc de Triomphe et l'Arc-en-ciel!

L

L'ILE DES CHIENS

Vers 1914, les Turcs envoyèrent dans l'île d'Oxia les chiens qui infestaient Constantinople.

En face de Stamboul, sur l'eau verte, il existe
Une île qui, depuis qu'on la déshonora,
N'est plus qu'un triste écueil qui soulève un flot triste
Et qui fait murmurer la mer de Marmara.

Stamboul fit autrefois rafler dans ses ruelles,
Pour les faire emporter par les nefs de son port,
Tous les grands chiens galeux dont les bandes cruelles
Se nourrissaient d'ordure en roulant des yeux d'or.

La tartane ventrue et les caïques minces
Les débarquèrent tous dans l'île d'Oxia.
C'était un roc perdu de l'Archipel des Princes.
Et cette île, dès lors, nuit et jour, aboya.

Ce fut l'Ile des Chiens, où, sans manger, sans boire,
Les chiens, mâchant le roc, lapant l'azur amer,
Couraient d'un promontoire à l'autre promontoire,
Se battaient, et crevaient en regardant la mer.

Cette île qui hurlait lorsque montait la lune
Épouvanta longtemps les nocturnes rameurs.
Elle empesta les soirs. Et puis, une par une,
On entendit au loin s'éteindre les clameurs.

Tous les chiens étaient morts. Et le dernier squelette
N'offrant plus de charogne au dernier survivant,
Il y eut une odeur d'algue et de violette
Qui reprit peu à peu possession du vent.

Mais l'île reste infâme. En vain elle se bleute
Au crépuscule, en vain elle est rose au matin :
Le spectre d'une meute appelle une autre meute
Sur ces bords trop souillés pour changer de destin.

Un jour qu'il plaisantait pour se croire tranquille :
« Irai-je à Sainte-Hélène? » a dit Guillaume deux.
Que les Hohenzollerns ne cherchent pas une île :
Puisque l'Ile des Chiens existe, elle est pour eux!

Lorsque l'Humanité cessera d'être esclave,
Elle se souviendra que les Turcs ont songé
A préparer le roc tout couronné de bave
Qui doit être le parc du suprême Enragé.

L'Ile des Chiens! — C'est là qu'on voudra qu'il séjourne,
Morne, affamé, spumeux, et qu'il rôde, et qu'il n'ait
Qu'à retourner sans cesse à quoi le chien retourne,
Comme sans cesse à lui son peuple retournait!

L'Ile des Chiens! — Pour faire, autour des agonies,
Pulluler une larve au rictus éternel,
Les chiennes que les Grecs nommaient les Erinnyes
S'accouplent dans cette île aux chiens de Jézabel.

Comme si c'était là qu'il fallait que tu vinsses,
Sire, avec ta famille et tes Autrichiens,
Les Turcs avaient compris que de l'Ile des Princes
Ils devaient à jamais faire l'Ile des Chiens.

Au lieu d'être entouré, dans une île hautaine,
Par la fidélité d'un pur état-major,
L'homme verra vers lui ramper la meute obscène
Qu'il instruisit à mordre, et qui veut mordre encor.

Sainte-Hélène, a-t-il dit? Le rocher dont une aile
Vient immortellement caresser les parois?
Non! mais le récif bas où l'eau sordide mêle
Aux ossements de chiens des carcasses de rois!

Oxia, tu seras l'île nauséabonde,
Fourrière des Kronprinz, chenil des Archiducs,
Où ceux qui dans leur gueule ont fait craquer le monde
Mâchonneront un os pour en tirer les sucs.

C'est là qu'il faudra tous, un jour, qu'on les concentre,
Pour que tous les césars et que tous les cyrus,
Fous, se happant l'oreille et s'arrachant le ventre,
Ne puissent plus qu'entre eux échanger leur virus!

Là que, se disputant un mort comme un royaume,
On verra, l'un vers l'autre à tâtons se traînant,
Le Ruprecht dépecer le Charle, et le Guillaume
Fouiller dans ce qui reste encor du Ferdinand,

Pour que le monde, ayant circonscrit sur l'eau glauque
Les cris de cage et les odeurs d'équarrissoir,
Entende peu à peu se taire l'île rauque
Et respire le soir, enfin, dans l'air du soir!

Sainte-Hélène? Allons donc! N'acceptant plus vos règles,
La Fable aux seuls Titans réserve ses sommets.
L'île où vous crèveriez serait l'Ile des Aigles?
Mais l'Histoire se dresse et rit dans l'ombre! Mais

La Marseillaise est là qui, levant, hors d'haleine,
Le fouet qu'elle se fit de nos antiques liens,
Vous pousse devant elle en criant : « Sainte-Hélène?
L'Ile des Chiens! l'Ile des Chiens! l'Ile des Chiens! »

Car la joie et la paix ne seront qu'éphémères
Et les songes humains resteront en danger
Tant que les peuples, Dieu, la Justice et les mères
N'auront pas vu ces rois, sur ce roc, se manger!

LI

L'ÉTOILE ENTRE LES PEUPLIERS

Un catéchisme en moi se dialogue à voix basse.
J'écoute.

— *Qu'est-ce que la France?* — C'est la Grâce.
— *Dans quel sens prenez-vous ce mot?* — Je prends ce mot
Dans son sens le plus doux comme dans le plus haut.
La Grâce, c'est le charme; et la Grâce est encore
Un don du Ciel par quoi l'âme se corrobore.
— *Le monde, n'ayant pas la France, aurait-il eu*
La possibilité de faire son salut?
— Non; puisqu'elle est la Grâce il ne peut rien sans elle.
— *Qu'entend-on lorsqu'on dit qu'elle est spirituelle?*
— Qu'elle est le Souffle, au sens où l'Apôtre le prit.

Elle est tous les esprits, d'ailleurs, étant l'Esprit :
Le plus farouche, et le plus fin. C'est le mystère
De mon pays que seul son peuple, sur la terre,
Sache à la fois sourire et s'enthousiasmer.
— *Comment faut-il servir la France?* — Il faut l'aimer.
— *La Douce France est-elle encor douce?* — Elle est dure,
Chaque fois qu'il le faut, pour que sa douceur dure.
— *Et jamais son épée injustement n'a lui?*
— Non.

— *Qu'est-ce qu'un Français?* — Un Français est celui
Qui, né libre, voudrait délivrer tous les hommes.
— *Est-il dupe en cela?* — Dupes, nous ne le sommes
Que lorsque nous craignons la générosité.
Où donc en serions-nous si nous n'avions été
Combattre follement pour des indépendances?
Nous ne fûmes profonds que dans nos imprudences.
Rien ne nous a jamais servi que notre cœur.
L'amour du genre humain n'aura plus un moqueur.
— *Faut-il que cet amour se concentre ou s'épanche?*
Et comment aimez-vous l'Humanité? — La branche
N'aime le sol qu'à travers l'arbre, et je ne puis
Aimer l'Humanité qu'à travers mon pays.
— *Vous dites mon pays toujours; mais, je vous prie,*

Est-ce pour éviter de dire ma Patrie?
— Il est vrai que je veille à prononcer très peu
Le plus beau nom qui soit après celui de Dieu.
Puisque dans ce seul nom c'est tous les morts qu'on nomme,
D'une telle parole il faut être économe,
Car l'oreille et les yeux l'usent en l'adorant.
Pas plus que le drapeau ne passe à chaque rang,
Ce mot-là ne peut être écrit à chaque ligne.
Et pour graver ce mot d'une pudeur insigne
On a toujours choisi l'envers des croix d'honneur
Parce qu'il doit rester tourné contre le cœur.

— *Ce pays se bat-il, comme au vieux temps des princes,*
Pour des provinces? — Il se bat pour deux provinces,
Sans cesser, un instant, derrière elles, de voir
Tous les fronts sur lesquels le sort mit un nœud noir.
— *Qu'est-ce que doit le monde à la France immortelle?*
— Le monde lui doit tout, et le sait. — *Pouvait-elle*
Mourir? — Oui, cette fois elle aurait pu mourir,
Car pour donner le temps au monde d'accourir
Entre ses bras mordus elle tenait la Bête.
— *Quelle auréole a-t-elle à présent sur sa tête?*
— La plus belle : celle qui tremble autour des feux
Quand nous les regardons des larmes dans les yeux.

— *Quelle est la Preuve de ce peuple, et son Miracle?*
— Un chant mystérieux. — *Que fut ce chant?* — L'oracle,
Puisqu'il nous annonça le Jour de Gloire. Il fut
La chanson de la Vierge assise sur l'affût :
Il fut, dans nos clairons, l'espoir humain qui gronde :
Notre chant. — *Maintenant, qu'est-il?* — Le chant du monde,
Le Cantique des Nations. — *Que sera-t-il?*
— Né sur un violon dans une nuit d'avril,
Quand il n'y aura plus de tyrans ni de hordes,
Il sortira du cuivre, et, rentrant dans les cordes,
Il ne chantera plus, en accents purs et longs,
Que dans les nuits d'avril et sur des violons.

— *Puisque tout son destin maintenant se dévoile,*
Quel est le Signe de la France? — C'est l'Étoile
Entre les Peupliers. — *Pourquoi les Peupliers*
Plutôt que les Lauriers? — Parce que les Lauriers
Sont, aux jardins d'orgueil, un groupe noir qui reste;
Mais Eux, d'essor sublime et d'essence modeste,
Préfèrent, chuchotant l'espoir aux pas humains,
Accompagner la marche en longeant les chemins.
— *Avez-vous de ce choix une raison plus forte?*
— Jadis, le Peuplier s'appelait Peuple. Morte,
Sa branche sait revivre et se multiplier.

Plantez au bord d'un champ des pieux de peuplier,
Et la barrière deviendra, sans qu'on y pense,
Un rideau frémissant et vert. Telle est la France.
— *Quelle est l'histoire des peupliers de Saint-Prix?*
— Les Allemands, fuyant et craignant d'être pris,
Les coupaient, espérant nous arrêter sans doute;
Mais au lieu de tomber en travers de la route,
Les peupliers français qui sont intelligents
Tombaient sur les côtés, laissant passer nos gens.
— *Que murmure au marcheur cet arbre avec sa feuille?*
— L'éternel mot français, le seul que l'homme veuille;
C'est celui qui fut dit par Monsieur Lestoquoi
Avant l'assaut de Mondement; et c'est pourquoi
L'arbre le redira sans cesse aux marcheurs graves :
« Plus qu'un coup de collier, et ça y est, mes braves! »
Et ça y est! Jamais ça n'y est qu'à peu près,
Mais à recommencer nous sommes toujours prêts.
On croit qu'on ne peut plus : on peut. Telle est la France.
— *Qui sera le vainqueur?* — Celui qui recommence,
Celui qui se dénigre afin de faire mieux.
Le modeste mettra le pied sur l'orgueilleux.
Le beau peuple toujours mécontent de lui-même
Battra le peuple affreux qui s'admire et qui s'aime.
Car grâce à cette guerre enfin on s'aperçoit

Que c'est être vaincu que d'être sûr de soi.
— *N'en pas être content, n'est-ce donc pas le doute?*
— Non, c'est la foi dans tout ce que l'effort ajoute.
Versailles ne devint un chef-d'œuvre éclatant
Que parce que le Roi n'en fut jamais content.

— *Quelle est la Sainte de la France? Est-ce encor Jeanne?*
— C'est elle. C'est toujours la même paysanne
Qui laissait la quenouille autrefois pour l'estoc :
Elle quitte aujourd'hui le fuseau pour le soc.
— *Et l'Archange est-il là?* — Toujours. Mais son nom change.
— *Comment appelait-on autrefois cet Archange?*
— Monseigneur Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer.
— *Comment s'appelle-t-il aujourd'hui?* — Guynemer.
— *Quels sont ceux qui nous ont sauvés?* — Toujours les mêmes.
— *Qu'entendez-vous par là?* — J'entends, maigres et blêmes,
Toujours les mêmes qui, de la même façon,
Marchant, creusant la terre et combattant, se sont
Habitués à nous sauver depuis Bouvines.
Sur leur front, aujourd'hui, plein de sueurs divines,
La couronne de ronce est en fils barbelés.
— *Comment s'appellent-ils?* — Ils se sont appelés
De tous les noms que jette aux sans-nom la Bataille :
Enfants Perdus d'abord; puis Gens de Pied, Piétaille,

Pédaille, Pionniers, Pions; groupés au son du cor,
Ils se sont appelés Enfants Perdus encor,
Compagnons et Routiers, Ménadiers et Maheutres,
Piquichins; ils se sont, sous les bérets, les feutres,
Les casques, les malheurs, les coups et les fardeaux,
Appelés les Wétaux, les Pitaux, les Bidaux,
Les Goujats; c'est le vil troupeau, le tas vulgaire
Des tristes paysans que l'on traîne à la guerre
Contre des cavaliers venus on ne sait d'où.
Ils portent l'arbalète et le sac d'amadou;
Et sous l'œil du baron montant sa jument brune
L'Enfant Perdu devient l'Enfant de la Commune.
Il s'appelle le Franc-Archer. Le Franc-Archer,
A force de lancer sa flèche, et de marcher,
Et de creuser sa taupinière avec sa pelle,
Devient le Franc-Taupin. Et puis, on les appelle
Les Brigands, les Piquiers, enfants toujours perdus!
Et ces enfants perdus qui nous ont défendus
A coups de faulx, à coups de serpe, à coups de vouge,
A force de porter du drap brun, du drap rouge,
Du drap bleu, de laisser de leur chair aux buissons
D'acier, de se meurtrir sur les caparaçons
Des chevaux, d'opposer au poitrail la poitrine,
De s'accouder, rêveurs, sur une coulevrine

Pour écouter la Sainte à qui parlent des Voix,
Épurés par Bayard, ordonnés par Louvois,
Le cœur grossi de tout le pays qu'on s'ajoute
En chantant des chansons ensemble sur la route,
Se redressent. La bande au sourd piétinement
Commence à cadencer le pas du régiment :
Champagne, Picardie, Artois... Sous l'œil du prince
L'Enfant Perdu devient l'Enfant de la Province;
Puis, racolé de force, il prend goût au métier,
Mais, de sang jardinier toujours, ou forestier,
S'appelle La Ramée encore, ou La Tulipe,
S'assied sur un tambour pour fumer une pipe.
Poudrer son catogan ou recoudre un bouton.
Et, relevé soudain par la voix de Danton,
Bondit! L'Enfant Perdu se perd dans les fumées.
Devient le Fantassin de nos quatorze armées,
— Fantassin, ce mot-là vient d'enfant! — et voilà
Que, sous l'Hymne enflammé qui tout d'un coup vola.
L'Enfant Perdu devient l'Enfant de la Patrie!
Enfant, c'est de ce mot que vient Infanterie!
C'est elle. Ce sont eux. Guêtres, pieds nus, sabots,
Ils marchent. Sans-Culotte ou Grognard, ils sont beaux.
Bonnet rouge ou bonnet à poil, têtes pareilles,
Gardant du paysan l'anneau d'or aux oreilles.

Et du Grognard sort le Brisquard. Et du Brisquard
Sort le Lignard. Le bidon tinte sur le quart.
Et chaque section, de pointes hérissée,
Semble, sur les labours, la herse renversée!
Et la colonne marche et ne s'arrête pas;
Le cœur s'ajoute au cœur, le pas s'ajoute au pas;
Et cette magnifique addition marchante
De souffrance qui rit, de fatigue qui chante,
Finit par faire le Troupier; et le Troupier
Fait l'humble Tourlourou, triste et traînant le pied,
Qui, grossi du Moblot dans un hiver atroce,
Fait le Pousse-Cailloux, qui fait le Fantabosse,
Qui fait le Marche-à-terre et qui fait le Biffin,
Lequel, dans la sueur et dans la boue, enfin,
Fait la somme de tous ces hommes. — *Et la somme*
De tous ces hommes, quelle est-elle? — Le Bonhomme.
— *Et que fait le Bonhomme une fois résolu*
A devenir mauvais par bonté? — Le Poilu.
— *Qu'est-ce que le Poilu?* — L'homme total, en marche.
— *Vers quoi?* — Vers ce qui luit sur la Crèche ou sur l'Arche.
— *D'où vient que le Poilu porte, en plus d'un fusil,*
Un gros bâton noueux dans la forêt choisi
Et, sous le sac de cuir, des besaces de toile?
— C'est afin qu'à travers les peupliers l'Étoile

Sache bien que vers elle il veut se diriger
Et dans chaque soldat reconnaisse un berger.
— *Ce mot Poilu peut-il nous plaire?* — Il doit nous plaire.
— *Pourquoi?* — Parce qu'il est grondant et populaire
Et qu'il sent à la fois le pauvre et le lion.
— *Que devons-nous à ceux qui, sans rébellion*
Ni de chair ni d'esprit, furent pour nous se battre?
— Nos devoirs envers eux sont au nombre de quatre :
Les envier, en nous rongeant pour inventer
Des moyens de souffrir aussi; les assister
Sans mesure; les admirer avec tendresse,
En racontant, dès qu'ils ne sont pas là, sans cesse,
Les choses dont jamais aucun d'eux ne parla;
Les respecter en nous taisant quand ils sont là.
— *Que devons-nous aux morts?* — Rendre leur mort féconde,
Et, pour qu'il n'en soit pas d'oubliés en ce monde,
Grouper, chacun, les noms dont nous nous souvenons,
Et ne pas vivre un jour sans réciter ces noms.
— *Comment sera tissé l'avenir de justice?*
— Entre les Peupliers l'Étoile blanche tisse
Le songe des marcheurs douloureux et pliés.
« Plus qu'un coup de collier! » disent les Peupliers,
« Et vous y êtes! » — Plus qu'un seul, et nous y sommes,
Soupirent, plus humains à chaque pas, les hommes.

— *Mais, dans leurs poings trop durs et sur leurs fronts trop lourd*
N'est-ce donc plus le Casque, et n'est-ce pas toujours
La Baïonnette? — C'est la Baïonnette encore,
Mais qui sert, cette fois, à tisonner l'aurore.
Et c'est le Casque. Mais il est bleu. — *De quel bleu?*
— D'un bleu que je me dis dans mon cœur. — *Dites-le.*

— Où fleurit le Droit?
Où luit la Raison?
C'est dans un endroit
Nommé l'Horizon.

Le présent? Pesant.
Le passé? Glacé.
Laisse le présent,
Quitte le passé.

Bleu de l'avenir!
Seul bleu dans lequel
On croit voir s'unir
La terre et le ciel!

Ce bleu violet,
C'est celui, je crois,
Que Jésus voulait
Derrière sa croix!

Brise ton amour,
Brûle ta maison,
S'ils t'ont un seul jour
Caché l'Horizon!

Qu'un peuple d'hier,
Meure pour demain,
C'est à rendre fier
Tout le genre humain!

LII

LE BARRAGE

Le général Mangin m'a raconté ceci,
Et sa voix devint sourde en hachant ce récit
Dont je me souviendrai toute mon existence.

« Monsieur, mes officiers me suivaient à distance.
Un chef doit s'exposer parfois. C'est son devoir.
Et j'avais dit : J'irai jusque-là, pour mieux voir.
— Ma canne avait montré jusqu'où. — Mais un feu brusque
Tonne : un barrage. Moi, quand j'ai dit : J'irai jusque
Là, je vais jusque-là, n'est-ce pas? Consentir
A n'aller pas si loin à cause de ce tir,
Non. — Mon état-major me regarde : j'avance.

Mais, tout en avançant, débat de conscience;
Oui, voilà que soudain je songe : Est-ce qu'il sied
De faire, par orgueil, tuer un officier?
Or, je vais en laisser plusieurs dans ce barrage.
Alors, je m'arrêtai, monsieur, j'eus ce courage.
Je sentis vingt regards me fusiller le dos,
Mais je fis halte, et pris ma jumelle. — Rideaux
De vapeurs, au lointain, jaillissements de sable;
Et, par delà ce cataclysme infranchissable,
Qu'aperçois-je? Un coureur. Il venait, rouge et bleu
(Car la culotte alors était rouge). Le feu
Redoublait. Le soldat ralentit son allure.
Pour porter quatre mots sur un papier pelure,
Il fallait traverser un enfer. Et n'ayant
Pas l'habitude encor de ce tir effrayant,
Il hésitait. Tout jeune. Une figure ronde
Et rose. On souhaita pendant une seconde
Qu'il eût peur. Les plus durs craignirent de voir ça :
Cet enfant essayer de passer. — Il passa.
Je ne sais pas comment. On le vit disparaître
Et reparaître. On vit reparaître un pauvre être
Chancelant, ayant pu parce qu'il avait dû,
Mais qui, son devoir fait, fou d'horreur, éperdu,
Hagard, l'âme épuisée et les yeux hors la tête,

Venant d'être un héros, courait comme une bête.
Tout d'un coup, devant lui, brilla l'état-major
(Car à ce moment-là nous n'avions pas encor
Camouflé nos képis avec de mornes toiles).
Alors, ce malheureux courut vers mes étoiles.
Et haletant, d'un bond, d'un bond où tout son cœur
M'offrait son héroïsme et m'avouait sa peur,
Comme un petit enfant se jette sur son père
En lui criant : Tu vois ce que je viens de faire !
Il se jeta sur moi, monsieur, il s'abattit
A mes pieds, contre moi, monsieur! Et ce petit
Soldat plein d'épouvante et plein de confiance,
Qui, d'instinct, au moment de perdre connaissance,
Prenait son général, sans respect, pour abri,
Moi, je l'ai contre moi gardé comme un cabri,
Comme un chevreuil qui veut des chasseurs qu'on le sauve.
Il resta là, collé contre ma botte fauve ;
Et pas un officier n'eût osé, d'un mot bref,
Relever cet enfant blotti contre son chef.
Et songeant qu'après tout ce n'est pas un grand crime
Que d'être faible alors qu'on vient d'être sublime,
Je lorgnais la bataille au loin, grave et muet :
Je sentais contre moi ce cœur qui remuait,
Et parfois, à travers le cuir, contre ma jambe,

Tout ce corps sursauter à chaque obus qui flambe,
Et plus étroitement ces deux bras me lier;
Et nous devions former un groupe singulier
Comme on n'en saurait voir dans aucune autre armée.
Je regardais pousser les arbres de fumée
Que plantaient dans la plaine, au loin, les percutants,
La jumelle aux sourcils, fixe; et de temps en temps,
Doucement, — pour calmer cette chair, — pour permettre
A ce pauvre petit héros de se remettre, —
Sans baisser le regard j'abaissais une main;
Et, pensif, — chaque fois que ce pauvre être humain
Me serrait comme pour me dire : C'est horrible,
N'est-ce pas? n'est-ce pas, malgré ton air terrible,
Tu comprends, toi, que je me sois évanoui? —
Je caressais sa tête en lui disant : Oui... Oui... »

LIII

LES BELLES FENÊTRES

Écrit sur un exemplaire de Ronsard
un jour de bombardement.

Mignonne, allons voir si la vitre
Qui, vibrante comme un élytre,
Veut dire, elle aussi : « Je tiendrai ! »
S'orne encore, au bois qui l'encastre,
D'un papier qu'on découpe en astre
Ou bien en croix de Saint-André,

Sortons. Avril est dans les arbres.
L'obus tombe, écornant des marbres;
Un enfant ramasse un éclat;
Le bruit fait voler des colombes...
Allons voir Paris sous les bombes,
Car il faut avoir vu cela.

Madame, un jour vous serez fière
D'avoir vu ce Paris de guerre
En vous y promenant à pied.
Nous dirons, gonflant nos poitrines :
« C'était du temps que les vitrines
S'ornaient de choses en papier ! »

Paris s'amuse aux découpures
Qu'il colle sur ses vitres pures,
Et Berlin croit Paris tremblant !
Nous vivons en des temps étranges.
Allons admirer les losanges
De ces vitraux sertis de blanc.

De quelles croix, Champs-Elysées,
Elles se croisent, vos croisées !
A Paris, tout devient un art :
On veut préserver sa fenêtre,
Et cela fait un style naître,
Décoratif et goguenard !

Regardons. Clignons la paupière.
Ces bouts de papier dans la pierre
Deviennent architecturaux.

Et Gavroche, esprit de la race,
Dit : « Pourvu que la paperasse
Reste à jamais sur les carreaux ! »

D'une capricieuse grille
Chaque boutique se quadrille ;
Et d'Auteuil jusques au Pont-Neuf,
Le goût de Paris, qui s'acharne,
Change en rosace la lucarne,
En cul-de-lampe l'œil-de-bœuf !

Le long des quais si doux à suivre,
Les carreaux s'illustrent d'un givre
Que jamais le soleil ne fond.
Comme un cœur l'est par une idée,
Chaque vitre est consolidée
D'un dessin frêle au sens profond.

Ah ! qu'ils sont d'honorables signes,
Ce souci, malgré tout, des lignes,
Ce soin, quand même, du décor !
Les obus tombent de la nue,
Mais l'élégance continue !
Paris lance une mode encor !

Grâce au bombardement sévère,
Le papier fleurit sur le verre.
Je vous le dis, en vérité :
Paris, collant d'un doigt agile
Du frivole sur du fragile,
Nous montre sa solidité !

Ah! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, on a, dessus la glace,
Fait tenir des fleurs, des oiseaux,
Et mille garnitures nettes
Que découpent les midinettes
De leurs ingénieux ciseaux!

Dans cette symbolique flore
On revoit le génie éclore
Des vieux métiers de notre sol :
Le traiteur découpe une treille,
La bouquetière une corbeille,
Le luthier une clef de sol.

La modiste à sa clientèle
Offre un peu de guerre en dentelle.
— Fuyant les salons et les thés,

D'aucuns gagnent des coins champêtres...
Mais, Paris, les belles fenêtres
Qu'ont pu voir ceux qui sont restés !

Quand Paris aux bombes n'oppose
Qu'un cristal orné d'une rose,
Sa grâce est la plus forte. C'est
Ainsi qu'il faut, devant le monde,
Qu'à la Bertha de Krupp réponde
La Mimi Pinson de Musset !

Du papier contre un projectile ?
Oui. Paris feint d'être futile
Quand il est le plus sérieux ;
Et ces bandes qui semblent faites
Des serpentins d'anciennes fêtes
Sont des scellés mystérieux !

De grands scellés que nous posâmes
Sur nos vitres et sur nos âmes !
L'obus a beau s'évertuer,
La peur ne pourra les enfreindre !
— Et depuis quand savons-nous craindre
Ce qui ne peut que nous tuer ?

Paris, Capitale du charme,
S'embellit au moment qu'il s'arme!
C'est là son héroïsme. Et si,
La pipe aux dents, le casque en tête,
A Paris l'homme bleu s'arrête,
Il ne fronce plus le sourcil.

Mais il dit : « Ça vaut le voyage! »
Car à travers ce clair treillage
Renouvelé de Trianon,
Il a vu sourire, tranquille,
Le visage de la Grand'Ville
A la gueule du Gros Canon!

LIV

« HELLO! »

A la corne de tous les bois
Elle a lutté, haute et farouche.
Son fusil lui brûle les doigts.
Sa chanson lui sèche la bouche.

On se bat. — Bois de Clérambaults!
Bords du Clignon! bourg de Bouresches!
Mon Dieu! que tous ces noms sont beaux!
Et que leurs syllabes sont fraîches!

Il faut, pour la seconde fois,
Que la Marseillaise défende
Tout ce doux pays du Valois!
Et soudain, sa tristesse est grande.

L'alouette a jeté ce cri
En passant près d'un capitaine :
« Ce qui flambe à Château-Thierry,
C'est la maison de La Fontaine ! »

Le ramier, fuyant son vallon,
Dit à l'arbre qui se calcine :
« Leur souffle, à La Ferté-Milon,
Veut chasser l'âme de Racine ! »

Et maintenant, au bord de l'eau,
La Marseillaise se sent lasse.
Adossée au tronc d'un bouleau,
Le sang coule sur sa cuirasse.

Elle sent fléchir ses genoux.
Les balles ont troué son aile.
Elle veut chanter : « Contre nous
De la tyrannie... » — et chancelle.

L'écureuil qui mordait un gland
Tombe mort du sommet d'un chêne.
« L'étendard... l'étendard sanglant... »
Elle s'arrête, hors d'haleine.

Mais qui donc, là-bas, lui répond
D'une voix solide et joyeuse?
« Hello! » — Qui donc vient sur ce pont
Que balaye une mitrailleuse?

« Hello! » — Quel est cet accent neuf?
Quel est ce canon qui saccage
La cote cent soixante-neuf,
Au nord de Lucy-le-Bocage?

Ce sont eux! Du bois de Belleau
Elle voit sortir de grands feutres;
Et ces grands feutres-là — « Hello! » —
N'ont pas l'air de coiffer des neutres!

Ce sont eux, les Américains,
Les Forts suscités par le Sage!
Ah! qu'ils sont beaux les brodequins
De Ceux qui portent le Message!

Alors, la vierge rude sent
Revenir sa force immortelle,
Et, tout d'un coup, se redressant :
« L'étendard sanglant... », reprend-elle.

Mais avant qu'elle ait achevé
Une voix répond, jeune et brève :
« L'étendard sanglant s'est levé?
L'étendard étoilé se lève! »

LV

CELLE QUI ÉTOUFFE

I

Sur la place de l'Étoile,
Contre l'Arc qui resplendit,
La Marseillaise qu'on voile
N'est pas contente. Elle dit :

« Holà ! quand sans épouvante
Les vivants voient le danger,
Me croit-on si peu vivante
Qu'on songe à me protéger?

« Quoi ! des planches m'ont couverte?
Quoi ! des sables suffocants
Ont rempli ma bouche, ouverte
Depuis quatre-vingt-cinq ans?

« Quel envieux qui m'embusque,
Quand par moi l'Aurore naît,
Fait tomber cette nuit brusque
Sur le coq de mon bonnet?

« M'abriter, moi, la Guerrière?
Ces charpentiers sont-ils fous?
Mais j'étouffe là-derrière!
Je suffoque là-dessous!

« Avez-vous vu, dans sa cage,
Un lion qui s'ennuyait?
Et j'étouffe davantage
Vers le Quatorze Juillet!

« Mon grand souffle se saccade.
Je n'aurais jamais, ma foi,
Cru qu'un jour la barricade
Fût entre le peuple et moi!

« Voiler ma haute figure?
Risquer de faire oublier
Que sur ma seule envergure
Tout cet Arc vient s'appuyer?

« Je m'indigne, et je me ronge !
Eh quoi ! par le temps qui court,
Plus aucun soleil n'allonge
L'ombre de mon glaive court ?

« Je suis là, sous ce coffrage,
Et l'on dit : Elle se tait !
Je n'ai plus ces pleurs de rage
Que l'averse me prêtait !

« C'est la France que tu voles,
Toi qui m'ôtes les moyens
De rendre aux passants frivoles
Leur beau nom de Citoyens !

« Il faut que du volontaire
Mon regard fasse un troupier !
Enlevez ces sacs de terre
Que je repousse du pied !

« On craint de me voir cassée ?
Et puis ? Trop sensibles cœurs,
C'est moi la plus menacée
Si ces gens-là sont vainqueurs !

II

« Aurais-je donc cette tête,
Ce geste et ces ailes, si
Je n'avais pas été faite
Pour des jours comme ceux-ci?

« Mon cheveu tord ses couleuvres
Dans les plis de l'étendard.
Près de moi les autres œuvres
Ne sont que des œuvres d'art!

« Moi, j'appelle, et j'importune!
Celles-là n'ont que dansé,
N'étant que du clair de lune
Sous les branches condensé.

« Abritez ces pâles marbres!
Moi, je veille sur eux tous,
Car la Paix veut sous ses arbres
Des Houdons et des Coustous.

« Certes, noir clairon des luttes,
Il m'est arrivé souvent
D'envier leurs blanches flûtes
Qui mêlaient du songe au vent!

« Mais quiconque, sourd aux charmes
Des plus tendres voix d'avril,
A crié sans cesse : « Aux armes! »
Doit accepter le péril!

III

« Jamais je ne me suis tue
Depuis qu'on m'a mise là.
Je suis moins une statue
Qu'un fantôme qui hurla.

« Et quand, dans Paris farouche,
Sont entrés ceux de Bismarck,
C'est de peur de voir ma bouche
Qu'ils n'ont point passé sous l'Arc!

« Tenant de Rude un mot d'ordre
Auquel toujours j'obéis,
Mes cris n'ont cessé de mordre
Les sommeils de mon pays !

« Ma clameur, ils l'ont connue,
Tous ceux, depuis quarante ans,
Dont j'ai, dans cette Avenue,
Empoisonné les printemps !

« Sur cette place où nous sommes,
J'ai toujours, vers les exploits,
Appelé les jeunes hommes...
Qui bifurquaient vers le Bois !

« Je criais, comme un Archange :
Je veux le voir assouvi,
Cet Arc de Triomphe étrange
Qui n'a pas encor servi !

« Je criais, sur cette place,
En montrant cet Arc d'azur :
C'est par là qu'il faut qu'on passe
Pour entrer dans le Futur !

« Mais le Siècle était paisible;
Nul ne passait! Seul, un Mort
Força la porte invisible
De cette embrasure d'or!

« Destin magnifique et sage,
Qui des vainqueurs sans orgueil
Fit précéder le passage
Par la halte d'un cercueil!

« Je sais qu'au flot noir du crime
Dieu dira son *Quos Ego!*
Car pendant la nuit sublime
J'ai veillé Victor Hugo.

« Il a dormi là. Sans doute
Est-ce pour cela qu'on va
Voir, enfin, sous cette voûte,
Passer tout ce qu'il rêva!

« La Victoire est décidée,
Depuis que ce grand sommeil
Au Triomphe de l'Idée
Consacra cet Arc vermeil!

« Un immense azur qui bouge
Va venir par rangs épais :
Car il n'est plus rien de rouge
Sur les guerriers de la Paix!

« D'un balancement oblique
Vous précéderez les rangs,
Tambours de la République,
Tonnerres craints des tyrans!

« Et l'on verra sous cette arche
S'engouffrer tout l'horizon!...
Oh! quand j'entendrai leur marche
Je briserai ma prison!

« Mais comment, si tous les risques
Me sont restés inconnus,
Vers ces bras couverts de brisques
Tendrai-je alors mes bras nus?

« Comment, vers Paris tournée,
Dans le fracas des canons,
Pendant toute une journée
Vais-je oser crier leurs noms?

« Car c'est moi, d'une voix forte,
Moi qui dois les annoncer,
Puisque à droite de la porte
On a voulu me placer!

« Je fus le Verbe, ils sont l'Acte.
Mon cri fut le précurseur.
Et je resterais intacte,
Ô Samothrace, ma sœur?

« Non! Sachant ce que j'incarne,
Et pour quel destin je fus
Faite en pierre de la Marne,
Je dis qu'on ne peut pas plus,

« Moi, Némésis, moi, Bellone,
Me protéger aujourd'hui,
Que, là-haut, sur sa colonne,
On ne peut l'abriter, Lui!

« Qu'importe qu'on me mutile,
Puisque j'espère tout bas
Être à jamais inutile
Après les derniers combats!

« Je veux voir la brusque touffe
Qui jaillit d'un percutant!...
Et je veux... je veux... J'étouffe! »
Et c'est ainsi qu'on entend,

A travers les sacs de toile,
La poutre et le madrier,
Sur la place de l'Étoile,
La Marseillaise crier!

LVI

LES INTERVALLES

D'où vient, lorsque arrivant par le Bois de Boulogne,
Les Hommes de la Liberté,
Avant de retourner à leur sainte besogne,
Défilèrent dans la Cité;

D'où vient, quand les Anglais, après la prise d'armes,
Avançaient entre deux clameurs;
Quand les Américains, sans regarder nos larmes,
Écrasaient gravement nos fleurs;

Quand le Belge, dont l'âme est cause qu'il existe
Encore un avenir humain,
Quand le Serbe indigné, quand le Slovaque triste,
Quand le Grec après le Roumain,

Passaient; quand les schapskas qu'une aigle blanche frôle
Succédaient aux vastes chapeaux;
Et quand les Portugais portaient sur leur épaule,
Comme aux temps anciens, leurs drapeaux;

D'où vient, lorsque entourés par la foule française,
Des soldats plus vifs et plus bleus
Avaient l'air tout d'un coup tellement à leur aise
Qu'on sentait qu'ils étaient chez eux;

Lorsque aux sons d'un clairon, ou d'une cornemuse,
Ou d'un mélancolique chant,
Sous leurs dix étendards dont l'or splendide s'use
Dix peuples rêvaient en marchant,

Et, fiers de s'assembler contre le même crime
Bien qu'ils ne se ressemblent pas,
Marchaient, sans abdiquer, dans leur marche unanime,
Les différences de leurs pas;

D'où vient que le cortège auguste et militaire
S'interrompait de temps en temps,
De sorte que la rue, avec nos fleurs à terre,
Restait vide quelques instants?

Et d'où vient que le Peuple, alors, qui voit des choses
Dont souvent nous ne voyons rien,
Restait à regarder ces pavés et ces roses,
Silencieusement? d'où vient

Que, suspendue encore à l'arbre qu'elle assiège,
S'accrochant au socle trapu,
La Foule regardait comme si le cortège
Ne s'était pas interrompu?

Et nous comprîmes tous que ce grand peuple avide
Ne regardait de tous ses yeux
Que parce qu'il voyait passer dans chaque vide
Un bataillon mystérieux.

A la Revue, alors, des vivants, nous comprîmes
Qu'avec son irréel tambour
La Revue — autrefois Nocturne — des victimes
Venait se mêler en plein jour.

Car ces détachements de dix gloires rivales
Avaient eu le soin juste et beau
De réserver entre eux de larges intervalles
Aux détachements du Tombeau.

Comme dans la blancheur qui sépare deux stances
On sent l'Ineffable passer,
On sentait l'Invisible envahir les distances
Qu'ils avaient entre eux su laisser...

Et ce fut un frisson plein d'espoir que le nôtre,
Quand nous comprîmes tous, alors,
Que ces peuples, naguère étrangers l'un à l'autre,
Marchaient réunis par leurs Morts!

14 juillet 1918.

LVII

GUILLAUME A SA TOUR MONTE

...Dans la nuit du 14, l'Empereur, accompagné de son fidèle Karl Rosner, attendait, sur une tour, le déclenchement de la suprême offensive...

LES JOURNAUX.

Oh! quand je serai triste et frappé d'un ennui,
Qu'on me raconte
Ce quatorze juillet où Guillaume, la nuit,
A sa tour monte!

Guillaume à sa tour monte... Il monte... Il est monté.
Ostentatoire,
Il veut avoir, du haut d'une tour, assisté
A sa victoire.

Il est si sûr de vaincre et de l'effort puissant
Qui s'échelonne,
Que déjà, sur sa tour, en plein ciel, il se sent
Sur sa Colonne!

Il rit. L'ordre est donné. La victoire est dans l'air.
Il la respire.
Ciel de quatrième acte. Étoiles. Voir Schiller.
Non : voir Shakspeare.

Car toujours, dans Shakspeare, au héros le plus noir
Un Clown s'agrafe.
Le Clown est là : Guillaume a près de lui, ce soir,
Son biographe.

Ce Karl Rosner, jocrisse et chroniqueur sournois
Du tyran fourbe,
Est un Viennois. Il est fait de ce bois viennois
Que l'on recourbe.

Guillaume ne peut pas dire une bourde sans
Que dare-dare
Elle ne soit jetée aux vents dans tous les sens
Par ce Pindare.

Sur le bord du manteau de son maître il s'assoit;
Il prend des notes...
Sans se lever, de peur que sa langue ne soit
Trop loin des bottes.

Donc, ce soir, tout en haut des durs degrés étroits,
Le Clown fantasque,
L'Empereur, ils sont là, tous les deux... Tous les trois :
Car, sur le casque,

Il y a l'Aigle. Elle est toujours sur le cimier,
L'aile entr'ouverte.
Et c'est bien l'Aigle encor de Frédéric Premier,
Mais recouverte.

Le couvre-casque gris la cache. C'est l'oiseau
De Barberousse,
Mais captif, mais aveugle, et pris comme au réseau
Sous cette housse.

L'Aigle a dit chaque jour : « Sire, ôtez ce drap gris;
Ses plis me serrent! »
— « Je l'ôterai demain, pour entrer à Paris. »
Quatre ans passèrent.

Et l'Aigle attend toujours sous sa housse de drap.
On se demande
Jusques à quand, sous cette housse, elle attendra,
L'Aigle allemande!

Et, ce soir, cependant qu'au loin, dans la fureur,
Le sort se règle,
Ils sont là, sur la tour, tous les trois, l'Empereur,
Le Clown, et l'Aigle.

L'Empereur dit, en se drapant, car le tableau
Est historique :
« J'aurai l'Europe avant qu'elle ait traversé l'eau,
Leur Amérique! »

Le Clown dit : « J'écrirai ces choses, la beauté
De cette attente!
O romantique tour! ô nuit! Sa Majesté
Sera contente! »

L'Aigle dit : « Demain soir! On fera, demain soir,
Tomber mon voile!
Demain soir, je vais battre enfin sous ton voussoir,
Arc de l'Étoile! »

Le canon tonne au loin. — « C'est la victoire ! » dit
La Clown prophète.
Ils attendent. La nuit passe. L'aube grandit.
Pas d'estafette.

Pas de signal. Va-t-elle ou non selon leurs vœux,
Cette offensive ?
Rien. Le Clown est bavard. L'Empereur est nerveux.
L'Aigle est pensive.

Assis sur le manteau, le Clown dit : « Gengis-Khan ?
Timour ? Cambyse ?
Cyrus ? Napoléon ? Des feuilles mortes quand
Souffle la bise !

« Guillaume seul existe ! » — Et l'homme au manteau gris
Qui seul existe
Se dit tout bas : « Comment ! Gouraud n'est pas surpris ?
Gouraud résiste ?

« Que se passe-t-il donc ? Quel ordre a donc donné,
Sans crier gare,
Leur Foch, en mâchonnant encor son satané
Petit cigare ? »

Et l'Aigle se demande : « Est-ce que, par hasard,
Arioviste
Vient, encore une fois, de rencontrer César
A l'improviste? »

Et l'Empereur se penche, et le vent, dans la tour,
Fait un bruit d'orgue.
Quoi! des soldats?... déjà de retour?... Ce retour
Manque de morgue!

Le temps passe. On attend. — Reims aurait-il tenu?
La canonnade
Faiblit. Guillaume a froid comme s'il était nu
Sur l'esplanade.

Ah ça! s'est-il donné, devant tout l'Avenir,
Le ridicule
D'être à sa tour monté pour ne rien voir venir?
Pâle, il calcule

Qu'on la verra, sa tour, de tous les points du temps
Et de l'espace!
« On l'aurait pu choisir, dit-il entre ses dents,
Un peu plus basse. »

Et sentant s'éloigner la victoire qu'il faut
Coûte que coûte,
L'Empereur et le Clown n'échangent pas un mot,
Car l'Aigle écoute!

Le Clown dit, car il faut que l'Aigle par sa voix
Soit amusée :
« J'aperçois un gotha... J'entends Bertha... Je vois
Une fusée...

« Il faut attendre encore... » — Et puis il a fallu
Ne plus attendre.
Il a fallu descendre... Ah! que j'aurais voulu
Les voir descendre!

Et l'Aigle, qui de tout avec avidité
Veut qu'on l'informe,
Dit : « Je sens l'air moins vif. Est-ce qu'on a quitté
La plate-forme? »

L'Aigle, qui sent, à chaque marche, avec effroi,
L'Empereur fondre,
Crie : « On descend! Je sens que l'on descend! Pourquoi? »
Et, sans répondre,

Il descend, d'un pas lent d'abord, et puis, bientôt,
D'un pas rapide,
Traînant le Clown qui reste assis sur le manteau
D'un air stupide!

Et dans la tour, dont quelque Erynnie à présent
Est la tourière,
Karl Rosner doit compter les marches qu'il descend
Sur son derrière!

Mais il dit : « Tout va bien! — Hourrah! — Par Irmensul,
Quelle tactique!
— Victoire! » Il rebondit en criant : « Le recul
Est élastique! »

Et l'Empereur descend. Et l'ombre est sans appuis,
Froide, glissante.
Ce qui semble une tour quand on monte est un puits
A la descente.

Il s'enfonce, soufflant de peur. Sous le tissu
Qui la camoufle,
L'Aigle, qui jusqu'ici n'a rien vu, n'a rien su,
Entend ce souffle.

Ils descendent. O tour française où leurs orgueils
Montaient aux astres,
Chacun de tes degrés dans l'ombre est un des seuils
De leurs désastres!

On sent, vieil escalier construit en caracol,
Que ton hélice
Les a pris dans le ciel pour les jeter au sol
Avec délice!

La tour a frappé l'heure avec le vieux marteau
De son horloge!
Et l'Empereur descend, coiffé de son oiseau
Qui l'interroge.

« Où vas-tu? que fais-tu? » répète sans arrêt
L'Aigle du heaume;
« Vers quoi m'entraînes-tu dans l'ombre? » Et que pourrait
Dire Guillaume?

Il ne sait rien! Il se demande, plus penché
A chaque marche,
Si Humbert marchera, si Degoutte a marché,
Si Mangin marche,

Si Pershing, qui toujours verra de Rochambeau
Blanchir les voiles,
Pour le bâton de Foch va prendre à son drapeau
Quelques étoiles!

Si Douglas Haig... — Il sait que la fin, maintenant,
Est commencée!
Et dans l'escalier noir il tourne, en retournant
Cette pensée.

Alors, c'est le repli sans fifre et sans tambour!
Berlin qui doute!
C'est Ludendorff qui se dédore, et Hindenbourg
Qui se décloute!

Il descend. S'il rencontre, aux murs suintants et sourds,
Une lucarne,
Il retire la tête en hâte, car toujours
Il voit la Marne!

Et — Hussard de la mort de l'Allemagne, — il l'a
Redescendue,
Sa tour! — Cuirassier blanc de peur! Seigneur de la
Guerre perdue!

L'escalier gironné tourne. Sur les girons,
Guillaume tâche
De faire encore un peu sonner ses éperons...
L'Aigle se fâche.

Elle crie : « Où va-t-on? » Et sans répondre rien,
Il se dérobe.
« Victoire! » dit le Clown, qu'il traîne comme un chien
Sur une robe.

Mais ne croyant plus rien de ce qu'on dit tout haut,
L'oiseau de proie
Crie : « Et ma proie? On m'a promis ma proie! Il faut
Que je la voie! »

Le groupe affreux descend. L'ombre les ventousa
Comme une pieuvre.
Cet escalier tournant qui les tient, qui les a,
Qui les manœuvre,

C'est, dans cette tour creuse où leur mensonge rend
Le son d'un râle,
Leur Destin qui se tord sous eux, les aspirant
Dans sa spirale!

Cercle infernal! Terreur que change en vertigo
L'aigle obsédante!
L'Entente a fait contre eux collaborer Hugo,
Shakspeare et Dante!

Oh! dût-on voir la fin sinistre des combats,
Il faut qu'on sorte!
Ils se hâtent. Déjà, dans l'ombre, ils voient, en bas,
Luire la porte.

Mais, tout d'un coup, criant : « Je veux voir! Je veux voir! »
Le fier rapace
Fend la housse du bec... Et l'Aigle va savoir
Ce qui se passe!

On ne peut plus sortir : l'Aigle y voit! Le menteur
Et son complice
Hurlent, sentant sur eux cette aile, avec lenteur,
Qui se déplisse!

Guillaume alors voudrait, portant comme un vautour
Son accipitre,
Rester captif de son mensonge et de sa tour,
Avec son pitre!

Ils s'arrêtent. Aux murs déjà moins ténébreux
Le jour se cendre.
Ils essayent de remonter... L'Aigle est sur eux.
Il faut descendre.

Leurs doigts s'agrippent aux parois. L'Aigle les mord.
L'ombre est moins noire.
— Ah! je me nourrirai, je crois, jusqu'à ma mort,
De cette histoire!

Le moment vient. Il vient comme vient tout moment
Que l'on ajourne.
C'est en vain qu'ils voudraient aller plus lentement :
L'escalier tourne,

Tourne comme une vis... Et, maintenant, hagards,
Les misérables
Voudraient, pour que jamais l'Aigle, de ses regards
Inexorables,

Ne pût voir tout ce sang inutile et vermeil
Que rien n'éponge,
Et le soleil sur leur défaite, et le soleil
Sur leur mensonge,

Et la rencontre, sur les cadavres, du fils
Avec le père,
Voudraient que l'escalier, tournant comme une vis,
Entrât sous terre!

Je ne veux que voir la Victoire.
Ne me demandez pas : « Après? »
Après, je veux bien la nuit noire
Et le sommeil sous les cyprès.

Je n'ai plus de joie à poursuivre
Et je n'ai plus rien à souffrir.
Vaincu, je ne pourrais pas vivre,
Et, vainqueur, on pourra mourir...

Trouvé dans un carnet.

TABLE

TABLE

		Pages.
I.	Le Vol de la Marseillaise	1
II.	Le Crime de Potsdam	17
III.	La Vitre	31
IV.	Les Ruches brûlées	41
V.	La Cathédrale	46
VI.	Dialogue	47
VII.	A la Belgique	48
VIII.	Horreur et Beauté	49
IX.	Van Beethoven	50
X.	Les Laquais du Cirque	51
XI.	L'Ame	52
XII.	Le Soldat	53
XIII.	Le Bleu d'horizon	54
XIV.	Jour des Morts	55
XV.	Magnard	59
XVI.	Albert de Mun	60
XVII.	Psichari	61

Pages.

XVIII. Au buste de Max Barthou 62
XIX. Mort à cheval, au galop 63
XX. Charles Müller 67
XXI. Les Disparus 74
XXII. Le nom sur la Maison 83
XXIII. Caïn 95
XXIV. La Chemise rouge 100
XXV. Le Tombeau d'Achille 104
XXVI. Bülow 108
XXVII. La Charge 115
XXVIII. Les Condoléances 122
XXIX. Rome 127
XXX. Von Klück se baigne 133
XXXI. Le vieil Hidalgo 142
XXXII. Le dernier Geste 154
XXXIII. La Mère 157
XXXIV. L'Église 162
XXXV. Le Cœur de Chopin 171
XXXVI. L'Opale 180
XXXVII. Les quatre Bœufs du roi Pierre 189
XXXVIII. Selon la Bible 195
XXXIX. L'Ordre du jour 209
XL. L'Année douloureuse 240
XLI. Les deux Propagandes 241
XLII. Complainte de celui qui va quêter 248
XLIII. Complainte pour l'œuvre des petits lits blancs. 256
XLIV. Les jeunes Filles 261
XLV. Les Arbres coupés 266
XLVI. Grognards pyrénéens 268
XLVII. Le Faucheur basque 269

Pages.

XLVIII. Le Chant des astres 273
XLIX. La Cloche. 284
L. L'Ile des Chiens 295
LI. L'Étoile entre les peupliers. 300
LII. Le Barrage 312
LIII. Les belles Fenêtres 316
LIV. « Hello! » 322
LV. Celle qui étouffe 326
LVI. Les Intervalles. 336
LVII. Guillaume a sa tour monté. 340

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères.

PARIS

THIS [illegible]

AN [illegible]
WILL [illegible]
THIS [illegible]
WILL [illegible]
DAY [illegible] DAY
OVER[illegible]

JAN 29 [illegible]

JUN 21 1946

MAR 31 1947

2 Mp 5CHJA

26 Apr 54 MA

APR 6 1954 LU

LD 21-100m-7,'39 (402s)

YB 54873.

402365

Rostand

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY